



JOURNAL OF THE INSTITUTE OF ARTS AND
CULTURAL STUDIES, LATVIAN ACADEMY OF CULTURE

CULTURE CROSSROADS

VOLUME 28
2025

**NOMMER/NORMER. APPROCHES
PLURIDISCIPLINAIRES DU PATRIMOINE
CULTUREL IMMATÉRIEL**

***NAMING/NORMING: MULTIDISCIPLINARY
APPROACHES TO INTANGIBLE
CULTURAL HERITAGE***

Culture Crossroads is an international peer-reviewed journal published by the Institute of Arts and Cultural Studies of the Latvian Academy of Culture.

EDITORIAL TEAM

Guest Editors

Dr. iur. **Marie Cornu**, Cultural Property Law, ENS-Paris Saclay, France

Dr. art. **Anita Vaivade**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

PhD **Clea Hance**, ENS-Paris Saclay, France

Editor-in-Chief

Dr. sc. soc. **Anda Laķe**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

Deputy Editor-in-Chief

Dr. sc. soc. **Ilona Kunda**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

Editorial Assistant

Bc. art. **Lote Katrīna Cērpa**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

Editorial Board

Dr. phil. **Ivars Bērziņš**, Latvian Academy of Culture, Latvia

Dr. philol. **Raimonds Briedis**, Latvian Academy of Culture, Latvia

PhD **Simon J. Bronner**, University of Wisconsin-Milwaukee, USA

Dr. philol. **Valda Čakare**, Latvian Academy of Culture, Latvia

PhD **Patrick Collins**, University of Galway, Ireland

PhD **Mairéad Nic Craith**, University of the Highlands and Islands, Scotland

PhD **Nancy Duxbury**, Centre for Social Studies at the University of Coimbra, Portugal

PhD **Marc Jacobs**, University of Antwerp and Free University Brussels

Dr. philol. **Benedikts Kalnačs**, Institute of Literature, Folklore and Art of the University of Latvia, Latvia

Dr. **Tanja Klepacki**, Friedrich-Alexander-Universität Erlangen-Nürnberg, Germany

PhD **Ullrich Kockel**, Institute for Northern Studies, University of the Highlands and Islands, Scotland

Dr. phil. **Solveiga Krūmiņa-Konškova**, Institute of Philosophy and Sociology, Faculty of Humanities, University of Latvia, Latvia

PhD **Egge Kulbok-Lattim**, Tallinn University and University of Tartu, Estonia

PhD **Ellen Loots**, Erasmus University Rotterdam, the Netherlands

PhD **Francisco Martínez**, University of Murcia, Spain

PhD **Edwin van Meerkerk**, Radboud University, the Netherlands

Dr. art. **Lauma Mellēna-Bartkeviča**, Jāzeps Vītols Latvian Academy of Music, Latvia
Dr. habil. **Anna Estera Mrozewicz**, Lund University, Sweden
Dr. art. **Rūta Mukstupāvela**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. philol. **Anita Naciscione**, Latvian Academy of Culture, Latvia
PhD **Annette Naudin**, Birmingham City University, England
Dr. art. **Inga Pērkone-Redoviča**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
PhD **Rita Repšiene**, Lithuanian Culture Research Institute, Lithuania
Dr. art. **Inese Sirica**, Art Academy of Latvia, Latvia
Dr. art. **Zane Šiliņa**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
PhD **Renata Šukaitytė-Coenen**, Vilnius University, Lithuania
Dr. art. **Baiba Tjarve**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. art. **Līga Ulberte**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. hist., Dr. habil. art. **Juris Urtāns**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. art. **Anita Vaivade**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. art. **Ieva Vītola**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia
Dr. oec. **Ieva Zemīte**, Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

Publisher: The Institute of Arts and Cultural Studies of the Latvian Academy of Culture
The journal has been prepared for publication at the University of Latvia Press

Literary editors and proofreaders: Daina Turlā-Pastare and Andra Damberga
Layout: Andra Liepiņa

© Latvian Academy of Culture, 2025

ISSN 2500-9974

CONTENTS

Marie Cornu, Anita Vaivade et Clea Hance Introduction	6
Janet Blake. Role of Interdisciplinary Research in Development of Convention and Identification of Its Concepts	11
Rieks Smeets. Definitions and Glossaries for UNESCO's 2003 Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage	30
Françoise Lempereur. Comment et pourquoi concilier différentes disciplines pour caractériser et sauvegarder le PCI. Le cas du <i>Manuel de Patrimoine culturel immatériel / How and Why to Reconcile Different Disciplines to Characterize and Safeguard Intangible Cultural Heritage: The Case of the Intangible Cultural Heritage Handbook</i>	62
Laure Empereire, Juliana Izete Muniz Bezerra. Les contours de la diversité biologique dans le patrimoine culturel immatériel brésilien / <i>The Boundaries of Biological Diversity in Brazilian Intangible Cultural Heritage</i>	75
Caroline Bodolec. La ruralité chinoise au prisme du patrimoine culturel immatériel : quand la culture devient un enjeu de développement à Yanchuan (Shaanxi) / <i>Chinese Rurality Through the Lens of Intangible Cultural Heritage: When Culture Becomes a Development Issue in Yanchuan (Shaanxi)</i>	89
Helmut Groschwitz. Mediating Conflicting Loyalties: The Cultural Heritage Network in Germany	111
Thomas Mouzard. Le patrimoine culturel immatériel et son double : les pratiques sociales au prisme de l'Inventaire participatif national (France) / <i>Intangible Cultural Heritage and Its Double: Social Practices Through the Lens of the National Participatory Inventory (France)</i>	122
Vanessa Ferey. Museology of the Living Heritage of Cognac Culture in Nouvelle-Aquitaine: For an International Rereading of the History of Science and Technology in Development of Eau-de-vie of Cognac in the Charentes	132
Clea Hance, Lily Martinet. Naming and Norming the Safeguard of ICH: At the Crossroads of Cultural Rights and Heritage Law	145

INTRODUCTION

Dr. iur. in cultural property **Marie Cornu**

ENS-Paris Saclay, France

Dr. art. **Anita Vaivade**

Latvian Academy of Culture, Institute of Arts and Cultural Studies, Latvia

PhD Clea Hance

ENS-Paris Saclay, France

Ce numéro spécial rassemble plusieurs communications issues du colloque Nommer/Normer, qui, sous une approche pluridisciplinaire du patrimoine culturel immatériel (PCI), a réuni des experts internationaux afin d'examiner les processus de désignation et de qualification des éléments du PCI. Ce collectif de spécialistes était représentatif des domaines d'expertises liés à la sauvegarde du PCI : professionnels et experts dans le domaine du patrimoine, anthropologues, ethnologues pouvant aussi être consultants culturels, spécialistes en communication, ainsi que juristes. A l'occasion de ce travail, ont été collectés des témoignages de personnes directement impliquées dans l'élaboration de la Convention de 2003 ainsi que dans sa mise en œuvre actuelle.

L'analyse s'est particulièrement concentrée sur les notions clés de sa définition — communauté, participation, transmission et renouvellement — et sur la manière dont ces dynamiques de nomination influencent la normativité du PCI, en déterminant les critères d'appartenance à cette catégorie. C'est dans son acception large qu'est prise en compte ici la notion de normativité, autrement dit, comme « *ce qui est susceptible de servir de norme, au sens de guide, de direction, de repère* » (Mekki, [2016])¹. Dans ce sens, la normativité peut autant se déduire des textes que se dégager des pratiques, les deux étant envisagés ici dans un rapport dialectique. À cet égard, le titre du colloque et du présent volume, fait écho à l'article « Nommer/Normer » d'Olivier Jouanjan [2007 : 43–60²], dans lequel l'auteur développe l'idée qu'un terme ne vient pas avec un sens définitif dans un texte

¹ Mustapha MEKKI, *La normativité, entre droit et sciences sociales*, Paris, LGDJ (coll. « Droit et société »), 2016, p. 7.

² [Olivier JOUANJAN et Frederich MÜLLER, *Avant Dire Droit. Le texte, la norme et le travail du droit*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Diké »), 2007]

juridique et que c'est l'opération de concrétisation du droit qui lui donne sens. Bien que limitée à la sphère juridique dans cet article, nous appréhendons cette idée d'une phase de concrétisation au prisme des instances qui décident de la qualification du PCI.

Ce colloque visait notamment à interroger le rôle du chercheur et, plus généralement, celui des disciplines scientifiques travaillant sur le patrimoine culturel immatériel (PCI), qui façonnent cet objet dès ses origines. Cette démarche est particulièrement évidente lorsqu'on considère les travaux scientifiques portant sur le vocabulaire du PCI, ayant accompagné la genèse même du texte de la Convention, notamment avec la préparation d'un Glossaire du patrimoine culturel immatériel lors d'une réunion internationale d'experts à l'UNESCO, du 10 au 12 juin 2002[1]. En outre, l'objectif du colloque était de questionner les principes et les méthodes de l'interdisciplinarité. L'ensemble des interventions a abordé cette problématique du dialogue, des interactions et, potentiellement, des conflictualités entre disciplines, dans leurs façons de traiter le PCI en tant que nouvelle catégorie patrimoniale et objet de recherche, ainsi que dans les modes de désignation et de délimitation de ce qui fait sens. Ainsi, dans la Convention UNESCO de 2003, un certain nombre des critères d'identification du PCI, ne viennent pas avec un sens prédéfini (par exemple, la communauté ou la participation). L'enjeu du colloque était alors de se concentrer sur les apports des chercheurs et des différentes disciplines dans cet exercice de nomination/normativité. Partant de là, trois grandes thématiques ont été développées :

1. Le rôle des chercheurs dans la construction des catégories présentes dans la Convention UNESCO de 2003 : le dialogue entre le registre normatif et le registre scientifique ;
2. Les modes selon lesquels les pouvoirs publics, chercheurs et communautés dialoguent ? ;
3. La manière dont l'objet PCI influence le cours des recherches (modifient le regard des chercheurs sur leur objet et plus généralement sur leur façon de travailler sur le patrimoine)

Les contributions réunies dans ces actes apportent des éclairages particulièrement pertinents sur ces questionnements. Janet Blake propose une analyse approfondie des dynamiques interdisciplinaires qui ont marqué le développement de la Convention de l'UNESCO de 2003. Ces dynamiques sont à l'origine des spécificités de cette convention par rapport aux autres instruments juridiques en droit du patrimoine, notamment : son insertion dans un cadre juridique plus large de protection des droits fondamentaux, l'adoption d'une approche participative remettant en question la primauté exclusive des États dans le processus de patrimonialisation, ou encore la valorisation du rôle central des détenteurs de patrimoines dans le processus de

sauvegarde — par opposition à une approche axée uniquement sur l'objet PCI, dont la préservation reposerait sur l'intervention d'experts et de professionnels du patrimoine. En complément de cette perspective historique sur l'interdisciplinarité, Blake propose une analyse nuancée des implications de la prééminence de l'anthropologie dans l'élaboration de cet instrument juridique, ainsi que du rôle historiquement marginal des juristes. L'autrice met également en perspective l'actualité et l'avenir de cette approche interdisciplinaire à travers l'émergence de nouveaux acteurs et enjeux déterminants dans la mise en œuvre de la Convention, en particulier les ONG accréditées et les Objectifs de développement durable, qui redéfinissent ce cadre au-delà d'un simple processus de patrimonialisation.

RieksSmeets propose une analyse des moments décisifs ainsi que des principaux outils normatifs (plans d'action, glossaires, aide-mémoire, etc.) qui ont structuré l'identification et la définition — ou l'absence de définition — des concepts clés de la Convention de l'UNESCO de 2003. Son analyse propose une chronologie détaillée de ce processus ainsi qu'un panorama complet des outils que l'on peut dire « satellites » de la Convention de 2003. En outre, l'analyse de Rieks Smeets permet une immersion dans l'arène même des discussions et des choix conceptuels opérés par les acteurs, tant lors du développement de cet instrument international que dans sa mise en œuvre. Elle met en lumière la manière dont les institutions de gouvernance naviguent en intégrant cet historique tout en prenant en compte l'absence persistante de certaines définitions — une absence qui, comme le souligne l'auteur, n'est pas nécessairement un frein, et qui constitue parfois un gage d'évolutivité — révélant ainsi une normativité progressive à travers les pratiques institutionnelles.

Françoise Lempereur, en revenant sur son travail d'élaboration d'un Manuel qu'elle a dirigé dans le prolongement d'une formation de 3^e cycle en PCI, s'intéresse à la question cruciale du rôle et des méthodologies du chercheur dans le cadre normatif spécifique de la Convention de 2003, qui place les détenteurs de patrimoine au cœur du processus de sauvegarde. Elle met en avant l'approche particulière, les méthodologies spécifiques et la nécessité d'une interdisciplinarité que les chercheurs doivent intégrer afin de répondre au besoin d'une contextualisation effective du PCI sur lequel ils travaillent, tout en respectant notamment le lien avec les détenteurs.

L'enjeu du rôle du chercheur est également étudié par Helmut Groschwitz à partir de son expérience directe en tant que consultant ou *cultural broker* en PCI. L'analyse de son expérience met en lumière le développement d'une « ethnologie appliquée » (*applied ethnology*), nécessaire dans le cadre d'un processus de candidature pour négocier les « quatre loyautés » qui caractérisent la position de consultant culturel. Son double positionnement, en tant qu'acteur et chercheur, lui permet d'examiner les enjeux et les limites de la structure du système de patrimonialisation du PCI,

notamment en Allemagne. Il met ainsi en évidence certains biais qui conduisent à l'exclusion de certaines communautés, telles que les Roms et les Sinti, dont les expressions du PCI ne sont pas représentées dans les listes officielles.

Le texte de Caroline Bodolet analyse les dimensions clés du processus d'institutionnalisation du rôle de certains artistes et animateurs culturels indépendants de la province du Shaanxi, notamment dans le district de Yanchuan en Chine. Il s'agit notamment de chanteurs, danseurs et artisans, reconnus en tant que médiateurs culturels, qui sont devenus progressivement « détenteurs du discours autorisé sur les pratiques culturelles ». Cette contribution examine la spécificité de l'interaction entre ce processus d'institutionnalisation, initié dès les années 1990 – avant l'adoption de la Convention de 2003 sur le PCI de l'UNESCO – et le cadre normatif de cette Convention, en comparaison avec d'autres projets de patrimonialisation dans le contexte socio-politique chinois. L'analyse montre comment ces processus d'institutionnalisation favorisent les candidatures à l'inscription de pratiques culturelles, tant au niveau régional que sur la Liste représentative de l'UNESCO, mais également comment le cadre normatif de l'UNESCO imprègne les pratiques patrimoniales nationales, notamment à travers l'évolution des terminologies et des objectifs de la sauvegarde.

Laure Empereire et Juliana Izete Muniz Bezerra analysent l'intégration de la protection de la biodiversité dans le cadre de douze éléments inscrits au patrimoine culturel brésilien. Leur étude met en évidence la diversité des formes et des statuts que peut revêtir la biodiversité en relation avec ces différents éléments. Les autrices soulignent toutefois le manque de valorisation de cette diversité dans les dossiers d'inscription qui ne « nomment » la biodiversité que de manière succincte et superficielle. Elles plaident ainsi pour une approche plus interdisciplinaire, afin de fournir les outils et concepts nécessaires à une meilleure intégration, protection et valorisation de la biodiversité, un aspect fondamental de nombreux éléments du patrimoine culturel immatériel.

Thomas Mouzard, anthropologue et chargé de mission au ministère de la Culture en France pour l'anthropologie et le PCI – organe responsable de la mise en œuvre de la Convention de l'UNESCO de 2003 –, mobilise son expertise pour analyser les dynamiques normatives à l'œuvre dans les inscriptions à l'Inventaire national. Son étude met en évidence la spécificité des objectifs de l'Inventaire du PCI par rapport aux inventaires et listes traditionnels dédiés aux patrimoines culturels matériels. Il souligne ainsi la singularité de l'approche adoptée pour l'inscription des éléments, ainsi que le rôle des instances d'encadrement, qui doivent « faciliter » l'expression du désir des détenteurs de patrimoine tout en l'adaptant aux exigences du processus. Cependant, il met également en lumière les effets normatifs induits par cette mise en compatibilité sur les pratiques patrimoniales, qu'il structure selon

une triple réflexivité particulièrement intéressante (méthodologique, axiologique, anthropologique).

Vanessa Ferey, muséologue, propose une analyse interne du processus d'inscription de la culture du Cognac en Nouvelle-Aquitaine sur la liste nationale française du PCI, en vue d'une éventuelle reconnaissance à l'échelle internationale. Son étude met en lumière les opportunités que cette démarche représente pour la communauté : à la fois pour renforcer la viabilité de cette culture face aux défis sociaux et économiques contemporains, et pour nourrir une réflexion sur son identité et les évolutions nécessaires à sa mise à jour.

Lily Martinet et Clea Hance, juristes, analysent les subtilités normatives qui régulent la sauvegarde du PCI. Si la Convention de l'UNESCO de 2003 constitue l'outil juridique central, leur contribution met en lumière un véritable « trompe-l'œil » entre « nommer » et « normer », afin de dégager un cadre juridique complet du PCI. D'une part, il est nécessaire d'aller au-delà de la Convention de l'UNESCO de 2003 pour prendre en compte les droits culturels, qui, bien qu'ils ne « nomment » pas le PCI, régulent le même objet. D'autre part, qu'il s'agisse des droits culturels ou de la Convention de 2003, une compréhension de leurs natures respectives – entre droit « dur » et droit « souple » – est essentielle pour saisir leur capacité normative. Il convient également de s'intéresser aux autres formes de normativité générées par la pratique de gouvernance de ces outils juridiques, qui ont également des effets régulateurs concrets.

Le lecteur de ce numéro spécial trouvera une analyse approfondie des mécanismes à l'œuvre dans l'émergence et la mise en œuvre du cadre de régulation de la sauvegarde du PCI. Il y découvrira une mise en perspective historique et une analyse des enjeux contemporains, à travers un panorama complet des outils et procédés normatifs liés à cette sauvegarde.

Ce colloque se situe dans le prolongement des travaux sur le droit comparé du PCI réalisés dans le cadre du programme OSMOSE, conduit par l'Institut des Sciences sociales du politique (ISP), en lien avec le ministère de la Culture et l'Académie de la Culture de Lettonie.

Comité scientifique : Chiara BORTOLOTTI (CY Cergy Paris Université), Séverine CACHAT (consultante), Isabelle CHAVE (ministère de la Culture), Francesca COMINELLI (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Marie CORNU (Institut des sciences sociales du politique, ENS Paris-Saclay, Université Paris Nanterre), Jérôme FROMAGEAU (Commission nationale française pour l'Unesco, Institut des sciences sociales du politique, ENS Paris-Saclay, Université Paris Nanterre), Clea HANCE (Université Paris-Saclay), Patricia HEINIGER-CASTERET (Université de Pau et des Pays de l'Adour-Laboratoire ITEM), Lily MARTINET (ministère de la Culture), Thomas MOUZARD (ministère de la Culture), Marta SEVERO (Université Paris-Nanterre), Anita VAIVADE (Académie de la culture de Lettonie) et Noé WAGENER (Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne).

ROLE OF INTERDISCIPLINARY RESEARCH IN DEVELOPMENT OF CONVENTION AND IDENTIFICATION OF ITS CONCEPTS

Janet Blake, Assoc. Prof.

Director, Persian Garden Institute for Living Heritage (NGO accredited to UNESCO), member of Safeguarding Cultural Heritage in Armed Conflict of International Law Association

Abstract

International treaties and policy are often responsive to developments in scientific knowledge in predominantly non-legal disciplines, such as environmental protection, trade and investment. This involvement of non-legal expertise is mainly at the stage of policy-setting and aims to provide tools for implementing these instruments. The author of this chapter proposes that the degree of involvement of non-legal specialists, particularly those of cultural anthropology and ethnology, has been more profound than is normally the case, and has exercised a continuing influence over the process of the initial development, subsequent policy-setting and implementation of UNESCO's 2003 Convention, which is unusual. This is not surprising in view of the strong human (cultural) rights orientation of the 2003 Convention and influence of the discipline of anthropology on development of that field of law and the subsequent jurisprudence of treaty bodies. Placing the discussion within broader framework of mutual interaction between and influence of the fields of law and anthropology, the current chapter traces the role of anthropological, ethnological and related social science expertise from before and during the treaty's drafting and its subsequent implementation up until today, concluding that this relationship, whilst presenting challenges, has overall been positive and continues to map the future orientations for the 2003 Convention.

Keywords: *anthropology, legal and non-legal, intangible cultural heritage, UNESCO 2003 Convention.*

Introduction – changing the discourse

Forasmuch as other authors will address the question of developing new terminologies, this section will not consider this topic in depth.¹ However, it is impossible to forgo a discussion of some of the key concepts that emerged in the process of developing this treaty, which were considerably informed by the engagement with non-legal expertise in this process.

Since the 1960s and 1970s, UNESCO had programmes relating to various aspects of intangible cultural heritage (e.g., indigenous languages in Africa), and these addressed such elements as social customs and beliefs, ceremonies and rituals, musical traditions, theatre, oral traditions, cosmogonies, skills and know-how [Aikawa-Faure 2009]. From the 1980s, there had been a growing awareness of the need to employ a broader and more anthropological notion of “culture” in the international protection of heritage (see below) [Mondicault Declaration 1982]. Such an extended notion encompasses the intangibles (such as language, oral traditions and local know-how) associated with material culture. It will further be observed, how closely the definition of intangible cultural heritage (ICH) for Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage mirrors the content crafted in 1982 in the Mexico City Declaration on Cultural Policies [Van Zanten 2004].²

The first attempt to protect this aspect of heritage internationally was the *UNESCO Recommendation on Safeguarding Traditional Culture and Folklore* (1989), more of which later. A key step towards developing the 2003 Convention was a conference co-organized by UNESCO and the Smithsonian Institution in 1999 to review the 1989 Recommendation after 10 years [UNESCO 1999]. Given that the Smithsonian hosted the conference, it was not surprising that a large proportion of the delegates was from non-legal backgrounds, many anthropologists, and the background documents were drafted jointly by staff of the Smithsonian and UNESCO (who were mostly cultural specialists, not legal experts). One group, which included the author of the current chapter, specifically addressed legal issues. It included four non-lawyers out of eight participants, and most of the lawyers were intellectual property specialists, the significance of which will be explained later.

The inter-disciplinary character of regulating ICH

Of course, international treaty-making in several areas has flowed from intellectual developments occurring in predominantly non-legal disciplines, e.g., environmental protection, trade, investment law. This intervention is most

¹ See the contribution of Rieks Smeets in the present issue.

² In Art. 2(1) and (2), respectively, as discussed in greater detail below.

commonly at the stage of policy-setting and in the development of strategies for implementation: in environmental conservation treaties, for example, the legal approach of setting catch limits for fishing can only be accomplished in close cooperation with biologists and ecologists who have the required information on the conservation status of the species in question.

Meanwhile, the degree to which non-legal specialists – particularly, but not exclusively cultural anthropologists – have influenced (and continue to do so) the development and implementation of this Convention, is rather notable. For instance, they have played a central role in a number of expert meetings held before preparation of the preliminary draft treaty text, itself drafted by a small group comprising non-lawyers and lawyers [Blake 2006]. Equally, the teams of governmental representatives during the inter-governmental stage of negotiation³ included several cultural experts (and this practice continues today in the intergovernmental committee). This can have its pitfalls, as the abundant literature on the Convention in the field of critical anthropology illustrates at times: first of all, it displays a strong tendency to focus on the ICH elements indicated on the Representative List (RL), while ignoring the legal techniques upon which this model relies and Part III of the Convention that sets out national safeguarding measures (the heart of the Convention). It also tends to fail to appreciate the basic realities of international law, including the principle of the sovereign equality of States, and the consequent limitations imposed by any international treaty framework.

It is, of course, very healthy for the law (and lawyers) to be criticised from outside the discipline, but the criticism should be better informed and targeted [Lixinski 2014]. At the same time, despite gradual improvements, there has been a conspicuous lack of legal specialists in cross-over journals writing about this and other heritage treaties. Anthropology and law have enjoyed an extremely close and mutually influential relationship since the inception of anthropology as an academic discipline. Indeed, it has been posited that anthropology is “something of a child of comparative law” [Mundy 2002: xv] Although this is probably overstating the case, as Nafziger [2017: 1–16 and 2] puts it, “[l]egal anthropology (or the anthropology of law) necessarily engages the perspectives if not techniques of comparative law” and “[a]nthropological insights can be instrumental in helping define the relationship between law and custom”. Initially bound to the study of the laws and customs of colonized peoples, anthropological legal study has later developed a more subtle understanding of law as process or as language to mediate social knowledge and power [Falk Moore 2019: 16–27]. Anthropologists, for

³ Three sessions of the intergovernmental negotiations were held at UNESCO Headquarters in Paris between September 2002 and June 2033.

example, seek to understand the origins and development of rules and procedures, how and why they persist institutionally or otherwise, and what consequences result thereof. Malinowski's work in Trobriand society in the 1920s and his conclusions on the role of reciprocity have given us a much broader understanding of law in society [Malinsowski 1926], while Max Gluckman [1955] not only studied the Barotse way of life and values, but also tried to follow the reasoning and logic of Barotse judges.

Another area of the law – deeply interconnected in the example provided here with the 2003 Convention – in which anthropologists play a central role, is as expert witnesses in (national and regional) court cases with human and cultural rights dimensions. In the *Mayagna (Sumo) Awas Tingni Community* case [IACtHR 2001], the Inter-American Court of Human Rights heard expert testimony from Rodolfo Stavenhagen Gruenbaum, an anthropologist and sociologist who was the UN Special Rapporteur on the situation of the human rights of Indigenous peoples (20008). In his testimony, he stated: “All anthropological, ethnographic studies, all documentation which the indigenous peoples themselves have presented in recent years, demonstrate that the relationship between indigenous peoples and the land is an essential tie which provides and maintains the cultural identity of those peoples” and “the land is not a mere instrument of agricultural production, but part of a geographic and social, symbolic and religious space of Indigenous populations”. Here appears the point where anthropological and ethnographic studies meet international human rights in the form of Article 25 of the *UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples* [2007⁴] that reads:

Indigenous peoples have the right to maintain and strengthen their distinctive spiritual relationship with their traditionally owned or otherwise occupied and used lands, territories, waters and coastal seas and other resources and to uphold their responsibilities to future generations in this regard.

A paradigm shift, or why inter-disciplinary cooperation was necessary

Up to the 1970s, normative activity in UNESCO had been almost exclusively oriented towards material elements of what often represented a “Eurocentric” conception of a monumental and prestigious culture: This was felt by many Member States of Africa and Latin America to ignore important parts of their heritage, much of which consisted of the cultural practices of local and indigenous communities.⁵

⁴ *UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples* (September 13, 2007).

⁵ In response, the World Heritage Committee (of the 1972 World Heritage Convention) launched its Global Strategy in the mid-1990s with the objective of achieving a greater “geographic representation” of sites on the World Heritage List.

Between 1992 and 2005, the *Operational Guidelines to the 1972 World Heritage Convention* underwent several revisions, which increasingly allowed for non-material associated elements to be used as inscription criteria, as well as for greater input from local communities in the design and implementation of management plans [Deacon and Beazley 2007]. At the same time, there was a growing effort in the World Heritage Committee to ensure better geographic representation among properties on the List.⁶

With the adoption of the 2003 Convention, this shift towards greater recognition of the intangible aspects of heritage led to something more profound: A shift in the cultural heritage protection paradigm that was heavily influenced by the wider international policy context (in culture, development and rights) and, hence, by a number of non-legal disciplines. Some important components of this paradigm are the following:

- It places human values much more firmly at the centre of safeguarding through its human rights approach, accompanied by valuing cultural diversity;
- It takes a participatory approach towards heritage safeguarding, from identification to management;
- It accentuates the role of safeguarding ICH in ensuring sustainability;
- It articulates the importance of the value of cultural diversity much more clearly than previous heritage treaties; and
- It firmly places this area of legal protection in a cultural framework as opposed to intellectual property rules.

I will address these issues in the following sections, examining how they have influenced or have been influenced by the inescapably inter-disciplinary legal/non-legal character of much of the work of this treaty.

A human rights context

A primary context within which the 2003 Convention was developed (as the first recital of the Preamble makes clear) was that of human rights. Although human rights law is firmly established as a discipline within international law, it is also regarded as one of the “inter-disciplinary” fields of law, which inevitably involves other fields, such as political science, philosophy, sociology, anthropology, medicine, psychology, and others.

⁶ In 1994, the World Heritage Committee launched the *Global Strategy for a Representative, Balanced and Credible World Heritage List*. Its aim is to ensure that the list reflects the world’s cultural and natural diversity of outstanding universal value.

It is fair to state that, other than the foundational roles played by ethics and political philosophy, the non-legal discipline which has had the most profound impact on the development of modern human rights law is that of anthropology: *The Statement on Human Rights* (1947) of the American Anthropological Association (AAA) was influential in drafting of the 1948 Universal Declaration of Human Rights, even if its culturally relativistic approach remains controversial today in human rights theory. The AAA has continued to be active in informing human rights understandings through its Human Rights Committee issuing, for example, *Declaration on Anthropology and Human Rights* (1999).⁷ Considering this Declaration, we can see the strong relevance that it has for some of the ways in which this human rights context of the 2003 Convention has been understood:

*Anthropology as a profession is committed to the promotion and protection of the right of people and peoples everywhere to **the full realization of their humanity, which is to say their capacity for culture...** This implies starting from the base line of the Universal Declaration of Human Rights and associated implementing international legislation, but also **expanding the definition of human rights to include areas not necessarily addressed by international law.** These areas include collective as well as individual rights, cultural, social, and economic development, and a clean and safe environment [emphasis added].* (Preamble, recital 2)

The effect of choosing a human rights framework for the 2003 Convention is to place human values firmly at the centre of safeguarding: indeed, the choice of this terminology (in 1989 and 2003) was important, since it signalled that an all-encompassing approach was being taken, that went beyond simply identifying threats and seeking to protect against them. Safeguarding also includes providing the conditions within which ICH can continue to be created, maintained and transmitted. In this way, safeguarding (of ICH) is a more context-dependent approach that takes account of the wider human, social and cultural contexts, in which the enactment of ICH occurs. The measures (to be taken by governments) to achieve this include upholding the economic, social and cultural rights of the communities (groups and individuals) that allow them to create, maintain and transmit ICH [Kurin 2004, Arantes 2020].

⁷ Both the 1947 Statement and 1999 Declaration can be found online at <https://humanrights.americananthro.org/194statement-on-human-rights/> (viewed 06.05.2022).

Taking a participatory approach

A second important shift in the heritage protection paradigm introduced in the 2003 Convention relates to the role it envisages for the State *vis-à-vis* other actors (bearer and local communities, civil society groups and non-governmental organisations, local authorities, the private sector, etc.) *as a facilitator rather than the primary actor*. This central safeguarding role given to communities (groups and, at times, individuals) is a key aspect of the 2003 Convention⁸ that sets it apart from other cultural heritage treaties.

Importantly, this notion of community participation is not limited to communities being passive interviewees for experts conducting ethnographic fieldwork to identify national ICH (as the 1989 recommendation seems to have put forwards).⁹ It assumes that communities will be involved in designing safeguarding strategies, conducting fieldwork themselves (in some cases) and managing safeguarding action plans in cooperation with state actors. For example, local resource persons, who may be community members, are trained in inventorying ICH elements in their community or area.

It is hard to overestimate both the challenges that this shift has presented to governments used to operating in a top-down manner (e.g., the ICH expert committees in some countries that do not include non-governmental members), but also what a profound change it will introduce over time in how “heritage” itself is perceived – no longer simply expressing the cultural identity of the State, but also valuing cultural identities of diverse cultural communities and social groups, including ethnic minorities, within States.

Valuing cultural diversity through the notion of representativeness

The 2003 Convention firmly has the preservation of cultural diversity as a main objective.¹⁰ This is primarily expressed through the notion of representativeness. It is also a profound departure in cultural heritage law and, again, reflects the extent to which anthropological and human rights perspectives are implicated. As much as safeguarding all ICH elements contributes towards cultural diversity worldwide

⁸ As required by Arts. 11(b) and 15 of the Convention. Art. 15 reads: “*Within the framework of its safeguarding activities of the intangible cultural heritage, each State Party shall endeavour to ensure the widest possible participation of communities, groups and, where appropriate, individuals that create, maintain and transmit such heritage, and to involve them actively in its management.*”

⁹ This is very much the view taken in the 1989 *Recommendation on Traditional Culture and Folklore*, adopted in Paris, France on 15 November 1989, available online at <https://en.unesco.org/about-us/legal-affairs/recommendation-safeguarding-traditional-culture-and-folklore> (viewed 06.05.2022).

¹⁰ Second recital of the preamble.

(as well as the country and local levels), the notion of representativeness has been introduced for the ICH elements to be given international recognition through inscription on the *Representative List of Intangible Heritage of Humanity*.

This *representative character* of inscribed ICH elements is intended to celebrate the diversity of ICH worldwide. As such, an element that fulfils the listing criteria [UNESCO 2008] is not regarded as being of special or outstanding global significance but rather as being a representative type of this heritage, the totality of which constitutes global diversity of ICH. The significance of each element remains predominantly a matter for the bearer community and the wider national society. Hence, the system of national and international cooperation designed for its safeguarding, is based on the imperative of the common interest of States in preserving the diversity of ICH elements worldwide. This notion of representativeness is, of course, a major departure from the idea of outstanding importance and unique character fundamental to international inscription under the 1972 World Heritage Convention; this is predicated on a notion of *a* heritage of such kind that it transcends its local significance, rendering it a “common heritage of mankind”, for the protection of which international cooperation is required [Cameron 2005].

The development context

Here, we see the influence of development experts and others, predominantly social scientists working in the development field, on the concepts underpinning the 2003 Convention. One of these contributions concerns the ways how participatory processes are conceived of and managed.

Extending the idea of the cultural heritage protected on the international level to include “intangibles” by elaborating the 2003 Convention ran hand-in-hand with an increased recognition of the relationship between culture and development [Munjeri 2004]. For example, the World Commission on Culture and Development noted in its report [1995] the contribution that intangible heritage can make to social and economic development in marginalized communities and societies. This was an important factor in considering strengthening the international safeguarding of this heritage, as reflected in the Preamble.

Up until the 1970s, development had generally been conceived as a purely economic phenomenon with GDP growth as the main, if not the sole, indicator of success; culture was often viewed as a break on development, particularly the traditional cultures of the poorer countries. At this time, Africa and Latin America moved towards the concept of endogenous development, in which local and ethnic cultures (and languages) began to be accorded greater value than previously in the development model, and traditional ways of life were emphasized [Arizpe 2007: 25–42: 29]. The late 1980s and early to mid-1990s saw the introduction of

the notions of human development [UNESCO 2000] and sustainable development [World Commission on Environment and Development 1987],¹¹ the latter including the (often neglected) third pillar comprising socio-cultural factors. It also gave a central role to participatory approaches and formal recognition to the value and importance of indigenous and local communities [UN Convention on Biological Diversity 1992¹²].¹³

The publication of the Report of UNESCO's World Commission on Culture and Development [1995] was also an important step whereby culture was formally accepted as a constitutive element of development, not simply contingent upon it or even a break on it. This report also made direct reference to the role ICH can play in the development process, and it presented an understanding of the importance of respecting cultural rights and diversity as a basis upon which truly sustainable development policies can be built. *The Final Communiqué of the Third Round Table of Ministers of Culture* [2002] set out the connection, as follows:

Laying the foundations of true sustainable development requires the emergence of an integrated vision of development based on the enhancement of values and practices involved in the intangible cultural heritage. Alike (sic) cultural diversity, which stems from it, intangible cultural heritage is a guarantee for sustainable development and peace.

One of the ways, then, in which governments can ensure that their development policies are sustainable and fulfil the objectives of *Rio Declaration* (1992) and the current Agenda 2030 is by safeguarding intangible cultural heritage and employing those elements of traditional knowledge, practices and innovations that contribute to achieving sustainability.

A cultural, not an intellectual property approach – safeguarding over protection

A continuing debate before and during the process of considering a new treaty for safeguarding what became known as ICH was the question as to what type of legal approach should be taken. This was essentially a choice between: (i) applying

¹¹ First formally articulated in World Commission on Environment and Development (1987) *Our Common Future*, Oxford University Press, 1987 (known as the “Brundtland Report”). One of three pillars of sustainable development is understood to be the socio-cultural aspects.

¹² *Convention on Biological Diversity* (Rio: UN, 1760 UNTS 79; 31 ILM 818 (1992), 1992).

¹³ *UN Convention on Biological Diversity* at the same time gave a prominent position to “local and indigenous knowledge, practices and innovations” in ensuring environmental sustainability (Art. 8(j)).

the limited and rather technical framework of intellectual property (IP) protection which was strongly favoured at the time by the legal section of the Cultural Heritage Division (in tandem with the, then, Copyright Division); or (ii) following the broader cultural approach espoused by the 1989 *Recommendation on the Safeguarding of Traditional Culture and Folklore*. In addition to international co-operation for safeguarding, the 1989 Recommendation had set out five measures to be taken on the national level, namely, the identification, conservation, preservation, dissemination and protection of this heritage.

The last-named action (protection) is the only reference to IP-based regulation and is placed here within a package of measures which signals that a much more *holistic and inter-disciplinary approach* is being taken in this text than a purely IP-based one. This is reflected in the definition of “safeguarding” provided in the 2003 Convention (Article 2(3)), where protection, that we can understand as an indirect reference to IP protection approaches as a form of the protection of personal rights, is again mentioned as one amongst a number of measures. This strategic choice was a significant one, since UNESCO had been involved with the World Intellectual Property Organization (WIPO) since the 1950s in the area of copyright, and they continued to cooperate in this field: it resulted in the adoption of the *UNESCO/WIPO Model Provisions for National Laws on the Protection of Expressions of Folklore Against Illicit Exploitation and Other Forms of Prejudicial Action* [1982¹⁴] and a draft treaty¹⁵ on the same subject [1984] (that was never formally adopted by either organization).

Hence, the decision to follow a broader, cultural approach in safeguarding “traditional culture and folklore” in 1989 and, subsequently, ICH in 2003 was a significant endorsement of an inter-disciplinary approach that eschewed taking the more restricted legal approach that is classically applied towards protection of “intangibles”. This decision was clearly influenced by the anthropologists and ethnographers who were prominent in the elaboration of the 1989 Recommendation. Indeed, one of the strongest criticisms made against this instrument when it was reviewed at the Washington conference in 1999 was a heavy bias towards the interests of researchers and experts over the bearer communities themselves. Despite these criticisms, however, the 1989 Recommendation represented a significant conceptual development, since it was the first time that non-material aspects of cultural heritage were explicitly the subject matter of an international standard-setting instrument.

¹⁴ UNESCO/WIPO, *Model provisions for National Laws on the Protection of Expressions of Folklore Against Illicit Exploitation and Other Prejudicial Actions (Model provisions)* (Geneva, 1982), http://www.wipo.int/wipolex/en/text.jsp?file_id=186459.

¹⁵ *Draft Treaty for the Protection of Expressions of Folklore Against Illicit Exploitation and Other Prejudicial Actions* (UNESCO/WIPO, 1984).

Intellectual property-based protection can and does, however, play an important role in safeguarding ICH elements, and has been pursued particularly by Indigenous peoples and by the countries of the Pacific, which have found the use of *patents* (for safeguarding traditional knowledge about plants, for example), *industrial design* (for protecting traditional symbols, artistic motifs, tribal names, etc.), and *trade secrets* (for protecting secret knowledge and know how) of particular use. Moral rights can also prove helpful in protecting, for example, the integrity of traditional forms, while copyright can also be used, but it faces many challenges.¹⁶ Hence, the discussion is not about a black-and-white dichotomy between an IP-based or a non-IP-based approach but, rather, where the balance between the two is to be struck. Consequently, a lot of work has been done to develop *sui generis* IP approaches that respond better to the needs of ICH. Such endeavours have generally involved a close cooperation between cultural experts (within and without bearer communities) and IP specialists – yet another example of how inter-disciplinary approaches have been constantly underlying the development of the 2003 Convention and its later implementation. This is an ongoing process which has recently been enriched by WIPO's adoption of a Treaty on Intellectual Property, Genetic Resources and Associated Traditional Knowledge in May 2024.

From “traditional culture and folklore” to “intangible cultural heritage”

Although the matters relating to terminology cannot be discussed in detail here, the choice to move from “traditional culture and folklore” of the 1989 Recommendation to “intangible cultural heritage” of the 2003 Convention must be noted. One of the common criticisms made of the Recommendation at the Washington conference [UNESCO 1999] was the inappropriateness of using the term “folklore” to describe the range of cultural heritage intended for safeguarding. Many cultural communities, particularly Indigenous peoples, regard this term as demeaning them and their cultures [Tora 2001: 222].¹⁷

¹⁶ Such as the need for an identifiable “author”, the application of time limits, the requirement for the work in question to be “fixed”, the exclusive nature of the rights granted and the notion of ownership upon which this is predicated; in addition, the fair use exception that allows for the “re-interpretation” of copyrighted works (e.g., as parodies or pastiches) would leave sacred symbols, for example, open to such re-interpretation in ways that are inimical to the primary cultural significance thereof.

¹⁷ Sivia Tora stated: “*Our [Indigenous] culture is not “folklore” but our sacred norms intertwined with our traditional way of life and where these norms set the legal, moral and cultural values of our traditional societies. They are our cultural identity. Of course, ‘folklore’ and ‘folklife’ are accepted terms in other regions, such as in Eastern Europe for the former and the United States for the latter.*”

Here, it is worth to revisit the discussion that took place in UNESCO in the years preceding the selection of “intangible cultural heritage” as the term of art for the future treaty, in order to get a flavour of the thought processes that were going on. The initial challenge, of course, stemmed from the fact that culture itself is a very unclear term when used in an international law context, since it can have a myriad of different meanings, depending on the discourse of specific disciplines. Thus, the international community chose to use the notion of culture that was set out in the 1982 Mexico City Declaration (MONDIACULT), provided a useful basis for its work and this has remained the case until today.¹⁸ This defined culture as:

[...] the whole complex of distinctive spiritual, material, intellectual and emotional features that characterize a society or social group. It includes not only the arts and letters, but also modes of life, the fundamental rights of the human being, value systems, traditions and beliefs [Mondicault Declaration 1982: para. 4]

Again, it is notable how much this definition can be characterised as an anthropological one that adopts a very broad conception of what is comprised by culture. Furthermore, it is striking how closely this aligns with the content of the definition of ICH contained in Article 2(1) of the 2003 Convention.

There were several candidates at the time of drafting the preliminary study that preceded the decision to develop a new treaty for the term to be used to identify this area of heritage [Blake 2001]. These included traditional culture, popular culture, living heritage, oral heritage and intangible cultural heritage, as well as cultural and intellectual property.¹⁹ Most of these terms were perceived to be problematic in some way, having both positive and negative connotations. Hence, the idea of tradition in the term “traditional culture” is frequently (although inaccurately) regarded as referring to a static unchanging culture that does not evolve and has no dynamism. It is through the operation of the 2003 Convention that the connection between the idea of tradition and inter-generational transmission is now much better understood. “Popular culture”, a term favoured by some Latin American countries,

¹⁸ The decision by UNESCO to revisit this discussion in MONDIACULT 2022 is an interesting one that shows recognition of the fundamental importance of this meeting and its Final Report for the Organization’s work in the field of culture while also that it requires updating and new reflections after 40 years. The UNESCO-MONDIACULT 2022 World Conference will be hosted from 28 to 30 September 2022 by the Government of Mexico and further information is available online at <https://www.unesco.org/en/mondiacult2022?hub=758> (viewed 06.05.2022).

¹⁹ This last term had been employed in several Declarations issued by Indigenous organizations, particularly in the Pacific region.

has the advantage of underlining that the culture in question is not an elite form of culture but tends to suggest a contemporary, urban culture, and so could exclude older and/or rural forms of culture. Although much of the heritage in question takes a primarily oral form, and its transmission is also commonly by oral modes, the term “oral heritage” does not encompass all of what we now understand to be ICH.²⁰ However, it is noteworthy that the first domain of ICH in Article 2(2) refers to oral expressions, and that safeguarding modes of transmission, which are often oral, are accorded a central place in the 2003 Convention. The term “cultural and intellectual property” clearly connects the cultural and IP aspects of safeguarding/protection which, as the discussion above has suggested, was seen at the time as problematic; moreover, use of the term “property” has its own substantial problems when applied to cultural heritage, and, particularly, to intangible heritage [Prott and O’Keefe 1992; Blake 2015: 1–12]. Interestingly, the term “living heritage” was discounted at the time as failing to express a sufficient number of characteristics to identify this heritage, although containing the extremely important idea of the dynamism of this heritage. Today, quite possibly, as a result of experience with the 2003 Convention’s operation, the respective section in UNESCO that houses its Secretariat is now known as the Living Heritage Entity. By the time of drafting the 2003 Convention, “intangible cultural heritage” had become a term of art for UNESCO in relation to non-physical heritage²¹ and had been used by anthropologists for some time.²² Its use signalled a shift from most of the pre-existing UNESCO heritage instruments, whose main focus had been the protection of the material heritage, even if the associated intangible elements may also have been implicitly recognized.²³ Moreover, it pointed to the fact that the type of required safeguarding measures would largely be quite distinct from those traditionally employed in heritage treaties.

It also set up a new dichotomy between the “tangible” (material) and “intangible” elements of cultural heritage and thus created something of a false category in

²⁰ A fact recognized in the naming of the programme *Masterpieces of the Oral and Intangible Heritage of Humanity* (1998) that preceded the drafting of the Convention and whose proclaimed “masterpieces” were subsequently incorporated into the *Representative List of the Convention*.

²¹ The programme on Masterpieces of Oral and Intangible Heritage cited above reflects this approach.

²² Communication by William Logan with the author.

²³ As early as 1956, the *Recommendation on International Principles Applicable to Archaeological Excavations* (New Delhi, 5 Dec. 1956) noted in the Preamble “the feelings aroused by the contemplation and study of works of the past,” a recognition of the intangible element of the cultural heritage enshrined in its meaning to people(s) beyond the object, monument or site itself.

the sense that all material elements of cultural heritage have important intangible values associated with them that are generally the reason for their protection. This distinction is also meaningless to many of the Indigenous cultures which hold, maintain and transmit much of this heritage, since it does not reflect their holistic view of culture and heritage [Daes 1997].²⁴ Since the concept of something intangible is very difficult to grasp, it was thought at the time (1999–2001) that identifying legal measures for its safeguarding would be extremely challenging [Blake 2001: note 40]. Hence, beyond selecting the appropriate terminology to describe this aspect of heritage drafting the definition of “intangible cultural heritage” was crucial, since it would define the scope of the subject-matter and, to some degree, the safeguarding measures to be applied [Francioni 2020: 48–57]. An initial draft definition was crafted at an expert meeting in Turin [UNESCO and Fondazione Premio Grinzane Cavour 2001: Article 2(1) and (2)] comprising a general definition followed by a non-exhaustive list of domains (Art. 2(1) and (2), respectively) (a form that was retained in the final version of the treaty). This meeting was again notable for the presence of non-legal experts;²⁵ it is likely due to this inter-disciplinary approach that, generally speaking, the current definition is effective in setting out important characteristics of this heritage such as the self-identification of bearers, its evolution in response to external factors and the centrality of inter-generational transmission. A further key meeting in the run-up to drafting the treaty held in Rio de Janeiro was co-hosted by the Brazilian heritage authority (IPHAN) and it again featured leading anthropological and other non-legal experts.²⁶ The following paragraph in its Final Report is of interest here:

The future convention should integrate a mechanism to enable national and international communities to reach a better understanding of various aspects of intangible cultural heritage, identifying these aspects on the basis of internal criteria (importance of the heritage to the identity-making of a social group) and external criteria (its compliance with human rights and its capacity to foster intercultural dialogue) [International Experts for the 2003 UNESCO Convention 2002: para. 10 (vi)]

²⁴ The breadth of the definition of Indigenous heritage provided by Erica-Irene Daes in her study *The Protection of the Heritage of Indigenous People*, United Nations, 1997, shows that even the broader category of cultural heritage is too narrow, since it does not encompass, for instance, natural elements.

²⁵ Including the Mexican anthropologist and ex-Assistant Director-general for Culture Lourdes Arizpe, and James Early and Peter Seitel from the Smithsonian Institute.

²⁶ They included Antonio Arantes, a leading Brazilian anthropologist.

Finally, the expert drafting group that produced the preliminary draft of the Convention which was submitted to the governmental negotiators, comprised a mix of lawyers and non-lawyers, and the lawyers included those who were fairly inter-disciplinary in their outlook.²⁷

Conclusion

This close collaboration between non-legal specialists – cultural experts from a number of disciplines, though predominantly from anthropology, ethnography and linguistics – has been challenging but extremely positive. Both sides learned a lot from each other by entering each other's "universes of discourse"²⁸ [Prott 1998: 161], and gaining a greater understanding of both the possibilities various disciplinary outlooks can offer, as well as the limitations of each. The experience has yielded a much greater sensitivity over choice and use of language, and the attitudes the author of this article brings to a number of cultural questions during this long and interesting journey.

This journey has by no means reached its terminus. The continued development of implementation strategies for the Convention (as set out in the Operational directives (ODs)) and the creation of twelve Ethical Principles for Safeguarding ICH that were developed within this treaty's framework are the examples of this process. Similarly, discussions held in Barcelona in Autumn 2025 at the Mondiacult 2025 diplomatic summit organized by UNESCO have pointed to the myriad connections between safeguarding ICH and sustainable development. The influence of and continued input from a variety of disciplines in these key instruments of the Convention should not be underestimated. They have, for example, led to the adoption of detailed Directives on awareness raising and the participation of communities, groups and individuals in safeguarding ICH [General Assembly 2010: chapter III] and on the role of safeguarding ICH in achieving sustainable development, including the gender dimension, as well as social and economic aspects of inclusivity [General Assembly 2016: Chapter VI]. Such instruments could not have been drafted without a deep involvement of experts from a variety of non-legal disciplines.

In terms of treaty bodies, this has increasingly emerged over time: since 2012, there has been an Evaluation Body (EB) to assess nomination files for international inscription under the 2003 Convention. The membership of the

²⁷ Including the author, and Paul Kuruk who had completed extensive work on Indigenous rights.

²⁸ This term is employed effectively in Lyndel V. Prott, *Understanding One Another on Cultural Rights*, in Halina Niec (1998) *Cultural Rights and Wrongs (Human Rights Perspective)*, UNESCO Publishing/Institute of Art Law, 161.

EB comprises six governmental experts and six experts from NGOs accredited to the Convention and, in most cases, the experts chosen to sit on the EB have been selected on the basis of their specialist knowledge of ICH.²⁹ The creation of this EB by the intergovernmental Committee gives the author of this article a particular satisfaction, since she was the member of the Restricted Drafting Group who formulated Article 10bis (of the preliminary (expert) draft treaty) in 2002 on establishing a non-governmental expert body within the treaty's framework. This draft Article was removed by the intergovernmental negotiators in 2002–3, but it has now come full circle.

Lastly, the specialist NGOs must be remembered, which may request accreditation to provide advisory services to the Committee if they meet the criteria for accreditation.³⁰ By summer 2022, there will be around 200 such NGOs which are active in various areas of ICH safeguarding, whose membership often comprises persons with expertise in a number of related (legal and non-legal) disciplines. They are grouped under the umbrella of the ICH NGO Forum which has had the right to present a statement to the meetings of the intergovernmental Committee since 2009 and, as well as networking with and supporting member NGOs, has also held a number of thematic symposia.³¹ Their formal presence at the statutory meetings of the Convention and other related intergovernmental meetings, as well as the engagement between non-governmental actors and the States Parties that this makes possible should not to be underestimated. Again, this also feeds into the continuing inter-disciplinary character of the implementation of the 2003 Convention and its development.

Bibliography

- Aikawa-Faure, N. (2008). From the Proclamation of Masterpieces to the Convention for the Safeguarding of Intangible Cultural Heritage. In: Smith, L., Aikawa-Faure, N. (eds.). *Intangible Heritage*. London; New York: Routledge, pp. 13–44.
- Arantes, A. (2020). Formation of the Notion of 'Safeguarding' Adopted by the 2003 Convention. In: Blake, J., Lixinski, L. (eds.). *The 2003 UNESCO Intangible Heritage Convention: A Commentary*. Oxford; New York: Oxford University Press, pp. 455–469.

²⁹ They are not simply legal experts sent from the Foreign Ministry of the home country, as is often the case in intergovernmental fora.

³⁰ As set down in para. 91 of the OD and governed by Article 9 of the Convention.

³¹ More information on the Forum can be found at its webpage. Available: <http://www.ichngoforum.org/> (viewed 06.05.2022).

- Arizpe, L. (2007). The Cultural Politics of Intangible Cultural Heritage. In: Blake, J. (ed.). *Safeguarding Intangible Cultural Heritage: Challenges and Approaches: A Collection of Essays*. Builth Wells: Institute of Art & Law.
- Blake, J. (2006). *Commentary on the 2003 UNESCO Convention on the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage*. Leicester: Institute of Art and Law.
- Blake, J. (2001). *Developing a New Standard-Setting Instrument for the Safeguarding of Intangible Cultural Heritage: Elements for Consideration*. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000123744>
- Blake, J. (2015). *International Cultural Heritage Law*. Oxford: Oxford University Press.
- Cameron, C. (2005). *Evolution of the Application of 'Outstanding Universal Value' for Cultural and Natural Heritage*. Special Expert Meeting of the World Heritage Convention on The Concept of Outstanding Universal Value, Kazan, Russian Federation, 6–9 April 2005. UNESCO Doc. WHC-05/29.COM/INF.9R.
- Daes, E. I. (1997). *Protection of the Heritage of Indigenous People*. New York: United Nations.
- Deacon, H., Beazley, O. (2007). The Safeguarding of Intangible Heritage Values under the World Heritage Convention: Auschwitz, Hiroshima and Robben Island. In: Blake, J. (ed.). *Safeguarding Intangible Cultural Heritage – Challenges and Approaches*. Builth Wells: Institute of Art and Law, pp. 93–108.
- Falk Moore, S. (2019). Law and Anthropology: Research Traditions. In: Nafziger, J. A. R. (ed.). *Comparative Law and Anthropology*. Cheltenham; Northampton: Edward Elgar Publishing, pp. 16–27.
- Francioni, F. (2020). Art. 2(1) Defining Intangible Cultural Heritage. In: Blake, J., Lixinski, L. (eds.). *The 2003 UNESCO Intangible Heritage Convention: A Commentary*. Oxford; New York: Oxford University Press.
- Gluckman, M. (1973). *The Judicial Process among the Barotse of Northern Rhodesia*. 2nd ed. Manchester: Manchester University Press.
- International Experts for the 2003 UNESCO Convention (2002). *Intangible Cultural Heritage: Priority Domains for an International Convention*. Rio de Janeiro, Brazil: UNESCO Doc. RIO/ITH/2002/WD/10.
- Kurin, R. (2004). Safeguarding Intangible Cultural Heritage in the 2003 UNESCO Convention: a critical appraisal. *Museum International*, No. 56 (1–2), pp. 66–77. <https://doi.org/10.1111/j.1350775.2004.00459.x>
- Lixinski, L. (2015). Between Orthodoxy and Heterodoxy: The Troubled Relationships between Heritage Studies and Heritage Law. *International Journal of Heritage Studies*, No. 21 (3), pp. 203–214. <https://doi.org/10.1080/13527258.2014.922113>
- Malinowski, B. (1926). *Crime and Custom in Savage Society*. London: K. Paul, Trench, Trubner & Co.; New York: Harcourt, Brace & Co. Available: <http://archive.org/details/crimecustominsav00mali>

- Mundy, M., Kelly, T. (2002). Introduction. In: Mundy, M. (ed.). *Law and Anthropology*. Aldershot; Burlington: Ashgate/Dartmouth.
- Munjeri, D. (2004). Tangible and Intangible Heritage: from difference to convergence. *Museum International*, No. 56 (1–2), pp. 12–20. <https://doi.org/10.1111/j.1350775.2004.00453.x>
- Nafziger, J. A. R. (ed.). (2019). *Comparative Law and Anthropology*. Cheltenham; Northampton: Edward Elgar Publishing.
- Prott, L. V. (1998). Understanding One Another on Cultural Rights. In: Nieć, H. (ed.). *Cultural Rights and Wrongs: A Collection of Essays in Commemoration of the 50th Anniversary of the Universal Declaration of Human Rights*. Paris: UNESCO Publishing, pp. 161–175.
- Prott, L. V., O’Keefe, P. J. (eds.). (1984). *Law and the Cultural Heritage*. London: Butterworth.
- Tora, S. (2001). Report on the Pacific Regional Seminar. In: Seitel, P. (ed.). *Safeguarding Traditional Cultures: A Global Assessment*. Washington, D.C.: Center for Folklife and Cultural Heritage, Smithsonian Institution.
- UNESCO. (1999). *Final Conference Report. International Conference A Global Assessment of the 1989 Recommendation on the Safeguarding of Traditional Culture and Folklore: Local Empowerment and International Cooperation*. Washington, D.C., 27–30 June. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0011EN.pdf>
- UNESCO Intangible Heritage Section, Fondazione Premio Grinzane Cavour. (2001). *International Round Table on Intangible Cultural Heritage – Working Definitions*. Turin: UNESCO.
- Zanten, W. V. (2004). Constructing New Terminology for Intangible Cultural Heritage. *Museum International*, No. 56 (1–2), pp. 36–44.

Conventions and other legal documents

- Convention on Biological Diversity*. (1992). Rio: UN, 1760 UNTS 79; 31 ILM 818.
- General Assembly of State Parties to the 2003 UNESCO Convention. (2008). *Operational Directives for the Implementation of the Convention for the Safeguarding of the Intangible Heritage*. Paris: UNESCO, 2nd session, 16–19 June, amended at its 3rd session, 2010.
- General Assembly of State Parties to the 2003 UNESCO Convention. (2016). *Operational Directives for the Implementation of the Convention for the Safeguarding of the Intangible Heritage*. Paris: UNESCO, 2nd session, 30 May–1 June, amended at its 6th session.
- Mexico City Declaration on Cultural Policies (Mondicault Declaration)*. (1982). Mexico City: UNESCO, World Conference on Cultural Policies.
- Model provisions for National Laws on the Protection of Expressions of Folklore Against Illicit Exploitation and Other Prejudicial Actions (Model provisions)*. (1982). Geneva. Available: http://www.wipo.int/wipolex/en/text.jsp?file_id=186459

World Commission on Environment and Development. Our Common Future (the Brundtland Report). (1987).

UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples. (2007).

UNESCO/WIPO. (1984). *Draft Treaty for the Protection of Expressions of Folklore Against Illicit Exploitation and Other Prejudicial Actions.*

Case law

Mayagna (Sumo) Awas Tingni Community v. Nicaragua, No. (Ser. C) No. 79 (2001) (IACtHR 31 August 2001).

DEFINITIONS AND GLOSSARIES FOR UNESCO'S 2003 CONVENTION FOR THE SAFEGUARDING OF THE INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE

Rieks Smeets

Former secretary of UNESCO's 2003 Convention

Heritage expert and consultant

To the memory of Misako Ohnuki*

Abstract

The 2003 Convention provides just three definitions, its Operational Directives (OD) include hardly any explicit definition and there is no authoritative list of definitions for Convention-related terms. Nevertheless, “intangible cultural heritage” (ICH) and – earlier on – “folklore” and related terms were extensively discussed at UNESCO for decades. Moreover, between 2001 and 2003, to assist the drafters of the Convention and – after 2006 – to serve implementing states’ parties and the Secretariat of the Convention, as many as six glossaries were prepared. All were concise, some were influential; none of them acquired official status. UNESCO’s sister heritage conventions enjoy higher levels of definition. The underdefined status of the Convention is not only an asset. An overview of the terms that are taken into account in the six glossaries is presented in an appendix.

Keywords: *intangible cultural heritage, definitions, glossaries, underdefinition.*

* In the early years of the century, Ms. Ohnuki, as director of the Cultural Division of the Asia/Pacific Cultural Centre for UNESCO (Tokyo), organized – and several times co-organized with UNESCO – events that helped to develop the new Convention. Later on, her action crucially contributed to its implementation in many countries in Asia and the Pacific area.

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.614>

© Latvian Academy of Culture, Rieks Smeets

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



Related conventions, WIPO

The 1972 World Heritage Convention (WHC) defines two concepts: “cultural heritage” and “natural heritage”. Its Operational Guidelines make up for that by explicitly defining a good number of terms (including “outstanding universal value”), most of which were gradually introduced as the need for them came up during the implementation of the WHC. In addition to that, the WHC website prominently presents a Glossary that provides information about world heritage, the WHC and the World Heritage Centre. At present, it contains 279 items, including an idiosyncratic definition of ICH; it was first developed in 1995/6.¹

Two recent UNESCO sister conventions include relatively large numbers of definitions. Both the 2001 *Convention on the Protection of the Underwater Cultural Heritage* (Article 1), and the 2005 *Convention on the Protection and Promotion of the Diversity of Cultural Expressions* (Articles 4 and 27.3.e) present nine of them.

The Operational Guidelines of the 2005 Convention add definitions for “civil society” and “partnerships” [UNESCO 2019b] and on the website of the 2005 Convention one finds a concise *Glossary of diversity of cultural expressions-related terminology* that presents 24 terms, 8 of which are also defined in that Convention.² The 2001 Underwater Convention does not have a dedicated glossary, but the extensive and authoritative *Manual for Activities directed at Underwater Cultural Heritage* [Maarleveld (et al., eds.) 2013] explains a great deal of relevant concepts in context.

On the website of the World Intellectual Property Organization (WIPO) one finds a *Glossary of key terms related to intellectual property and genetic resources, traditional knowledge and traditional cultural expressions*.³ The *WIPO Glossary*, which was first developed around 2012, includes definitions taken from the 2003 Convention and other UNESCO standard-setting texts. It also defines concepts that could have been but so far have not been defined in UNESCO's ICH context.

The 2003 Convention

The 2003 Convention, which was initially modelled after WHC, in its Art. 2, entitled *Definitions*, explicitly defines “intangible cultural heritage” (ICH), “safeguarding” and “states parties”, while “international cooperation” is loosely defined in Art. 19.1. Other technical terms, such as “General Assembly,” “Intergovernmental Committee,” “international assistance” or “ICH Fund”

¹ <https://whc.unesco.org/en/glossary/>; all websites referred to in this article have been accessed in October 2023.

² <https://www.unesco.org/creativity/en/glossary>

³ <https://www.wipo.int/tk/en/resources/glossary.html>

are largely clarified by information about the place reserved for them in the implementation of the Convention. By referring to the 2001 *UNESCO Universal Declaration on Cultural Diversity* [Stenou 2002], the 2003 Convention tacitly accepts the Declaration's definition for "culture", which fully covers ICH. Interestingly, the term "culture" does not occur in the 2003 Convention.

Crucial qualifiers such as "representative" and "urgent" in the names of the Convention's Lists, and pivotal concepts such as "elements" and "communities and groups", usually followed by "individuals" (CGI), were not defined by the drafters of the Convention. Defining CGI would not have been easy – because of divergent views of expert, divergent policies of states towards their communities, however defined, and because of time pressure. The Convention does, however, acknowledge the *important role of CGI in the production, safeguarding, maintenance and recreation* of the ICH (Preamble, 6th consideration), and in its recognition (Art. 2.1), and confirms that they *create, maintain and transmit* (Art. 15) their ICH.

The 1989 Recommendation and two programmes

In the 1970s and 1980s, UNESCO organized many meetings and prepared various texts aiming at the protection of folklore, legally and otherwise. Efforts were then made to define "folklore", later on also called "traditional or/and popular culture", for different contexts. These activities culminated in UNESCO's 1989 *Recommendation on the Safeguarding of Traditional Culture and Folklore*, the first international legal instrument in the field. The Recommendation had a rather object-centred definition of "folklore"; "safeguarding" in its title primarily meant documenting and archiving, and protecting the interests of researchers and their outputs.

Two ICH programmes that UNESCO started in the 1990s, initially made use of the Recommendation's definition but otherwise significantly broke with its approaches. These programmes were the *Living Human Treasures (LHT) Programme* and the *Masterpieces Programme*.⁴ The latter, which was created in 1997/8, and inspired by the WH List, represented a first exercise in listing ICH internationally. Definitions for "Living Human Treasures" and "cultural spaces" were produced.

The Washington Conference

UNESCO and the Smithsonian Institution co-organized in June 1999, in Washington D.C., a major conference that concluded a worldwide evaluation

⁴ For the LHT Programme, see <https://ich.unesco.org/en/living-human-treasures>; for the *Programme of the Proclamation of Masterpieces of the Oral and Intangible Heritage of Humanity*, see <https://ich.unesco.org/en/proclamation-of-masterpieces-00103>.

of the 1989 Recommendation. The meeting took critical distance from that Recommendation [Seitel 2001a]. The Conference *inter alia* recommended studying problems of terminology and revising the Recommendation's definition. The term "folklore" was generally rejected. "Washington" also recommended the development of a new international legal instrument. Action by a number of member states followed, and, indeed, in November 1999 the Director-General (DG) of UNESCO was authorized by UNESCO's General Conference to study the feasibility of a new standard-setting instrument, and, in November 2001, to prepare a preliminary draft for a convention, to be submitted to it in 2003, for possible adoption in 2005.

Meetings and drafts

UNESCO then ordered a preliminary study [Blake 2001] and organized eight preparatory meetings, and a working group. Two preparatory expert meetings ("Turin" and "Rio") discussed the definition of ICH, further terminology, and the scope and possible approaches for the future convention. Then followed an initial drafting phase, which consisted of two small-scale meetings, denoted here SEL-1 and SEL-2. The SEL meetings worked on the basis of, respectively, Draft-1 and Draft-2, which like the following four drafts of the convention, were prepared by UNESCO. Just before SEL-2 a much-needed Glossary Meeting took place. Draft-3 (officially the First Preliminary Draft), which UNESCO prepared after SEL-2, formed the basis for the official drafting process by three sessions of an Intergovernmental Meeting of Experts (IME). In April 2003, between IME-2 and IME-3, an Intersessional Working Group was organized to speed up the drafting process.⁵ Only SEL-1 and the Working Group did not deal explicitly with terminological issues.

Overview of relevant meetings (2001–2003)

Turin Meeting – *International Round Table: Intangible Cultural Heritage, Working Definitions*; Turin, 14–17 March 2001; see [UNESCO 2001a];

Rio Meeting – *Intangible Cultural Heritage: Priority Domains for an International Convention*; Rio de Janeiro, 22–24 January 2002; see [UNESCO 2002a];

⁵ In February 2002, DG UNESCO and some member states – including Canada and France – reached a word-of-honour agreement, whereby UNESCO accepted to work towards what would become the 2005 Convention, while those states would abandon their resistance to the future 2003 Convention. At the closure of IME-2, DG Matsuura could announce that UNESCO would go for accelerated adoption of the ICH Convention (in 2003, instead of 2005).

SEL-1 – *Select Drafting Group on the first draft of an international convention for intangible cultural heritage*; Paris, 20–22 March 2002; see [UNESCO 2002c];

Glossary Meeting – *Expert meeting on Intangible Cultural Heritage – Establishment of a Glossary*; Paris, 10–12 June 2002; for the resulting glossary, see [Van Zanten 2002];

SEL-2 – *Second meeting of the select drafting group of a preliminary international convention on intangible cultural heritage*; Paris, 13–15 June 2002; see [UNESCO 2002f];

IME-1 – *First session of the Intergovernmental Meeting of Experts on the Preliminary Draft Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage*; Paris, 23–27 September 2002; see [UNESCO 2002h];

IME-2 – *Second session of [...]*; Paris, 28 February–3 March 2003; see [UNESCO 2003c];

IME-3 – *Third session of [...]*; Paris, 2–14 June 2003; see [UNESCO 2003d].

Blake's study

Blake [2001: 7–11] among other things discussed terminology. The aspects of the Recommendation's definition that should be corrected were highlighted, and elements that a new definition of the Convention might have to take into account were presented. Blake [2001: 90] recommended that UNESCO organize an interdisciplinary group of experts to define ICH as to be protected under the new instrument.

The Turin Meeting (March 2001)

The Turin participants consolidated much of the outcomes of the Washington Conference that six of them had attended. Turin prepared a new definition for ICH, and *inter alia* discussed the scope and objectives of a possible future legal instrument. The meeting had a major influence on approaches and formulations that were eventually adopted for the 2003 Convention. It took distance from hierarchy-introducing approaches as applied in the Living Human Treasures and Masterpieces Programmes. The Turin outcomes were presented in an Action Plan [UNESCO 2001b: Annex 161EX/15].

Anthropologist Lourdes Arizpe, former UNESCO Assistant DG for Culture (1994–1998), insisted on understanding ICH *as a process of creation, comprising skills, enabling factors, products, meanings, impacts and economic value*. She also proposed a short list of ICH domains, with an overview of subdomains. Her proposal to consider ICH in terms of *enactments, performances and processes* found general support. Smithsonian folklorist and sociologist Peter Seitel advocated *ethical*,

collegial, equitable and mutually profitable relationships between practitioners and outsiders in safeguarding. Turin's process-centred definition is found in par. 7 of its Action Plan:

Peoples' learned processes along with the knowledge, skills and creativity that inform and are developed by them, the products they create, and the resources, spaces and other aspects of social and natural context necessary to their sustainability; these processes provide living communities with a sense of continuity with previous generations and are important to cultural identity, as well as to the safeguarding of cultural diversity and creativity of humanity.

The Action Plan also presented a set of objectives for the future legal instrument (par. 5) and recommended that international efforts to safeguard ICH *must be founded on universally accepted human rights, equity and sustainability, and on respect for all cultures that have respect for other cultures*. It further presented an indicative list of domains, as proposed by Arizpe, including *oral cultural heritage; languages; performing arts and festive events; social rituals and practices; cosmologies and knowledge systems; beliefs and practices about Nature*. "Handicrafts" and "traditional knowledge" were not included as such, since the meeting agreed with Arizpe that these, in view of their associated commercial aspects, were better left to consideration under WIPO.

The Seitel Glossary

Seitel, editor of the extensive report of the Washington Conference, in Turin presented a paper in which he, after categorizing definitions, first discussed a number of ICH-related terms "conceptually" [Seitel 2001b]. His paper ended with a Preliminary List of terms, suggested to him by UNESCO, for most of which he provided operational definitions, based on "common-sense anthropology". Seitel based himself also on what he called the *policy matrix* formed by the Washington meeting, which "established the primary importance of the agency of members of traditional cultures in the safeguarding of their own traditions" [Seitel 2001b, introduction]. The about 60 terms he discussed or defined, are presented in the annexed Overview as the first glossary developed for the 2003 Convention.

The Elche Meeting of the Masterpiece's Jury (September 2001)

After criticism at the Washington Conference and in UNESCO's Executive Board on conceptual aspects and criteria of the Masterpieces Programme, UNESCO organized an extraordinary session of the Programme's Jury [UNESCO 2001c]. The Jury was inspired by Turin outcomes: it adopted the Turin definition of ICH and considered that expressions and spaces nominated for Proclamation should

reflect the contemporary cultural and social life of the people concerned. These also had to be consistent with *the ideals of UNESCO* and the 1948 *Universal Declaration of Human Rights*.

The Jury rejected the idea of prioritizing domains of ICH; it also decided that languages as such would no longer be eligible for Proclamation, though cultural expressions closely linked to languages might be. DG Matsuura (1999–2009) at the opening of “Turin” still had mentioned language as an ICH domain in and by itself. Pressure from states unhappy with their internal linguistic diversity may have been behind UNESCO’s U-turn. Although languages are not explicitly excluded from the Convention’s definition of ICH, they are in practice only indirectly taken into account in the implementation of the Convention at the international level (cf. Art. 2.2.b). That situation may change since the list of domains in Art. 2.2 is not exhaustive.

The Rio Meeting (January 2002)

This meeting was to reflect on priority domains and orientations for the future convention; furthermore, it was informed about the Turin outcomes and the impacts of the first Proclamation of Masterpieces. For the report of the meeting see [UNESCO 2002a].

Peter Seitel [Seitel 2002] presented a paper on the scope of the term ICH, in which he advocated, among other things, that UNESCO safeguarding actions should be based on a people- and process-centred understanding of ICH. He also emphasized the importance of identifying and disseminating best safeguarding practices. Informed by Masterpieces Jury member Ralph Regenvanu, the meeting decided that in order to respect the principle of cultural diversity, no priority domains should be singled out; the future states parties should determine for themselves which domains required identification and safeguarding action.

Participants endorsed the outcomes of the Turin meeting, including its definition for ICH. They recommended that the future convention should favour a cultural approach, to avoid overlap with WIPO, and that *safeguarding should involve the identification, documentation, transmission and revitalization of different elements of the intangible cultural heritage*, thus laying the basis for the Convention’s definition of “safeguarding” [UNESCO 2002b: par. 10.iii.a]. They also recommended UNESCO to *establish a short operational glossary for the purpose of drafting an international convention on the ICH*.⁶

⁶ UNESCO had prepared the recommendations of the meeting.

The First Select Drafting Group Meeting (SEL-1, March 2002)

Small numbers of mainly legal experts participated in SEL-1 and SEL-2. Draft-1 of the incipient convention, which was presented to SEL-1, was heavily modelled after WHC. The only definition it contained was the Turin definition of ICH. In view of an imminent Glossary Meeting, SEL-1 did not dwell on terminological questions. DG Matsuura in his address emphasized that legal protection of ICH was to be left to WIPO; chair Mohammed Bedjaoui informed the meeting that the DG wished the operation of the future convention not to cover languages as such.⁷

The *White Glossary* (May 2002)

UNESCO had wanted to prepare before SEL-1 a glossary with working definitions for ICH-related terms. The preparation of an expert meeting required for that purpose did, however, not work out as planned [UNESCO 2002d: par. 33(a) of the Outline Work Plan]. In that situation Noriko Aikawa, Director of UNESCO's Intangible Heritage Section (ITH), in April 2002 asked the Dutch National Commission for UNESCO (NatCOM) whether it could organize the preparation of a set of tentative definitions that was to serve as a point of departure for a glossary meeting. The ITH Section had already been in contact with that NatCOM regarding a UNESCO initiative for the establishment of criteria for measuring language endangerment.

The NatCOM bureau agreed and organized a working group at the Social Sciences Faculty of Leiden University, on 15 May 2002. Most of the participants had assisted in several national-level discussions about ICH-related developments at UNESCO, organized by the NatCOM.⁸ The experts were provided, among other things, with Draft-1, the Seitel papers and the Turin and Rio reports. They started from tentative definitions prepared by their chair, cultural anthropologist Hans Claessen, who had been a participant in UNESCO's Mondiacult World Conference on Cultural Policies 20 years earlier.

The resulting 35 definitions (item 20 included two definitions) were edited by Wim van Zanten and sent to Paris (the *White Glossary*). On 6 June 2002 Paris asked whether the group could also prepare an alternative for the rather academic Turin definition, that was to consist of a list of domains, followed by a summarizing

⁷ Senior Algerian statesman and former President of the International Court of Justice chaired all preparatory meetings but the Turin meeting.

⁸ Participants included ethnologist and museum expert Mary Bouquet, cultural anthropologist Hans Claessen, ethnologist Gerard Rooijackers, ethno-musicologist Wim van Zanten (later Dutch governmental expert in IME), and – from the NatCOM – anthropologist Kees Epskamp (†), and ethno-linguist Rieks Smeets, (then Secretary of the NatCOM, author of this contribution).

definition. That, too, was organized by Van Zanten, who consulted the other experts by telephone.⁹ Their proposal, which retained much of the Turin definition, centred on “processes and practices” instead of “peoples’ learned processes that inform”. Another novel aspect of that definition that would make it to the definition of ICH as consolidated in the Convention, was the recognition of the ICH by tradition bearers themselves. UNESCO provided the *White Glossary*, as a working document, to the participants of the Glossary Meeting [UNESCO 2002e], which started on 10 June 2002.

The Glossary Meeting (June 2002) and the *Blue Glossary*

The Glossary Meeting, which was co-chaired by Wim van Zanten, was informed by extensive UNESCO documentation and the *White Glossary*, with the freshly proposed definition of ICH added to it. UNESCO once again suggested terms to be defined. The resulting *Blue Glossary* defined 34 terms, including ICH, whereby the definitions for about half of the 22 terms occurring in both *White* and *Blue*, were changed substantially. That also concerned the definition of ICH. In preliminary form the *Blue Glossary* was presented to SEL-2. After that it was edited by Wim van Zanten and, in August 2002, published by the Dutch NatCOM as a brochure, in a blue jacket [Van Zanten ed., 2002]. That version was presented to IME. Van Zanten [2004] presents theoretical and practical considerations underlying *Blue* definitions, in particular those for “ICH” and “safeguarding”.¹⁰ Blake [2006: 33] discusses the role of the *Blue Glossary*:

The Glossary, of course, remains an important tool for interpreting the terms of the Convention since many of them are defined in it. It also served as a working document for all sessions of the IGM [my “IME”, RS] and so the definitions it gives of terms used in the Convention can be understood to be those intended by the drafters.

In other words, *Blue* is a “supplementary means of interpretation” of the Convention in the sense of Article 32 of the *Vienna Convention on the Law of Treaties*.

⁹ The preposition “VAN” in Dutch family names in the Netherlands is written “Van” when it is the first part of a name, and “van”, when it is not. In Flanders VAN-names in principle have stable “van” or “Van”.

¹⁰ Participants included Antonio Arantes (Brazil), Lourdes Arizpe (Mexico), Mohammed Bedjaoui (Algeria), Oskar Elschek (Slovakia), Sudha Gopalakrishnan (India), Chérif Khaznadar (France), Paul Kuruk (Ghana), Ralph Regenvanu (Vanuatu), Sompong Sucharitkul (Thailand), Wim van Zanten (Netherlands), Sue Wright (UK).

The Second Select Drafting Group Meeting (SEL-2, June 2002)

SEL-2 proposed to include definitions of “ICH” and “safeguarding” in Draft-3, and hesitated whether to attach the rest of the *Blue Glossary* to it. The *Blue* definition of ICH, which SEL-2 slightly adapted, excluded from the definition of ICH practices and representations not *consistent with generally accepted principles of human rights, equity, sustainability and mutual respect between cultural communities*. It mentioned four domains of ICH: (a) *oral expressions*, (b) *performing arts*, (c) *social practices, rituals, festive events*, (d) *knowledge and practices about nature*. It was decided to annex to Draft-3 an overview of subdomains clarifying these domains, prepared by Lourdes Arizpe for “Turin” (hereafter, the Subdomains Annex). The *Blue* definition of “safeguarding” was hardly changed either; it made it to the Convention, just extended – at IME – by “research” as a possible safeguarding measure, and by “through formal and non-formal education” after “transmission”. For Draft-3 (officially the “first preliminary draft”), which UNESCO prepared after SEL-2 as a basis for the discussions in IME, see [UNESCO 2002g].

The Intergovernmental Meeting of Experts: IME (September 2002 – June 2003)

At IME-1, according to the report [UNESCO 2002h], various delegations considered that the scope of the definition was too wide and the session agreed on hardly any issue. In view of this lack of progress – much time at IME-1 was filibustered away by the UK and other delegations that were opposed to the preparation of a new convention¹¹ – member states and NGOs were invited to send in comments on Draft-3. Comments were received from 58 states, the “African Group” and 3 NGOs; these were processed by UNESCO in a *Compilation of [1352!, RS] Amendments* [UNESCO 2003a] and a *Compilation of Comments* [UNESCO 2003b]. A fair number of the reactions dealt with the definitions included in Draft-3 and with the fate of the *Blue Glossary*.

Some countries (Belgium, China, Costa Rica, Italy, Japan) proposed to introduce a separate domain for handicrafts, or (Austria, Belgium, Costa Rica, Finland, Lithuania, Mali, Spain, UAE, Vanuatu) for languages. Japan and Turkey wrote they were strongly opposed to mentioning languages. About ten states paid attention to the status of the *Blue Glossary*, with some (Bolivia, Costa Rica, India, Uganda, Vanuatu) proposing to include it in the future convention, and others (Austria, Netherlands, Saint Lucia, Switzerland, Turkey) proposing to annex it to it. Various states criticised the proposed definition of ICH, which was said not to be clear, or not precise enough, too open, or not sufficiently open; some (for instance,

¹¹ The report of IME-1 is succinct and does not mention this.

Australia, Canada, Finland and the US) accordingly recommended organizing more debate, or meetings, to further discuss definitions.¹²

The Bolivian Glossary and an Argentinian proposal

An extraordinary reaction came from Bolivia, which contributed a list of about 55 ICH-related terms (including “ICH”) with definitions, and a list of domains with subdomains [UNESCO 2003a: Annex to Article 2, pp. 28–33]. About half of the terms included in the list were new, as compared to *Blue*. Some of these concerned rights, some tradition bearers, others tangible heritage. The definition for most of the terms also found in *Blue* (including that for “ICH”), were reproduced from *Blue*. The proposed domains and subdomains were inspired by Draft-3. Some minor differences between *Blue* and *Bolivian* definitions may be due to translations between Spanish and English. A distinction was made between “immaterial” and “intangible” cultural heritage. The *Bolivian Glossary* was not discussed at IME.

The same Annex presented a proposal by Argentina for definitions of “ICH”, “safeguarding” and “international safeguarding”. Argentina indicated that these definitions should be integrated in envisaged Art. 2 (Definitions), together with definitions for “community”, “UNESCO” and “states parties.”

IME decision

IME-2 and IME-3 continued discussing the definition of ICH. “Traditional craftsmanship” was added to the non-exhaustive list of domains¹³. Another important change was that practices, which were not compatible with certain requirements were no longer excluded from the definition of “ICH”, but would not be taken into account under the future convention, which led to the following caveat-sentence that immediately followed the definition (Art. 2.1):

For the purposes of this Convention, consideration will be given solely to such intangible cultural heritage as is compatible with existing international human rights instruments, as well as with the requirement of mutual respect among communities, groups and individuals, and of sustainable development.

¹² Australia, Canada and the US (and the UK) belonged to the eight member states that openly abstained in October 2003 when the Convention was adopted by UNESCO’s General Conference. The other four were New Zealand, Russia, Switzerland and Denmark. So far, only the last two ratified the 2003 Convention.

¹³ In the French it was the expression “les savoir-faire liés à l’artisanat traditionnel” that was added. The English and French expressions are not exactly translation equivalents. Moreover, the French expression is gender-neutral, the English one is not.

The term “sustainable development” was introduced in the Preamble by UNESCO after IME-2 – see Smeets [2023]; in the above cited caveat-sentence it came to replace earlier “sustainability”.¹⁴ Art. 2 retained its definition for “safeguarding” and IME-3 added a definition for “states parties.”

At the end of IME-3 it was decided not to include the *Blue Glossary* or the Subdomains Annex in the final draft, nor to attach them as annexes. The subdomains needed more reflection; ideas and definitions were bound to develop; the Convention was to be flexible and to cater for different visions from all regions of the world. Its interpretation should not be *immobilized*. And so, “communities” and other crucial terms remained without canonical interpretation. Annex I of IME-3’s report [UNESCO 2003d] recommended DG UNESCO to prepare a manual to assist member states in the safeguarding of the ICH, which should include in particular a glossary of terms and a non-exhaustive list of examples of intangible cultural heritage.

“States parties” defined

Art. 32, dealing with *ratification, acceptance or approval* of the Convention by states members of UNESCO, and Art. 33, dealing with *accession* by other states, were copied from WHC into Draft-1. Till IME-3 they survived the drafting process with minimal changes. Late during IME-3, Egypt and like-minded states requested that the future convention should be accessible for Palestine, which resulted – after an afternoon of negotiations backstage, led by ADG for Culture Mounir Bouchenaki (2000–2006) – to new draft Art. 2.4, 2.5 and 33.2.¹⁵ The new draft Art. 33.2 stated that the Convention would also be open to accession by territories that, *among other things, have not attained full independence*. New draft Art. 2.4, which defined “states parties”, served as referral point for new draft Art. 2.5 stating that “states parties”, *mutatis mutandis*, also refers to *the territories referred to in Article 33*. The new articles presented adaptations of Articles 26(2)(b), 2(a) and 2(b) of UNESCO’s 2001 *Underwater Heritage Convention*.¹⁶

¹⁴ Whereas “sustainable development” would be highlighted as a key term and main objective of the Convention some ten years later, for most drafters of the Convention mentioning “sustainable development” at the time had been like ticking a box – exceptions were Bénin, Brazil, Italy and Portugal, who in their post-IME-1 comments had proposed to link, in one way or another, ICH and sustainable development [UNESCO 2003a, *passim*].

¹⁵ In 2008, a Palestinian ICH was included in the Convention’s Representative List, along with 69 other “former Masterpieces”. See <https://ich.unesco.org/en/RL/palestinian-hikaye-00124>.

¹⁶ Palestine did not make use of this option; it became, after decades of action, a full member of UNESCO in October 2011 and soon afterwards ratified the 2003 and other UNESCO conventions.

Intermediate expert meetings (2005–2006)

The ITH Section organized and co-organized various expert meetings between the adoption of the Convention (October 2003) and its entry into force (April 2006). In October 2004, the Section and the WH Centre, for instance, organized together with a number of Japanese counterparts, including the Asia/Pacific Cultural Centre for UNESCO (ACCU), a meeting to discuss, among other things, the need to harmonize definitions and terminologies used in the domains of tangible and intangible cultural heritage, and the relevance of the concept of “authenticity” for ICH. Par. 8 of the resulting *Yamato Declaration* [UNESCO 2004] presented a rare statement about “authenticity” and ICH:

further considering that intangible cultural heritage is constantly recreated, the term “authenticity” as applied to tangible cultural heritage is not relevant when identifying and safeguarding intangible cultural heritage.

In December 2005, an expert meeting on criteria for inscription on the Lists established by the 2003 Convention discussed in passing various expressions that were new in the ICH-arena, such as “free, prior and informed consent”, “safeguarding plan” and “sunset clause”. The experts considered that “representativeness” implied that no hierarchy should be established among elements of the ICH on the basis of their intrinsic value [UNESCO 2005, p. 5].

An expert meeting on community involvement in safeguarding ICH [UNESCO 2006a], which was co-organized between UNESCO and ACCU, *inter alia* worked on definitions for “communities, groups and individuals”. The experts decided not to consider “communities” and “groups” as equivalent and proposed the following definitions:

Communities *are networks of people whose identity or connectedness emerges from a shared historical relationship that is rooted in the practice and transmission of, or engagement with, their ICH.*

Groups *comprise people within or across communities who share characteristics such as skills, experience and special knowledge, and thus perform specific roles in the present and future practice, re-creation and/or transmission of their ICH as, for example, cultural custodians, practitioners or apprentices.*

The definition proposed for “individuals” followed the one for “groups: **Individuals** *are those within or across communities who share [...]*”. The terms “groups” and “individuals” did not occur yet in *Blue*, while the Tokyo definition for “communities” deviated importantly from the one in *Blue*.

The young Committee and glossaries (2006–2007)

At 1.COM (the first session of the Intergovernmental Committee; Algiers, November 2006) “[N]umerous delegations intervened to express their concern that work needed to continue to obtain good definitions and terminology adapted to ICH” [UNESCO 2006b: par. 38]. 1.COM requested the Secretariat to organize an expert meeting to further prepare the ground for further discussions in the Committee about inscription criteria for the Lists of the Convention. At that meeting (New Delhi, April 2007), some experts reportedly recommended a revision of *Blue* [UNESCO 2007a].

At the first extraordinary session of the Committee (Chengdu, May 2007) a possible revision of *Blue* was discussed at length [UNESCO 2007b]. Amidst a discussion concerning the interpretation of “revitalization”, the Secretariat (para. 66, 77) suggested the Committee it might wish to organize an expert meeting to revise *Blue*. The Gabonese and Romanian delegations then reminded about the New Delhi recommendation, which – as Romania noted – had not made it to that meeting’s report. In favour of holding a meeting or workshop for that purpose were Gabon (para. 68, 83), Estonia, France, Belgium, Algeria, Nigeria, Romania and Bolivia (para. 71–74). Brazil, recognizing that it would be desirable to reach agreement on definitions, also noted that it would be a time-consuming task (para. 76). ADG for Culture, Françoise Rivière (2006–2010) intervened, emphasizing that working on definitions should not delay the work of the Committee (para. 78). Brazil, India (wanting the Committee to be action-oriented), Japan, CAR, Syria, Nigeria (though the glossary issue should stay on the table) and UAE agreed with her (para. 79–83). France and Bolivia (par. 85, 86) still suggested that working on definitions needed not hinder the Committee, but eventually chair Ambassador Wang Xuexian (para. 91) concluded that no working group would be created (although the dialogue should continue), and with that the issue was off the table, where it has not returned.

The Keywords Glossary (2007)

The Secretariat meanwhile badly needed an updated glossary for the manual and other materials it had to develop, and also in order to be able to answer questions from states parties. New terms had come up in ICH-discourse, some *Blue* definitions had become redundant, others might need revision. The Secretariat thus convened in December 2007 an Expert meeting on Intangible Cultural Heritage Keywords [UNESCO 2007c] to supplement and revisit the *Blue* definitions.

Eight experts, three of whom (Gopalakrishnan, Khaznadar and Van Zanten) had participated in the 2002 Glossary Meeting, were requested to develop “interpretive

definitions” in relevant contexts.¹⁷ The resulting *Keywords Glossary* defined some 46 terms, 35 of which are found in the Convention, and 14 in *Blue*. The definitions developed for “communities” and “groups” were inspired by proposals made by the Tokyo 2006 expert meeting [UNESCO 2006a]:

*For the purposes of the Convention, **communities** are networks of persons who share a self-ascribed sense of connectedness and identity, anchored in the practice and transmission of their intangible cultural heritage (ICH). The concept of **indigenous community** introduces the idea of an attachment or link to a specific territory.*

***Groups** consist of persons from one or more communities who share specific characteristics such as skills, experience and knowledge in the practice and transmission of their ICH.*

After the meeting, Wim van Zanten, in consultation with the other experts, edited the glossary. In July 2008 he submitted a final version. For that version, click “Final outcomes: English/French” in [UNESCO 2007c]. The Secretariat did use the *Keywords Glossary* in subsequent years – for instance, in an information kit about the Convention that kept being updated and enlarged.¹⁸ Since the *Keywords Glossary* was developed as an internal tool for the Secretariat, it was not presented to the Committee, which could not have recognized it. It was made available on the Convention’s website only in 2019.

The Key Concepts Glossary (2010→)

Instead of a manual, the Secretariat started developing more flexible capacity-building materials to be used in world-wide training workshops on the implementation of the Convention. These materials were produced by consultants in first instance, and later organized in units and constantly adapted by the Secretariat. This has led to an ever-growing wealth of materials. Unit 3, entitled *Key Concepts in the Convention*, was first developed by Harriet Deacon and Rieks

¹⁷ The experts were Harriet Deacon (South Africa); Maria Cecilia Londres Fonseca (Brazil); Sudha Gopalakrishnan (India); Catherine Kerst (USA); Chérif Khaznadar (France); Toshiyuki Kono (Japan); Ahmed Skounti (Morocco), Wim van Zanten (Netherlands); from the Secretariat assisted: Frank Proschan, Rieks Smeets (Secretary of the Convention), David Stehl. Experts Deacon, Kono and Skounti had also participated in the above-mentioned Tokyo meeting. replace with : M. Bedjaoui, Ch. Khaznadar and T. Kono, elected in, respectively, 2006, 2008 and 2010, were the first three chairpersons of the General Assembly of the States Parties of the 2003 Convention.

¹⁸ See, for instance, <https://ich.unesco.org/en/kit>, or <https://ich.unesco.org/en/what-is-intangible-heritage-00003>

Smeets, around 2010. They made extensive use of the 2007 *Keywords Glossary*. The *Key Concepts Glossary* reminds the above-mentioned *World Heritage* and *WIPO Glossaries* by combining definitions and descriptions for a wide variety of ICH and Convention-related notions and technical terms. It has regularly been updated and enlarged by the Secretariat and has been made available to large numbers of trainees all over the world. While it is no longer updated, or referred to, it is still available on the Convention's website¹⁹ Some terms defined in the *WIPO Glossary* form a useful addition to the *Key Concepts Glossary*; these include “custodians”, “documentation”, “indigenous and local communities”, “misappropriation”, “prior informed consent”, “protection”, “sacred” and “traditional knowledge”.

The Bodies, “guardians of the spirit of the Convention”

As noted above, the dialogue in the Committee did not continue, and so various key terms of the Convention have remained undefined. On top of that, new terminology keeps appearing in the ODs. Since the early years of the Convention the advisory bodies of the Committee (Subsidiary Body, Consultative Body, and nowadays the Evaluation Body (EB)), assisted by the Secretariat, have been among the main interpreters of the Convention, and guardians of the often invoked “spirit of the Convention”. There are no reports of their meetings, which are closed. Instead, the Bodies early on started producing annual reports about their findings, which are based in the first place on discussions that take place when they evaluate nomination files and requests for financial assistance.

The Bodies so far have not felt the need to advise the Committee to return to the glossary issue. Although they have always been keen to flag *inappropriate vocabulary* used in nomination forms to characterize ICH (e.g. “authentic”, “unique”, “extraordinary”), the Bodies have kept to a casual approach towards definitions and terminology. Witness a consideration shared by the EB in its report on its work in 2019: “As such, the Lists themselves provide a definition of ICH, which is enlarged every year through new inscriptions” [UNESCO 2019a: par. 36]. In a somewhat similar vein, but more poetically, its 2015 report had stated: “At the same time, the Committee’s jurisprudence is also evolving, and thus what may once have been undefined is undefined no longer” [UNESCO 2015a: par. 23]. Instructive is also how the EB in its 2021 *Report* reveals its considerations and uncertainties around “community”:

Despite applying a broad and flexible view of diverse forms that communities may have in different societies, regions and contexts and keeping in mind that

¹⁹ For acquiring such permission, see <https://ich.unesco.org/en/capacity-building-materials>

the terms ‘community concerned’ or ‘group concerned’ are not defined in the text of the Convention, the Evaluation Body felt that some files did not clearly identify the communities, groups or individuals concerned with the nominated element. In some instances, it was necessary to ask whether government authorities could be considered part of the communities concerned [UNESCO 2021: para. 63(ii)].

The Secretariat

On the Forms-page of the website of the Convention, the Secretariat maintains Guidance Notes and Instructions which are useful tools for community members, civil servants and others who want to submit nomination files, reports or requests.²⁰ Such tools and, in particular, the instructions in the various forms they have to use, spare them the effort of analysing growing piles of EB recommendations and Committee decisions, and thus help them to some extent to find their way in the underdefined world of ICH, on condition they read English or French.²¹

The Secretariat has seldom taken the initiative to have a specific term clarified. A rare example was when it proposed at 5.COM (2010) a definition for “emergency”, in order to better guide states parties wanting to make requests for financial assistance in case of emergency. The Committee accepted that definition (Decision 5.COM 10.2 [UNESCO 2010]). Eventually, following a proposal by Brazil [UNESCO 2015b, par. 1050–1056] the definition of “emergency”, slightly modified, found its place in OD/50 in 2014.

Underdefinition: asset and liability

The low level of definition of terminology used in the Convention and in other Basic Texts was rarely discussed by Organs and Bodies of the Convention, or by the UNESCO Secretariat. For many stakeholders, however, and for the Convention, the current situation has its drawbacks. People active in ICH communities, NGOs, governmental institutions and the Organs of the Convention would be greatly served by the availability of a regularly updated and authoritative tool that would clarify, explain and/or define ICH and the terminology related to safeguarding of ICH. UNESCO’s 1972, 2001 and 2005 Conventions undeniably do better in this respect.

²⁰ See <https://ich.unesco.org/en/forms>

²¹ For example, <https://ich.unesco.org/en/overall-results-framework-00984#guidance-notes-by-indicators> (Guidance Note for periodic reporting). Till a few years ago the Secretariat also advised the use of Aide-mémoires that assisted to those who wanted to submit nominations for inscription on the Lists of the Convention; these tools are now getting outdated but have not totally disappeared. See ICH-02016_aide-mémoire-EN.doc for the Representative List and see ICH-02016_aide-mémoire-EN.doc for the Urgent Safeguarding List.

The current underdefinition also makes the Convention susceptible to hasty or ill-considered interpretations or reinterpretations, more so – for instance – than the WHC, with its higher level of definition (and its more independent advisory organisations, and stronger Committee). This can be illustrated, as follows: UNESCO could allow itself in 2013, by means of a large-scale evaluation of the implementation of the Convention that was prepared by its Internal Oversight Office [Torggler et al., 2013], to confront a hardly prepared Committee with draft decisions 5.c.1 and 5.c.2 [UNESCO 2013], that were promptly – and with only minor adaptations – adopted. This opened the way for a reinterpretation of the objectives of the Convention and for an ensuing fundamental reset of its implementation.²² The goal of that action of UNESCO, which was started under DG Irina Bokova (2009–2017), was to mobilize ICH (increasingly called “living heritage”) and the 2003 Convention to strengthen UNESCO’s long-standing quest for having culture accepted as an essential factor in UN sustainable development policies, and to buttress UNESCO’s position in the UN family. This reorientation of the Convention was consolidated through new Chapter VI of the ODs.

Appendix

Overview of terms treated in the six glossaries

The six glossaries

The about 185 terms that are defined or otherwise clarified in the six glossaries, are presented in alphabetical order in the first column of the *Overview* below. Follow from left to right six columns, one for each glossary, in chronological order. The right-most column indicates which of the terms that are treated in one or more of the glossaries, are found in the Convention. Note that the glossaries in columns 5 (*Keywords Glossary*) and 6 (*Key Concepts Glossary*) were elaborated well after the adoption of the Convention. The first four glossaries were produced in a busy two-year period (between early 2001 and early 2003) preceding that adoption. All glossaries but the *Bolivian* were elaborated at the request of UNESCO, which provided terms to be defined for the *Seitel*, the *White*, the *Blue* and the *Keywords Glossary*. All six glossaries were made available in English and French; they contain between 34 and just over 60 terms.

²² The Internal Oversight Office boldly stated that *states parties and other stakeholders* should be explained *all* [their, RS] *misconceptions regarding the purpose and use of the Representative List* and helped them by explaining that “representativeness” should be understood as *the contribution of ICH to cultural diversity worldwide* (see Torggler et al. 2013, par. 211). The Organs of the Convention apparently did not react to this incursion into their preserve.

The same noun is occasionally found in the singular in one glossary and in the plural in another. For such cases, and often also for infinitives, gerunds and verbal nouns derived from one and the same verb, only one entry was made in the first column. Otherwise, closely related terms normally are presented separately as changes in terminology merit attention. It is, for instance, interesting to note that all glossaries (but *White*) that were produced between 2001 and 2007, define “sustainability” but do not mention “sustainable development”, while the situation is the other way around in the *Key Concepts Glossary*, which was started in 2010. Or, that “Indigenous Peoples” are defined in the first two glossaries, and “Indigenous communities” in the last five (*White* has both terms). Terms occurring in all six glossaries are “communities”, “cultural space”, “ICH”, “protection”, “revitalization”, and “transmission”.

What is presented here as the *Seitel Glossary* is found scattered over different sections of the article that Peter Seitel prepared for the March 2001 Turin meeting [Seitel 2001b]. The last section of his article presents a Preliminary List of 41 terms suggested by UNESCO. Of these, 22 are provided with an operational definition in the List itself (marked in the Overview, below as L/DF – “List defines”). For definitions for the other terms in his list, Seitel refers to pages in – primarily – section 3 (Proposed conceptual definitions) and section 4 (Traditional knowledge) of his article. In the Overview these terms are marked L/RA (“List refers to article”), followed by section (S) numbers.²³ A few terms are defined both in the List and in other sections of the article. In Seitel’s article some 22 terms are discussed/defined that do not occur in the List; in the Overview these are indicated by AO (“Article Only”), followed by the relevant section (S) numbers. Terms that are just mentioned in passing by without being discussed or defined in any detail, are not taken up in the Overview – there is, of course, a grey zone here.

The *White Glossary*, which was prepared by mid-May 2002, includes 35 terms [UNESCO 2002e]. A *white* definition for ICH that was prepared by the same group of experts three weeks later (their thirty-sixth definition) could not be presented in the White Glossary. In the Overview terms defined in *White* are marked by means of the numbers (N) they were given in *White*.

The *Blue Glossary*, which was prepared by the Glossary Meeting in June 2002, defined 34 terms (including “ICH”). *Blue* was edited by Van Zanten, and published as a brochure in August 2002, by the Dutch NatCOM [Van Zanten (ed.) 2002]. The terms in *Blue* are presented in alphabetical order; they are not numbered.

²³ The article has eight sections, which are not numbered. In the *List* Seitel refers to page numbers. Since the version of Seitel’s article available on the internet has other page numbering than the unavailable original article, the autor had to fall back on section numbers.

The occurrence of a term in *Blue* – and, for that matter in the *Bolivian Glossary* and the *Key Concepts Glossary* in the Overview is marked by “+”. Appendix 1 of *Blue* presents the *white* definition of “ICH”.

The *Bolivian Glossary* was disseminated in early 2003 by UNESCO [UNESCO 2003b]. It presents, in alphabetical order, 56 unnumbered terms for inclusion in Art. 2.1 of the future convention and a small set of domains of ICH, each of them amply illustrated by subdomains, for inclusion in future Art. 2.2

The *Keywords Glossary*, which was prepared by an expert meeting that was convened by the Secretariat of the Convention in December 2007, includes about 46 terms with “interpretative” definitions, in the style of Seitel’s conceptual definitions. It was post-edited, like *White* and *Blue*, by Wim van Zanten This 15-page glossary is available at [UNESCO 2007c] under the heading *Keywords, edited version, 15 July 2008*. In the Overview for terms covered by this glossary, the numbers of the pages on which they can be found, are indicated.

The *Key Concepts Glossary* is available as Unit 3 of the *Capacity-building materials* that can be found on the website of the Convention. Initially prepared by a team of consultants, at present, it is no longer updated by the Secretariat of the Convention. The entries are presented in alphabetical order; under some of them several terms are defined. Despite its official name (*Key Concepts in the Convention*), several terms it presents, are not found in the Convention, and *vice versa*. For the Overview a mid-2016 version was used.

In the last column “Prea” (for *Preamble*) is followed by a number indicating which of the Preamble’s thirteen considerations is concerned.

Overview of terms treated in the six glossaries

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
<i>1989 Recommendation</i>	AO:S. 2, 4					+	Prea. 2
access					P.13		Art. 13.c.ii
actors		N.20.b					
agency			+				
agency of protection	AO:S.4						
amending the Convention						+	Art. 38
associated objects and spaces						+	cf, Art. 2.1
authenticity	L/DF				P.4	+	
awareness (raising)					P.6, 9	+	Art. 1.c, 14.1, 16.1
basic texts						+	
bearers (of tradition)	L/DF	N.19	+		P.2		
Bureau of the Committee						+	
capacity to intervene				+			
Category 2 centres						+	
code of ethics→	L/RA:S. 4, 7						
collective rights				+			
commercialization						+	
commodification	L/RA:S.4						
communities	L/RA:S.3	N.1	+	+	P.1	+	Prea. 4
communities and groups							Art. 2.1, 11.b, 14.a.ii
communities, groups and individuals						+	Prea. 6; Art. 1.b, 2.1, 15
community participation					P.1		cf. Art. 15
community rights and benefits						+ see "intellectual property"	
conservation		N.15	+	+			
consultative body						+	Art. 8.3

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
convention				+			
conventions recommendations, declarations						+	
creation				+			
creativity			+	+			Prea. 6, Art. 2.1
creators /creative individuals		N.20.a	+	+			
cultural community	L/RA:S.3	N.2	+	+			
cultural diversity	L/RA:S.7						Prea. 2,6; Art. 2.1, 16.1
cultural expressions	L/DF						
cultural heritage	L/DF						Prea. 7 ; Art. 2.1 ²⁴
cultural identity	L/RA: S.3, 7						
cultural process	AO:S.3						
cultural spaces	L/DF	N.34	+	+	P.14	+	Art. 2.1
culture			+	+			
custodians	L/DF	N.18	+		P.2		
custom	L/DF						
customary law	L/DF						Art. 19.2
customary practices					P.13		Art. 13.d.ii, 19.2
decontextualization						+	
to define							Art. 11.b
definition					P.11	+	
depository and collective memory (of peoples)	L/DF						
documentation			+	+	P.10	+	Art. 2.3, 13.d.ii
domains (of ICH)				+		+	Art. 2.2
dominant culture	L/RA:S.4						
education						+	Art. 2.3, 14

²⁴ "Cultural heritage" in the 2003 Convention has a wider meaning than in WHC.

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
electoral group						+	
elements (of ICH)						+	Art. 11.b ²⁵
emblem of the Convention						+	
empowerment	L/RA:S.8						
enhancement					P.6, 9	+	Art. 2.3, 14.a
equitable (relationships)	AO:S.4						Art. 6.1
ethical knowledge	AO:S.4						
<i>Ethical Principles</i> ²⁶						+	
ethical relationships	AO:S.4						
ethnic cultures	AO:S.3						
ethnic group		N.9					
Evaluation Body						+	
exotization	L/RA:S.4						
expression				+			Art. 2.1, 13.c.i
festive events			+	+			Art. 2.2
folklife	L/DF						
folklore	L/RA :S.4, 6	N.24					
folklorists	L/DF ; A :S.4						
folklorization	L/RA :S.4				P.4		
formal means of transmission					P.7		
free, prior and informed consent						+	
freezing					P.3		
guardians				+			
gender and ICH						+	

²⁵ The Convention uses “element” only once, and four times – with the same meaning – “items” (Art. 3.a, 17.3, 31.1, 31.2). In the Operational Directives “element” is the preferred expression; “item” is only used in relation to “former Masterpieces” – see OD/57–65.

²⁶ For the *Ethical Principles for Safeguarding ICH*, see <https://ich.unesco.org/en/ethics-and-ich-00866>

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
General Assembly						+	Art. 4
globalization	L/RA:S.2, 4						Prea. 4
grave threats					P.5		Prea. 4
groups					P.11		after «communities» only
holder(s)				+			
hybrid culture (creole)	AO:S.3						
identification/identify			+	+	P.11	+	Art. 2.3, 11.b, 12.1
immanent rights				+			
immaterial cultural heritage				+			
inalienable rights				+			
Indigenous		N.3					
Indigenous community		N.4	+	+	P.1	+	Prea. 6
indigenous cultures	AO:S.3						
indigenous knowledge		N.21					
Indigenous peoples	L/RA:S.4	N.6					
individual					P.1		after «communities and groups» only
informant	L/DF						
intangible cultural heritage (ICH)	AO:S.6	+ (no number)	+	+	see P.12	+	Art. 2.1 (Def.); <i>passim</i>
instrumental knowledge	AO: S.4						
intellectual property (rights)	L/DF					+	Art. 3.b
Intergovernmental Committee						+	Art. 8
international, regional, sub-regional, bilateral						+	Art. 1.c, 18.1, 19.2, 20.c

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
international assistance						+	Art. 22.4
international cooperation						+	Art. 19 (Def.)
instrumental knowledge	AO:S.4						
international human rights instruments						+	Prea. 1, Art. 2.1
inventories ²⁷					P.11		Art. 12.1
inventorying						+	
knowledge and practices concerning nature and the universe				+		+ (see “domains”)	Art. 2.d
living cultural tradition	L/DF						
living culture		N.23					
<i>Living (Human) Treasures</i>	L/DF; L/RA:S.7					+	
local communities		N.5	+	+			
local material culture	L/DF						
local population		N.7					
maintenance/to maintain (ICH)					P.12		Art. 15
<i>Masterpieces</i>						+	Prea. 12, Art. 31
material cultural heritage				+			
mixed culture		N.27					
natural spaces					P.14		Art. 14.c
means of transmission (formal/non-formal/ informal)					P.7		
obligations (under the convention)						+	+ ²⁸

²⁷ See also <https://ich.unesco.org/en/guidance-note-on-inventorying-00966>

²⁸ See all instances of “shall” in the Convention that are followed by another infinitive than “endeavour”. For the major obligations for States Parties see Art. 11, 12, 26 and 29.

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
occupational practices	AO:S.3						
official culture	AO:S.3						
operational directives						+	Art. 7.e
oral expressions		N.31	+	+, +			
oral history	L/DF						
oral traditions	L/RA:S.3	N.28	+	+			
oral traditions and expressions							Art. 2.2.a
performing arts	L/DF		+	+, +			Art. 2.2.b
permanent rights				+			
places			+	+			
places of memory					P.14		Art. 14.c
popular culture		N.26	+	+			
(to) practice					P.12		Art. 2.1, 2.2.c, 2.2.d
practitioners	L/RA:S.4	N.17	+	+	P.2		Art. 21.b
preservation		N.11	+	+	P.3	+	Art. 2.3
process	AO:S.4	N.33	+	+			
products	AO:S.4.	N.32			P.12		
production (of ICH)					P.12		Prea. 6
promotion		N.14	+	+	P.9	+	Art. 2.3, 13
protection/protecting	AO:S.4	N.12	+	+, +	P.3	+	Art. 2.3, 14.c
ratification, acceptance, approval or accession						+	Art. 32, 33
recognition					P.6, 11		Art. 2.1, 14.a
reinvention/invention					P.8		
representations			+	+			Art. 2.1, 6.1
research					P.10	+	Art. 2.3, 13.c, 14.a.iii
researcher, administrator and manager			+				

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
respect					P.6	+	Art. 1.b, 2.1, 2.1, 14.a
revitalization	L/DF	N.13	+, +		P.8	+	Art. 2.3
revitalization/ revival (equivalent)				+, +			
revival					P.8	+	
right to be different				+			
right to control of use				+			
right to cultural diversity				+			
right to exist				+			
right to respect				+			
risks						+	
rules of procedure						+	Art. 4.3, 8.2
safeguarding	AO:S.4	N.10	+	++		+	Art. 2.3 (Def.), 11.A: 13, 19.1; <i>passim</i>
safeguarding measures					P.3, 10	+	Art. 2.3, 11.b, 17.1, 24.2
safeguarding mechanisms				+			
shared or cross- border heritage						+	
social group		N.8					
social identity	L/DF						
social practice			+	+			Art. 2.2.c
social practices, rituals and festive events				+		+ (do- mains)	Art. 2.2.c
spiritual values	L/RA:S.4						
states parties						+	Art. 2.4, 2.5, 4; <i>passim</i>
Subsidiary Body						+	
sui generis				+			
sustainability	L/DF		+	+	P.4		

Continuation of the table

	<i>Seitel</i>	<i>White</i>	<i>Blue</i>	<i>Bolivian</i>	<i>Key-words</i>	<i>Key Concepts</i>	<i>Convention</i>
sustainable development						+	Prea. 2, Art. 2.1
tangible cultural heritage				+			
threats and risks						+	
threats (of deterioration, disappearance, destruction)					P.5		Prea. 4
tradition	AO:S.3, 4, 5	N.29		+			Art. 2.2
traditional		N.30					Art. 2.2.e
traditional access					P.13		
traditional craftsmanship							Art. 2.2.e
traditional cultural heritage				+			
traditional culture	AO:S.3, 4, 5	N.25	+	+			
traditional forms of transmission					P.7		
traditional knowledge	L/RA:S. 4, 5	N.22					
traditional practices	AO:S.3, 4						
transmission	L/RA:S.3 ("transmitted")	N.16	+	+	P.7	+	Art. 2.3, 13.d.i
transmission mechanisms				+			
transnational culture	AO:S.3						
universal convention				+			
value systems	L/DF						
viability					P.4	+	Art. 2.3
viability at risk					P.5		
visibility					P.9		Art. 16.1

Bibliography

- Blake, J. (2001). *Developing a new standard-setting instrument for the safeguarding of intangible cultural heritage: elements for consideration*. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000123744>
- Blake, J. (2006). *Commentary on the 2003 UNESCO Convention on the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage*. Leicester: Institute of Art and Law.
- Maarleveld, Th., Guérin, U., Egger, B. (eds.). (2013). *Manual for Activities Directed at Underwater Cultural Heritage. Guidelines to the Annex of the UNESCO 2001 Convention*. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000220708/PDF/220708eng.pdf.multi>
- Seitel, P. (2001a). Final Conference Report. In: Seitel, P. (ed.). *Safeguarding Traditional Cultures: A Global Assessment*. Washington, D.C.: Center for Folklife and Cultural Heritage, Smithsonian Institution, pp. 263–306. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000132327>
- Seitel, P. (2001b). *Proposed terminology for intangible cultural heritage: toward anthropological and folkloristic common sense in a global era*. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0529EN.pdf>
- Seitel, P. (2002). *Defining the scope of the term “Intangible Cultural Heritage”*. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0027EN.doc>
- Smeets, R. (2023). UNESCO, intangible heritage and sustainable development – the reorientation of a convention. In: Bortolotto, Ch., Skounti, A. (eds.). *Intangible Cultural Heritage and Sustainable Development: Inside a UNESCO Convention*. London: Routledge. (Forthcoming)
- Stenou, K. (2002). *UNESCO Universal Declaration on Cultural Diversity: A Vision, a Conceptual Platform, a Pool of Ideas for Implementation, a New Paradigm*. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000127162>
- Torggler, B., Sediakina-Rivière, E., Blake, J. (consultant). (2013). *Evaluation of UNESCO’s standard-setting work of the Culture Sector. Part I: 2003 Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage; Final Report*. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000223095>
- Zanten, W. van (ed.). (2002). *Glossaire patrimoine culturel immatériel/ Glossary Intangible Cultural Heritage*. The Hague: National Commission for UNESCO. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/00265.pdf>
- Zanten, W. van (2004). Constructing new terminology for Intangible Cultural Heritage. *Museum International*, No. 56 (1–2), pp. 36–44. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000135856>

UNESCO and Related Documents

- UNESCO. (2001a). Final report of International Round Table on 'Intangible Cultural Heritage – Working Definitions' (Turin, 14–17 March, 2001). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0007EN.pdf>
- UNESCO. (2001b). Action plan for the safeguarding of the intangible cultural heritage as approved by the international experts on the occasion of the International Round Table on Intangible Cultural Heritage – Working Definitions. Annex to 161EX/15. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000154011/PDF/154011eng.pdf.multi>
- UNESCO. (2001c). Final Report International Jury for the Proclamation by UNESCO of Masterpieces of the Oral and Intangible Heritage of Humanity. Extraordinary Session, Elche: 21–23 September 2001. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0459EN.pdf>
- UNESCO. (2002a). Final report of the International meeting of experts Intangible Cultural Heritage: Priority domains for an international convention (Rio de Janeiro, 22–24 January 2002). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0007EN.pdf>
- UNESCO. (2002b). Recommendations of the International meeting of experts Intangible Cultural Heritage: Priority domains for an international convention (Rio de Janeiro, 22–24 January 2002). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0521EN.pdf>
- UNESCO. (2002c). Final report of the Select Drafting Group on the first draft of an international convention for intangible cultural heritage (Paris, 20–22 March 2002). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0007EN.pdf>
- UNESCO. (2002d). Preparation of a preliminary draft International Convention on the Intangible Cultural Heritage (Paris, 20–22 March 2002)²⁹. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0535EN.pdf>
- UNESCO. (2002e). Draft glossary proposed by a group of Dutch experts convened by the Bureau of the Netherlands National Commission for UNESCO³⁰. Available: <https://ich.unesco.org/en/events/second-meeting-of-the-select-drafting-group-of-a-preliminary-international-convention-on-intangible-cultural-heritage-00053>
- UNESCO. (2002f). Report of the Second Meeting of the Select Drafting Group Preliminary Draft International Convention on Intangible Cultural Heritage (Paris, 13–15 June 2002). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0515EN.doc>
- UNESCO. (2002g). First preliminary draft of an international convention for the safeguarding of the intangible cultural heritage. Paris: UNESCO, 26 July 2002. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000127018>

²⁹ This working document in UNESCO documents is rarely referred to as Outline work plan for the Meeting of the “Restricted Drafting Group”. Note that in UNESCO documents the group concerned is referred to as “select drafting group” and as “restricted drafting group”.

³⁰ Here called *the White Glossary*.

- UNESCO. (2002h). Report of the First Session of the Intergovernmental Meeting of Experts on the Preliminary Draft Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (Paris: 23–27 September). Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000129000>
- UNESCO. (2003a). Compilation of amendments from member states concerning the convention for the safeguarding of the intangible cultural heritage. Working document 5 (CLT-2002/CONF.203/3 Rev). Available: <https://ich.unesco.org/en/events/second-session-of-the-intergovernmental-meeting-of-experts-on-the-preliminary-draft-convention-for-the-safeguarding-of-the-intangible-cultural-heritage-00051>
- UNESCO. (2003b). Compilation of general comments from Member States concerning the preliminary draft Convention for the Safeguarding of Intangible Cultural Heritage. Working document 7 (CLT-2003/CONF.205/5). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0455EN.doc>
- UNESCO. (2003c). Secretariat Report of the Second Session of the First Intergovernmental Meeting of Experts on the Preliminary Draft Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (Paris, 24 February – 1 March 2003). Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000130016>
- UNESCO. (2003d). Report of the Third Session of the First Intergovernmental Meeting of Experts on the Preliminary Draft Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000153300>
- UNESCO. (2004). The Yamato Declaration on integrated approaches for safeguarding tangible and intangible cultural heritage (adopted in Nara, 22 October 2004). Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000137634/PDF/137634eng.pdf.multi>
- UNESCO. (2005). Report of the expert meeting on criteria for inscription on the Lists established by the 2003 Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (Paris, 5–6 December 2005). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0003EN.pdf>
- UNESCO. (2006a). Report of the Expert Meeting on Community Involvement in safeguarding intangible cultural heritage: Towards the implementation of the 2003 Convention (Tokyo 13–15 March 2006). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0003EN.pdf>
- UNESCO. (2006b). Summary record of the First session of the Intergovernmental Committee for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (Algiers, 18–19 November 2006). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0004EN.pdf>
- UNESCO. (2007a). Summary Report of the Expert Meeting on the Lists established in the 2003 Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (New Delhi, 2–4 April 2007). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0018EN.pdf>

- UNESCO. (2007b). Summary records of the First Extraordinary Session of the Intergovernmental Committee for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage (Chengdu, 23–26 May 2007). Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/0025EN.pdf>
- UNESCO. (2007c). Expert Meeting on Intangible Cultural Heritage Keywords (Paris, 6–7 December 2007). Available: <https://ich.unesco.org/en/events/expert-meeting-on-intangible-cultural-heritage-keywords-00093>
- UNESCO. (2010). Decisions of the Intergovernmental Committee for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage, taken at its fifth session (Nairobi, 15–19 November 2010). UNESCO: ITH-15.COM-CONF.20Decisions-EN.
- UNESCO. (2013). Decisions of the Intergovernmental Committee for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage, taken at its eighth session (Baku, 2–7 December 2013). Available: <https://ich.unesco.org/en/8com>
- UNESCO. (2015a). Report of the Evaluation Body on its work in 2015. Document ITH/15/10.COM/10. Available: https://ich.unesco.org/doc/src/ITH-110.COM-10_EN.doc
- UNESCO. (2015b). Summary records of the eighth session of the Committee. Document ITH/14/9.COM/4 Rev. Available: https://ich.unesco.org/doc/src/ITH-110.COM-10_EN.doc
- UNESCO. (2019a). Report of the Evaluation Body on its work in 2019. Document LHE/19/14.COM/10. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/LHE-114.COM-1EN.docx>
- UNESCO. (2019b). Basic texts of the 2005 Convention on the protection and promotion of the diversity of cultural expressions, 2019 edition. Paris: UNESCO. Available: <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000370521.page=28>
- UNESCO. (2021). Report of the Evaluation Body on its work in 2021. Document LHE/21/16.COM/8. Available: <https://ich.unesco.org/doc/src/LHE-216.COM-EN.docx>

COMMENT ET POURQUOI CONCILIER DIFFÉRENTES DISCIPLINES POUR CARACTÉRISER ET SAUVEGARDER LE PCI. LE CAS DU MANUEL DE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL

HOW AND WHY TO RECONCILE DIFFERENT DISCIPLINES TO CHARACTERIZE AND SAFEGUARD INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE: THE CASE OF THE INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE HANDBOOK

Françoise Lempereur, Docteure en Information et Communication
Maître de Conférences à l'Université de Liège, Belgique

Résumé

La Convention pour la Sauvegarde du Patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO a pris effet en 2006. Depuis lors, sa complexité ainsi que son manque de contrainte vis-à-vis des États signataires défaillants ont généré de nombreux débats dans le monde académique.

Le présent article tente de tempérer les critiques, en répondant à quelques-unes des questions en jeu, par une analyse de la manière dont chercheurs et enseignants pourraient mieux comprendre et transmettre le patrimoine culturel immatériel.

Forte de son expérience d'éditrice d'un manuel collectif en la matière, l'auteure montre l'importance d'une approche multidisciplinaire, incluant sociologie, anthropologie, ethnologie, droit, éthique, linguistique, muséologie, histoire, économie du tourisme et étude des médias et des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Mots-clés : *Patrimoine culturel immatériel, Transmission, Médiation, Méthodologie, Manuel pédagogique, Multidisciplinarité*

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.615>

© Latvian Academy of Culture, Françoise Lempereur

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



Abstract

The UNESCO Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage has come into effect on 2006. Since then, its complexity and its lack of constraint have generated a large number of problems and debates into the academic world.

In the attempt to counter the criticism and answer some of the interrogations, this paper is dedicated to analysis of the ways how researchers and teachers could understand and transmit intangible cultural heritage. As the author has edited an academic collective handbook on ICH, she delivers her experience by showing the importance of taking into account a multidisciplinary approach, including sociology, anthropology, ethnology, law, ethic, linguistics, museology, history, tourism economy and media studies and technologies.

Keywords: *intangible cultural heritage, transmission, mediation, methodology, handbook, multidisciplinary.*

Introduction

Aujourd'hui, dix-neuf ans après l'entrée en vigueur de la *Convention pour la sauvegarde du PCI*, il est utile d'interroger les processus d'appropriation de celle-ci à la fois par les communautés porteuses, par les institutions politiques et culturelles et par les milieux scientifiques, et d'évaluer, autant que faire se peut, l'efficacité de sa mise en œuvre. Au cours de ces deux journées de colloque, diverses communications analyseront la pertinence des critères d'identification du PCI et des dispositifs de nomination¹. Pour notre part, nous nous attacherons d'abord à essayer de définir la place qu'occupent, parmi les acteurs potentiels d'une politique de sauvegarde du PCI, ceux qui appartiennent au monde universitaire, chercheurs et enseignants, avant d'analyser, de manière plus pragmatique, une expérience d'élaboration d'une formation en PCI, en interrogeant le choix des disciplines et des outils méthodologiques déployés, tant dans les cours dispensés qu'à travers l'édition d'un manuel pédagogique.

Le chercheur, acteur potentiel de la sauvegarde du PCI ?

À la page 25 du *Manuel de patrimoine culturel immatériel* publié en 2017 [Lempereur 2017], une phrase pourrait résumer la situation actuelle : *“Le caractère complexe et non définitif du concept de PCI séduit les esprits ouverts à l'innovation mais provoque une certaine défiance à son égard, voire un rejet”*.

¹ Voir les contributions de Janet Blake et Rieks Smeets dans cet ouvrage.

L'émergence du concept de PCI est intervenue dans un contexte scientifique en pleine mutation : les sciences humaines européennes et américaines, désorientées par la dimension mondiale du propos, se sont senties menacées dans leur hégémonie par les écoles orientales (japonaise et coréenne surtout) et par la mise en perspective de problématiques propres aux peuples des Pays du Sud, qui leur interdisaient désormais une approche holistique des cultures "traditionnelles" ou "populaires" [Lempereur 2017: 39–46]. Elles voyaient converger et, dans une certaine mesure bafouer ou transgresser, des disciplines autrefois antagonistes (comme l'histoire et l'ethnologie) et devaient donc adapter leurs systèmes de pensée et de recherche à des catégories qu'elles n'avaient pas forgées.

De nos jours, certains chercheurs – parfois experts [Bromberger 2014, Zeebroek 2012, Khaznadar 2004: 51] – dénoncent le caractère peu pertinent de la distinction, artificielle selon eux, entre patrimoine matériel et patrimoine immatériel. D'autres refusent d'abandonner les valeurs d'authenticité et de protection associées habituellement au patrimoine, et s'inquiètent du manque d'objectivité que comporte la démarche participative initiée par la Convention de sauvegarde du PCI de l'UNESCO : elle élargirait la responsabilité patrimoniale à trop d'acteurs, non légitimes à leurs yeux. D'autres encore estiment que l'emprise des intérêts politiques sur cette Convention et surtout sur sa mise en œuvre fausse la perception d'un PCI accessible à chacun [Khaznadar 2014: 90 ; Bortolotto 2011: 30].

La plupart de ces critiques sont liées à une vision nouvelle du patrimoine culturel qui se démarque de la posture portée par la *Convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel* (UNESCO, 1972). La Convention de sauvegarde du PCI de 2003 bouscule en effet une série de notions intégrées jusqu'alors dans les études patrimoniales : authenticité, valeur universelle, valeur exceptionnelle ou importance des experts. Ainsi, rappelons que le texte proposé par l'UNESCO aux États signataires affirme la responsabilité des communautés culturelles dans l'identification de leur patrimoine ; qu'il conjugue transmission intergénérationnelle et actualisation permanente des contenus patrimoniaux en liant la créativité au milieu de vie, à l'environnement naturel et à l'histoire de chaque communauté ; qu'il associe aux formes actualisées de ces contenus, les supports de la pratique et de la transmission, c'est-à-dire les "instruments, objets, artefacts et espaces culturels" relevant des patrimoines mobilier, immobilier et naturel ; qu'il incite les communautés à s'interroger sur le caractère identitaire de leur patrimoine, dans ses dimensions spatiales et diachroniques, et à considérer sans *a priori* négatif la diversité culturelle, le métissage culturel et les apports de la modernité et, enfin, qu'il conditionne le tout à des obligations éthiques.

Le choix, assumé par les concepteurs de la *Convention pour la sauvegarde du PCI*, de confier l'identification et la sauvegarde du PCI aux détenteurs de celui-ci,

ne manque pas de heurter ceux qui estiment que seuls des spécialistes externes, formés aux méthodes de collecte et d'analyse, sont habilités à définir, documenter, inventorier et publier les contenus patrimoniaux identifiés au sein des communautés dûment étudiées et ce, en vertu d'un principe d'objectivité, objectivité qui, selon eux, serait inaccessible auxdits détenteurs.

Selon nous, la question de l'objectivité est mal posée car elle ne prend pas en compte les différentes formes de transmission observables au sein même des communautés. La définition du PCI formulée dans la Convention de 2003 part du principe qu'hors de l'ensemble des savoir-faire, connaissances, pratiques et rituels disponibles, une communauté ne transmet que ce qui fait sens pour elle, ce qu'elle considère en adéquation avec les valeurs éthiques qu'elle revendique ou ce dont elle peut justifier une utilité symbolique ou pragmatique, immédiate ou future (ce qui "fait partie de son patrimoine culturel" et "lui procure un sentiment d'identité et de continuité").

Au cours du temps, les choix se sont opérés grâce à, d'une part, une transmission que nous appellerons "naturelle", intergénérationnelle et interne – consciente, lorsqu'il s'agit d'expressions ou de savoir-faire techniques par exemple, ou inconsciente, pour des savoirs non propositionnels, des croyances ou des symboles liés au contexte social sans intervention d'un apprentissage formel [Laplane 1997] – et, d'autre part, à des médiateurs locaux, des "passeurs de mémoire" qui, comme le griot africain par exemple, transmet à ses concitoyens les récits propres à leur communauté, en leur insufflant un souffle épique et lyrique qui les enrichit. Ces médiateurs interviennent comme artistes ou animateurs, pour actualiser les contenus, les diffuser et permettre à un maximum de membres de la communauté de s'identifier à la tradition.

Ces deux formes de transmission échappent aux ethnologues, anthropologues, sociologues, historiens... et, de manière générale, à tout médiateur externe à la communauté car elles se suffisent à elles-mêmes : les jeunes générations héritent d'un contenu patrimonial immatériel et se l'approprient par observation et imitation, en l'adaptant aux modes de vie et aux conditions sociales et environnementales contemporaines, avant de le mettre à la disposition des générations suivantes. Nous sommes face à une forme de "sélection naturelle", à travers un processus créatif où les variations individuelles, inhérentes à toute transmission non formelle, nécessitent une validation tacite par la collectivité pour être intégrées au PCI de la communauté.

Si, par contre, des expressions, pratiques sociales, connaissances ou savoir-faire hérités des anciens ne semblent plus en adéquation avec les modes de vie contemporains ou lorsque la transmission naturelle n'est pas ou plus possible (décès, maladie, migration, misère, crise politique ou environnementale...), la communauté peut réagir de deux manières : soit en créant ses propres outils de transmission – par exemple des centres de formation gérés par des associations locales, où les savoir-faire artisanaux,

les danses ou les chants sont enseignés aux jeunes générations –, soit en demandant l'aide de médiateurs externes à la communauté, facilitateurs ou courtiers² mis à disposition par l'UNESCO [Jacobs, Neyrinck, et van der Zeijden 2014], ou d'experts formés à la collecte, à l'analyse et à la transmission de données considérées comme pertinentes pour garantir une sauvegarde efficiente de l'élément en jeu.

S'appuyant généralement sur des supports de communication (enregistrement, photographie, audiovisuel, exposition, musée, etc.), ces médiateurs chercheront à identifier les personnes-ressources aptes à documenter les contenus patrimoniaux en danger et à mettre en évidence les porteurs et leurs pratiques, tout en veillant à éviter les dérives de la transmission patrimoniale : distanciation, folklorisation, spectacularisation, mercantilisation ou manipulation politique [Lempereur 2017: 89–96]. Dans ce cas, le médiateur sera un “incitant”, alors que le griot était et reste un “excitant”.

Le chercheur peut faire partie de ces médiateurs externes s'il s'applique à collecter, documenter ou inventorier les traces laissées dans la mémoire d'anciens praticiens et s'il les transmet ensuite à ceux qui désirent les réanimer. Recherche-action, observation participante, participation observante... les méthodes d'approche sont multiples et sont efficaces, pour autant que la volonté première du chercheur reste de jouer un rôle d'éveilleur de conscience patrimoniale et qu'il respecte les principes éthiques pour la sauvegarde du PCI [Marc Jacobs 2017]³ et les contraintes sociétales et méthodologiques exigées par toute démarche scientifique. Nul ne pourra alors mettre en cause son “ethnocentrisme de classe” [Bourdieu 1987: 178–184, Pizzorni 2004]⁴.

Puisque le PCI est d'abord un vecteur de sociabilité et de liaison intergénérationnelle propre à la communauté qui le porte, qu'il assied les hiérarchies locales, est facteur d'équilibre et garant de l'ordre public, vouloir le pénétrer, le décrire, l'analyser et transmettre ses “phénomènes” – au sens premier du terme – implique une confiance sans réserve de la communauté envers le chercheur [Lempereur 2017: 236–7]⁵.

Le chercheur doit-il pour autant être proche – voire issu – de la communauté qu'il étudie ? Lorsqu'il s'agit de recenser des pratiques culturelles ou des modes

² Pour traduire l'anglais « *brokers* ». En mars 2014, la revue flamande *Volkskunde* a publié, en anglais et en néerlandais, un numéro spécial de près de 200 pages, sous la direction de Marc Jacobs, de Jorijn Neyrinck et d'Albert van der Zeijden et avec la collaboration de plusieurs spécialistes. Ces termes y sont analysés et illustrés par des études de cas dans les différentes parties du monde.

³ Principes ajoutés en 2016 aux *Textes fondamentaux de la Convention 2003*.

⁴ Dénoncé par les auteurs.

⁵ On trouvera une discussion sur la notion de « communauté » dans le *Manuel*.

d'expression propres à une communauté locale ou d'intérêt, il semble à première vue plus efficace de confier la tâche à un membre de cette communauté, qui y sera, *de facto*, reconnu comme "passeur de mémoire", puisqu'il en partage la langue vernaculaire, la culture et les modes de vie.

C'est oublier cependant qu'un regard extérieur permet parfois (voire souvent) de mettre en évidence des particularités dont les acteurs n'ont pas conscience, faute d'éléments de comparaison. Il ne s'agit pas ici d'objectivité mais bien d'aide à la prise de conscience.

L'enseignant, courroie de transmission de connaissances "nommées et normées"

L'enseignement est un processus diachronique qui actualise un passé – idées, théories, et expériences émises ou réalisées par des experts ou des praticiens – pour forger un présent ouvrant des perspectives sur le futur. Son caractère inachevé est donc inhérent à sa nature et nous ne prétendons pas aborder ici l'ensemble des questions épistémologiques posées par une approche pluridisciplinaire de la caractérisation et de la sauvegarde du PCI. Le statut de celui qui enseigne le PCI dans les facultés de sciences sociales, de sciences historiques, de communication, etc., ou de celui qui forme des référents en matière de PCI au sein d'institutions ou d'administrations publiques, diffère de celui de chercheur – même si, dans les faits, la grande majorité des enseignants ont souvent d'abord effectué des recherches avant d'enseigner.

Alors que, s'il effectue une médiation, le chercheur se met à la disposition de la communauté, l'enseignant se détache du terrain pour s'adresser à un public qui cherche à connaître, sans nécessairement mettre en pratique les connaissances acquises ni rencontrer les acteurs du PCI. Ce faisant, il s'empare donc des contenus patrimoniaux des communautés détentrices pour les mettre à la disposition de son public ou partager avec lui des connaissances "nommées et normées" (pour reprendre le titre de ce colloque), au moyen d'outils méthodologiques et didactiques.

Pour éviter de réifier ce vécu ou de le figer dans le temps – surtout si l'enseignant s'appuie sur des enregistrements sonores ou visuels, par définition inactuels –, il veillera donc à adopter davantage une posture interrogative plutôt qu'affirmative en insistant sur l'évolution parallèle des contenus patrimoniaux et des valeurs qui leur sont attribuées par leurs détenteurs naturels.

Examiner par exemple avec des étudiants comment un carnaval fait partie du patrimoine culturel d'une communauté donnée, sous-entend que l'enseignant a non seulement pris connaissance au préalable des pratiques sociales, des rituels, des expressions et des savoir-faire des acteurs de ce carnaval mais qu'il a aussi interrogé l'histoire, le cadre spatial, les ressources financières, les dispositifs créatifs, les éventuelles stratégies touristiques et politiques mises en place, en essayant

avant tout de comprendre les valeurs et le sens que ces acteurs attribuent à leur PCI. La démarche requiert donc un recours à de nombreuses ressources critiques et pédagogiques et ne ressortit pas à une discipline scientifique unique, telle que l'ethnologie ou l'anthropologie.

L'introduction aux actes du Colloque de Cerisy de 2012 rappelle que l'étude du PCI relevait jusqu'alors en France de l'ethnologie, qualifiée pourtant de "discipline qui ne jouit pas de la plus grande des considérations au sein de l'administration patrimoniale" et qu'une rupture épistémologique venait de s'effectuer pour intégrer historiens, géographes, juristes et économistes, à la fois dans la mise en œuvre de la Convention de 2003 mais aussi dans la politique patrimoniale française en général [Csergo, Hottin et Schmit (eds.) 2012: 12].

Une enquête sur les disciplines scientifiques exploitées pour étudier le PCI dans le monde montrerait sans doute aujourd'hui que l'ethnologie – voire le folklore dans le monde anglo-saxon, victime de sa vision survivaliste initiale [Lempereur 2017: 27–35] – est toujours dominante. Avec toutefois, çà et là, une ouverture à d'autres sciences, comme la linguistique, l'histoire, la géographie ou la démographie. Cette ouverture avait été initiée dans les pays germaniques dès la première moitié du XX^e siècle [Legros 1962: 15–31, Georget 2009]. Elle fut réaffirmée, en France, dans une approche structuraliste, par l'anthropologie sociale de Claude Lévi-Strauss qui, dès la parution de *Tristes tropiques* en 1955, ne limitait plus sa démarche à l'examen attentif des faits culturels et de leurs porteurs ni au traitement comparatif des documents récoltés sur le terrain, mais souhaitait établir un dialogue avec d'autres sciences pour dégager des modèles explicatifs reflétant la structure des relations sociales.

En 70 ans, le structuralisme a montré ses limites, tout comme la démarche ethnographique qui isolait les communautés culturelles en leur consacrant des monographies. Désormais, les sociétés humaines n'ont plus – à de très rares exceptions près – la transmission de leur patrimoine culturel comme moteur essentiel de relations sociales et de fondement communautaire. Le métissage culturel est une réalité, tout comme le partage, l'imitation, voire l'appropriation de traits culturels externes qui influencent l'évolution des contenus patrimoniaux. Michel Foucault [1969] a montré que l'élément identitaire ne peut plus être utilisé comme une simple trace du passé transmis mais peut être un facteur de transformation et de fondation de culture nouvelle.

Forte de ces références, nous pensons que l'enseignement du PCI se doit de contextualiser tout élément patrimonial étudié, en faisant appel à un ensemble de sciences humaines, sociales et naturelles et aux technologies contemporaines de l'information et de la communication.

La genèse du Manuel de patrimoine culturel immatériel, une démarche collaborative et pluridisciplinaire

Né du constat qu'il n'existait en librairie francophone aucun support écrit quelque peu systématique couvrant les matières liées au PCI, l'ouvrage intitulé *Patrimoine culturel immatériel – Manuel* a été écrit par les enseignants d'une formation de troisième cycle, appelée "Collecte, transmission et valorisation du PCI", organisée durant trois années académiques (de 2015 à 2018) aux universités de Liège et de Namur. Cette formation comportait chaque année 180 heures de cours théoriques, répartis en six modules de trente heures. Une vingtaine d'heures de travaux de terrain et de rencontres avec des praticiens ainsi que la rédaction d'un mémoire individuel complétaient le cursus.

Les matières abordées étaient très diversifiées, comme d'ailleurs les formations des enseignants eux-mêmes : linguistique, histoire, histoire de l'art et archéologie, muséologie, droit, géographie, économie du tourisme, ethnomusicologie, anthropologie, information et communication. Les étudiants n'étaient pas en reste et plusieurs exerçaient des fonctions liées à des activités de diffusion et de médiation culturelles, comme responsable de musées, agent administratif au Ministère de la Culture, professeur ou cinéaste.

Dès après la première année, le besoin d'un support écrit se fit sentir. En 2016, un syllabus, reprenant notes de cours et études de cas, fut distribué aux étudiants et l'idée d'un véritable manuel vit alors le jour. Écrit par douze enseignants des universités de Liège et de Namur, auxquels se sont joints six experts internationaux du PCI et quatre diplômés de la formation – à qui nous avons offert un espace pour présenter brièvement leur travail de fin d'études –, le manuel vise trois objectifs : cerner la notion de PCI et en comprendre les enjeux ; dresser un état des lieux des politiques de sauvegarde en Francophonie et, surtout, donner des outils méthodologiques à ceux qui s'intéressent au PCI, grâce à des textes descriptifs, explicatifs ou réflexifs, des informations pratiques, des illustrations et des analyses de cas.

La formation "Collecte, transmission et valorisation du PCI" reposait sur un principe de base, que le manuel a adopté : il n'existe aucun dispositif pédagogique ni aucune méthodologie qui permette, seul(e), d'appréhender l'immense champ conceptuel que recouvre le PCI. Ce credo a donc exigé des approches variées, généralement consensuelles mais parfois polémiques comme le débat entre intérêts économiques ou touristiques et sauvegarde du PCI, illustré par la patrimonialisation du *Kankurang* au Sénégal, l'évolution du PCI de la Place Jemaâ-el-Fna à Marrakech ou de la Médina de Fès.

La diversité des points de vue s'est aussi traduite par une attention envers des patrimoines culturels de pays non francophones qui, par leur nature, interrogent

notre perception du PCI. Ainsi, le manuel évoque brièvement, à côté d'exemples belges, français, québécois ou africains, la propriété intellectuelle du *Haka* maori aotearoa ou de la chanson andine *El Cóndor pasa* ; l'inscription sociale de l'opéra *Kunqu* ou encore le paysage emblématique de la plaine de Castelluccio di Norcia, en Ombrie.

Chaque auteur a choisi sa propre approche du PCI et les illustrations qu'il souhaitait apporter à sa contribution, tout en respectant une ligne éditoriale adoptée de manière collégiale au préalable. La logique qui a présidé au plan de l'ouvrage a veillé à couvrir (presque) l'ensemble des matières enseignées lors de la formation, en les regroupant autour de grands thèmes qui en constituent l'épine dorsale. Ainsi, les six chapitres du manuel révèlent progressivement les inscriptions sociales et territoriales du PCI ; ses modes de transmission et de reproduction ; les outils méthodologiques nécessaires à son identification et à sa médiation ; sa valorisation et, enfin, l'examen de ses politiques de sauvegarde, tant de manière théorique que pragmatique.

Le premier chapitre introduit les notions de patrimoine et de patrimonialisation et montre l'émergence progressive du PCI dans le champ épistémologique, depuis le XIX^e siècle. Il emprunte la définition du PCI à la Convention pour la sauvegarde du PCI proposée par l'UNESCO en 2003, en s'efforçant d'en expliquer le contenu sans toutefois y ajouter de réflexion critique, celle-ci étant réservée, au début du 6^e chapitre, à des pages intitulées "Le rôle de l'UNESCO et de sa Convention pour la sauvegarde du PCI".

Le souci de contextualiser les pratiques du PCI s'exprime dès le 2^e chapitre, intitulé "inscriptions sociale et territoriale du PCI". Nous y analysons les notions de "culture populaire" et de "culture traditionnelle", de "diversité culturelle" et de "métissage patrimonial" et réfléchissons au caractère identitaire du PCI, dans une perspective à la fois sociologique et politique, notamment en adoptant le concept d'"ethnicité" [Martiniello 2013].

Sous la plume d'un géographe, l'importance du milieu et, dans une moindre mesure, l'interaction avec la nature, se traduisent par l'étude de l'inscription territoriale, où le paysage est qualifié de "face visible de l'organisation des sociétés", et par un texte intitulé "de la signification du lieu à l'esprit du lieu". Précisons que la contribution de la géographie se concrétise aussi dans le chapitre 4, consacré aux outils méthodologiques, où la recherche d'une organisation spatiale des connaissances débouche sur un apprentissage de l'établissement de cartes géographiques thématiques.

Une fois établie l'assise du PCI, nous abordons, au chapitre 3, les enjeux et les caractères de sa transmission, en analysant les notions d'"oralité", de "souvenir", de "mémoire" et particulièrement de "mémoire collective" ; en montrant la nécessaire

actualisation des contenus patrimoniaux et en analysant les facteurs de variabilité et les altérations – dérive mercantile, spectacularisation, folklorisation, manipulation idéologique ou politique – qui menacent la transmission.

Ce troisième chapitre, confié à deux spécialistes de la communication, interroge aussi la reproduction technique du PCI, à travers la fonction des archives photographiques et cinématographiques. Elles peuvent parfois aider les communautés à se réapproprier des savoir-faire artisanaux ou des pas de danse. Elles permettent surtout d'appréhender la transformation profonde des modes de vie, des relations sociales, du travail ou des loisirs, dans une perspective historique et sociologique.

Le 4^e chapitre présente les outils méthodologiques qui sont actuellement à la disposition des médiateurs du PCI qui collectent, enquêtent, enregistrent, cartographient des contenus patrimoniaux et les restituent sous forme d'expositions et de publications ou sous forme numérique. Outre la géographie et la communication médiatique déjà citées, les disciplines ici mises en évidence sont la muséologie et la communication transmédia qui, dépassant la simple transmission en vue d'une revitalisation de contenus anciens, met l'accent sur le caractère dynamique du PCI pour créer de nouvelles formes de communication.

Le 5^e chapitre est consacré à la valorisation du PCI. Une ingénieure de gestion, docteure en marketing, y examine de façon critique la relation complexe entre tourisme et PCI, en affirmant d'emblée qu'un développement mal maîtrisé du tourisme peut mener à la dénaturation des valeurs des communautés mais que des relations non-conflictuelles entre le tourisme et le PCI sont possibles, dans une perspective de développement durable – en prenant l'exemple du parc national des Cinq Terres sur la côte ligure italienne. Cette perspective d'un écotourisme durable implique la mise en valeur à la fois des ressources naturelles et culturelles locales et la création de valeurs économiques respectueuses des communautés, d'où l'importance, analysée dans le manuel, de la relation entre visiteurs et visités, à travers notamment la prestation de guides touristiques, qualifiés de "professionnels de la médiation proactive", et des enjeux de la promotion des produits du terroir, souvent source de développement de l'économie locale.

Cette réflexion ne se limite pas à un regard économique mais analyse aussi les notions "d'authenticité" et "d'expérience touristique", productrices parfois de problèmes éthiques. Ceux-ci font l'objet d'une analyse spécifique au dernier chapitre, consacré aux politiques de sauvegarde.

Ces approches communicationnelles et économiques ne peuvent occulter les aspects politiques, juridiques et éthiques liés à la sauvegarde du PCI. Le chapitre 6, le plus long du manuel, commence par examiner, d'une manière succincte mais critique, les textes fondamentaux proposés par l'UNESCO pour la mise en œuvre de la Convention de 2003, à savoir les directives opérationnelles et les règlements

internes aux instances d'avis et de décisions, ainsi que les dimensions de "valeur universelle exceptionnelle" et de "protection et authenticité" liées à la *Convention de l'UNESCO de 1972 sur la Protection du patrimoine mondial, culturel et naturel*, généralement appelée "Convention du Patrimoine mondial".

S'ensuivent un volet éthique, nous l'avons dit, conforme aux principes élaborés dans le cadre de la mise en œuvre de la Convention 2003, et un volet juridique qui passe rapidement en revue la législation, la jurisprudence et la doctrine du droit du PCI et des droits intellectuels.

L'ouvrage se termine par un examen des mesures concrètes de sauvegarde prônées par la Convention (inventaire des éléments du PCI, et inscriptions sur la *Liste représentative du PCI de l'humanité*, sur celle du *PCI nécessitant une sauvegarde urgente* et dans le *Registre des bonnes pratiques*) et par un aperçu des politiques de sauvegarde adoptées en France, en Suisse, au Canada, dans quelques pays d'Afrique et en Flandre, avant une bibliographie sélective et une liste de ressources de documentation, de relais institutionnels dans chaque pays de la Francophonie et de réseaux internationaux actifs dans les différents domaines du PCI.

Pour conclure : l'inscription du Manuel dans l'actualité

Nous pensons que si le manuel de PCI fait appel à une dizaine de disciplines universitaires – la communication, l'anthropologie, les sciences politiques, la sociologie, la géographie, l'histoire, la muséologie, l'économie, le droit – auxquelles se greffent différentes techniques de médiations comme le multimédia ou le transmédia, c'est parce qu'il s'inscrit pleinement dans son temps.

Ainsi, par exemple, à l'heure des revendications nationalistes qui surgissent un peu partout dans le monde, il nous paraissait indispensable d'aborder "l'identité culturelle" qui singularise chaque communauté. Le manuel déconstruit les visions essentialistes, primordialistes ou racistes qui estiment que chaque groupe ethnique se caractérise par une culture distinctive authentique qui se transmet de génération en génération. Le PCI se transmet bien de manière intergénérationnelle, mais, dit la Convention, il est "*recréé en permanence par les communautés en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire*" et le "*sentiment d'identité et de continuité*" que cette construction produit "*contribue à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine*".

Depuis la parution du texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel en 2003, des milliers de publications ont vu le jour, dans toutes les langues, destinées à en expliciter les termes, à en préciser les applications, à contredire parfois son contenu, avec le plus souvent une volonté d'innover, d'améliorer, voire de révolutionner le sujet. Tel n'était pas notre but en publiant ce manuel. Nous voulions simplement produire un instrument de travail qui se calque sur son objet, à savoir

un patrimoine vivant, créatif, dont le sort dépend d'autant d'acteurs différents qu'il existe de manières différentes de voir le monde, de comprendre le passé et d'envisager l'avenir.

Bibliographie

- Bortolotto Ch. (2011). Le trouble du patrimoine culturel immatériel. In: *Le patrimoine culturel immatériel. Enjeux d'une nouvelle catégorie*. Paris: Maison des sciences de l'homme, p. 21–42.
- Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*. Le Sens commun. Paris: Éditions de Minuit.
- Bromberger, Ch. (2020). Le patrimoine immatériel entre ambiguïtés et overdose. In: *Le patrimoine culturel immatériel au seuil des sciences sociales : Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, septembre 2012*, Csergo, J., Hottin, Ch. et Schmit, P. Ethnologie de la France et des mondes contemporains. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 143–51. Disponible sur : <http://books.openedition.org/editionsmsh/16389>.
- Csergo, J., Hottin, Ch., et Schmit, P. eds. (2020). *Le patrimoine culturel immatériel au seuil des sciences sociales: Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, septembre 2012*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme. <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.15990>.
- Dejan, D., et Pizzorni, F. Marc Jacobs, Jorijn Neyrinck, et Albert van der Zeijden (éds.) (2004). "L'anthropologue révélateur des traditions : chercheur ou Inventeur ?" In: *Fabrication de traditions, invention de modernité*. Paris: Maison des sciences de l'homme, p. 305–11.
- Foucault, M. (1992). *L'archéologie du savoir*. Bibliothèque des sciences humaines. Paris: Gallimard.
- Georget, J.-L. (2009). Pour une autre histoire de la Volkskunde. *Revue de l'Institut français d'histoire en Allemagne*, n° 1, p. 235–53. <https://doi.org/10.4000/ifha.368>.
- Jacobs, M. (2017). Sauvegarde du PCI et éthique. In: *Patrimoine culturel immatériel*, édité par Lempereur, F. (éd.). Liège: Presses universitaires de Liège, p. 247–58.
- Jacobs, M., Neyrinck, J. et van der Zeijden, A. (éds.) (2014). UNESCO, Brokers and Critical Success (F)Actors in Safeguarding Intangible Cultural Heritage. *Volkskunde (Amsterdam, Netherlands)* 115, p. 249–56.
- Khaznadar, Ch. (2004). Patrimoine culturel immatériel : les problématiques. In: *Le patrimoine culturel immatériel: les enjeux, les problématiques, les pratiques [actes du colloque]*, édité par Fondation Forum d'Asilah et Maison des cultures du monde. Internationale de l'imaginaire 17. Arles: Maison des cultures du monde Actes Sud.
- Khaznadar, Ch. (2014). *Alerte : Patrimoine immatériel en danger. Warning: The Intangible Heritage in Danger*. Arles: Actes Sud
- Laplane, D. (1997). *La pensée d'outre-mots: la pensée sans langage et la relation pensée-langage*. Collection Les empêcheurs de penser en rond. Paris: Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.

- Legros, É. (1962). *Sur les noms et les tendances du folklore*. Liège: Musée de la Vie wallonne.
- Lempereur, F. (éd.). (2017). *Patrimoine culturel immatériel*. Manuel. Liège: Presses universitaires de Liège.
- Martiniello, M. (2013). *Penser l'ethnicité: identité, culture et relations sociales*. Éd. mise à jour et Augmentée. Liège: Presses Universitaires de Liège.
- Zeebroek, R. (2012). « Les difficultés du patrimoine immatériel » (note de lecture). *Uzance*, n° 2, p. 52–60.

LES CONTOURS DE LA DIVERSITÉ BIOLOGIQUE DANS LE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL BRÉSILIEN

THE BOUNDARIES OF BIOLOGICAL DIVERSITY IN BRAZILIAN INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE

Laure Emperaire, Dir. de recherche

*Institut de Recherche pour le Développement (IRD), UMR Patrimoines locaux,
Environnement et Globalisation (PALOC), Muséum d'Histoire Naturelle, France. IRD*

Juliana Izete Muniz Bezerra, Tech. pédagogique

*Institut National du Patrimoine Historique et Artistique (IPHAN),
Département du Patrimoine Immatériel, Brésil*

Résumé

La reconnaissance de biens culturels à la croisée de savoirs locaux et de la diversité biologique est intimement liée au Brésil à plusieurs dispositifs juridiques, ceux de protection de biens culturels de nature immatérielle et ceux d'accès à la biodiversité et aux savoirs associés. Le Département du Patrimoine immatériel a été créé en 2004 au sein de l'Institut National de Patrimoine Historique et Artistique (IPHAN) à la suite de la promulgation du décret fédéral n° 3.551/2000 qui institue l'inscription des biens culturels de nature immatérielle au patrimoine de la nation. L'analyse ici présentée, rédigée en 2021, porte sur la prise en compte de la biodiversité dans ses ancrages patrimoniaux. 52 biens de diverses natures sont alors inscrits au patrimoine immatériel. Douze d'entre eux mettent en scène une diversité végétale ou animale, spontanée, cultivée ou élevée. Ils offrent un éventail de formes d'appréhension de la diversité biologique, le vivant pouvant être tant l'épicentre du bien patrimonialisé que faire partie des références ou des éléments, matériels ou

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.616>

© Latvian Academy of Culture, Laure Emperaire,

Juliana Izete Muniz Bezerra

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



immatériels, qui gravitent autour de celui-ci. Les rapports à la diversité biologique présentent des densités très différentes selon les dossiers d'inscription. Une prise en compte des rapports sociétés-biodiversité demande une interdisciplinarité plus poussée au sein des « disciplines agissantes » sur le patrimoine ce qui permettrait d'actualiser des débats cruciaux dans un contexte où la durabilité est un maître-mot.

Mots-clés : *patrimoine, biodiversité, Brésil, communautés traditionnelles, peuples autochtones*

Abstract

The recognition of cultural heritage at the intersection of local knowledge and biological diversity is closely linked in Brazil to several legal mechanisms – those aimed at protecting intangible cultural goods and those governing access to biodiversity and associated knowledge. The Department of Intangible Heritage was established in 2004 within the National Institute of Historical and Artistic Heritage (IPHAN), following the promulgation of Federal Decree No. 3.551/2000, which introduced the inclusion of intangible cultural assets in the national heritage framework. This analysis focuses on how biodiversity is integrated into these heritage dynamics. Currently, 52 items of various kinds are listed as intangible heritage, twelve of which involve plant or animal diversity – whether spontaneous, cultivated, or bred. These examples reflect a wide range of understandings of biological diversity, as living beings may constitute the core of the heritage asset or appear as references or elements, whether tangible or intangible, that relate to it. The nature of the relationship with biodiversity varies significantly across these records. Accounting for the interplay between society and biodiversity calls for greater interdisciplinarity among the “active disciplines” in heritage studies – an approach that would help renew essential debates in a context where sustainability is a central concern.

Keywords: *heritage, biodiversity, Brazil, traditional communities, indigenous peoples.*

Introduction

Le patrimoine immatériel est souvent indissociable d'une multitude d'interactions avec des éléments de la diversité biologique qui relèvent d'un enchevêtrement complexe d'échelles du vivant où se mêlent structures unicellulaires, entités végétales ou animales et unités de paysage. La diversité culturelle dont le Brésil est porteur offre des lectures multiples des relations entre ces éléments de la diversité

biologique et les sociétés amérindiennes, afro-descendantes, traditionnelles, issues de différents courants migratoires ou encore de la société nationale qui réaffirment une identité autour de biens culturels par la mobilisation de l'instrument patrimonial. Celui-ci y est investi d'une forte charge sociopolitique de reconnaissance des droits territoriaux et culturels de segments de populations historiquement marginalisés. Dans un contexte où les enjeux globaux de conservation de la biodiversité, et la sauvegarde de savoirs et de pratiques ainsi que des territoires de vie qui y sont associés sont chaque fois plus prégnants, il est urgent de comprendre comment la patrimonialisation rend compte de la complexité des interactions entre société et environnement. L'ambition est vaste mais elle se limite ici à une première étape, celle de l'analyse de la prise en compte de la diversité biologique dans la formalisation des dossiers d'inscription de biens au patrimoine immatériel auprès de l'Institut du Patrimoine Historique et Artistique National (IPHAN). Comment la matérialité de la diversité biologique, tout comme son immatérialité, les deux parfois indissociables, sont-elles exprimées dans les dossiers de patrimonialisation de cette institution ?

L'IPHAN a inscrit au patrimoine culturel immatériel de la nation brésilienne 52 biens depuis la publication du décret n° 3.551 de 2000 [Brasil 2000a]. Celui-ci, dans le sillage des articles 215 et 216 de la Constitution de 1988, fondait, au sein d'une institution fortement tournée vers le patrimoine historique et les sites patrimoniaux issus de la colonisation, une ouverture pour une nouvelle catégorie patrimoniale, le « Registre des Biens culturels de nature immatérielle » [Brasil 1988]. La vision de l'État portée par ce décret est de mettre l'accent sur la continuité historique, intergénérationnelle, du bien en question et sur son rôle dans la mémoire, l'identité et la formation de la société brésilienne. Le bien reconnu repose sur le faisceau d'éléments matériels et immatériels à l'origine de son existence et inclut les relations sociales sur lesquelles il repose [IPHAN 2007]. La demande d'inscription doit être de nature collective, être instruite de manière participative, avoir reçu le consentement libre, informé et préalable des détenteurs et proposer un plan de sauvegarde co-élaboré. Les biens sont inscrits pour une durée de dix ans dans quatre Livres, ceux des Savoirs, des Célébrations, des Formes d'Expression et des Lieux. À l'issue de cette période, le titre ne peut être revalidé que si l'évaluation à laquelle le bien est soumis montre que celui-ci constitue toujours une référence culturelle pour les groupes concernés. Le processus d'évaluation est mené sous l'égide de l'IPHAN avec la participation des détenteurs et de leurs partenaires [IPHAN 2019].

Deux éléments mènent à interroger la place de la biodiversité tant dans l'objet patrimonial que dans le processus qui mène à sa patrimonialisation. La prendre en compte sous l'angle patrimonial demande à s'éloigner de la seule notion de

ressource matérielle et d'y adjoindre l'ensemble des savoirs, valeurs, significations, et régimes locaux de droits associés. L'enjeu est doublement important. D'une part, la publication du décret n° 3.551/ 2000 anticipe seulement d'un an celle de la mesure provisoire n° 2.1816/2001 qui constitue, avec ses limitations, le premier instrument de régulation de l'accès à la diversité biologique et aux connaissances traditionnelles associées, aujourd'hui remplacée par la loi n° 13.123/2015, connue comme Loi de la Biodiversité. Comme le souligne M. Carneiro da Cunha [2005] dans le numéro spécial de la *Revista do IPHAN* consacré à la biodiversité, ces deux instruments vont dans le sens de la reconnaissance de droits culturels sur les formes de penser, d'utiliser, de produire des connaissances sur la diversité biologique ou encore de produire cette diversité dans le cas des plantes cultivées. D'autre part, et cela est lié au contexte de débâcle écologique d'aujourd'hui, une actualisation de cette dimension environnementale dans les politiques patrimoniales nous apparaît urgente dans un cadre marqué par la vitesse et l'intensité de pressions climatiques, territoriales, écologiques, économiques ... qui opèrent de manière concomitante et s'amplifient l'une l'autre. Cette prise en compte permettrait une meilleure adéquation des plans de sauvegarde aux enjeux actuels : le temps du patrimoine est aussi aujourd'hui celui de la perte de diversité biologique et du changement climatique.

Afin d'explorer cette relation entre biodiversité et patrimoine dans le contexte brésilien, nous avons identifié douze biens patrimoniaux qui reposaient, à des degrés divers, sur des éléments de la diversité biologique et avons analysé la documentation jointe à leur inscription au patrimoine culturel brésilien de l'IPHAN. Cette documentation est constituée de trois ensembles : le dossier de patrimonialisation monté et produit par les détenteurs et les chercheurs ou experts ; l'analyse technique de la demande qui relève du Département du Patrimoine Immatériel ; et celle, externe, produite par un membre du Comité consultatif du patrimoine culturel¹ qui statue sur l'inscription du bien et, le cas échéant, sur sa revalidation. Notre analyse de comment est prise en compte la biodiversité intervient ainsi en complément de la très riche documentation assemblée dans les documents cités.

¹ Le comité consultatif du patrimoine culturel a été créé par la loi n° 378 du 13 janvier 1937. Il est principalement chargé d'examiner, d'apprécier et de prendre des décisions relatives à la protection du patrimoine culturel brésilien, telles que l'inventaire des biens culturels de nature matérielle, l'enregistrement des biens culturels immatériels ou l'autorisation de sortie temporaire du pays d'œuvres d'art ou de biens culturels protégés. Il est composé de 23 membres (donnés 2021) représentants des institutions gouvernementales et des associations de la société civile.

Les douze dossiers² offrent un éventail de formes d'appréhension de la diversité biologique, le vivant pouvant être tant l'épicentre du bien patrimonialisé que faire partie des références ou des éléments, matériels ou immatériels, qui gravitent autour de celui-ci. La période couverte par les dossiers va de 2004 à 2018. Tous les documents utilisés sont disponibles sur les pages du Patrimoine immatériel de l'IPHAN (<http://www.iphan.gov.br>), à l'exception des dossiers issus de l'Inventaire National des Références Culturelles (INRC), non accessibles en ligne [Brasil 2000b]. Cet inventaire est fréquemment mobilisé dans une démarche en amont du dossier de patrimonialisation.

Diversité biologique et patrimoine culturel

Les enregistrements au patrimoine concernent des objets techniques (une viole, des calebasses ornementées), des savoirs et pratiques spécialisés, dits *ofícios* en brésilien, en lien avec des productions alimentaires (marmites en terre cuite, beignets de haricots, boisson à base de pommes de cajou, fromages), des formes de produire (deux systèmes agricoles traditionnels, l'un dans le contexte amérindien du Rio Negro dans l'État d'Amazonas, l'autre dans celui *quilombola*, ou afro-descendant, du Vale do Ribeira dans l'État de São Paulo). Tous relèvent du livre des Savoirs. Deux expressions artistiques (les graphiques Kusiwa du peuple amérindien Wajãpi et les Ritxôkô, une expression artistique et cosmologique du peuple Karajá) sont inscrites dans le livre des Formes d'Expression ; le rituel Yaokwa du peuple amérindien Enawene Nawe l'est dans celui des Célébrations et, enfin, les rapides de Iauareté, un lieu sacré d'Amazonie du nord-ouest est enregistré dans celui des Lieux. Les poupées de céramique des Karajá ont la particularité de présenter une double inscription, dans le livre des Formes d'Expression et dans celui des Savoirs en tant que savoirs et pratiques.

² (1) Artisanat des Potières de Goiabeiras (2002) ; (2) Art Kusiwa – Peinture corporelle et art graphique Wajãpi (2002) ; (3) Fabrication de la Viola-de-Cocho (2005) ; (4) Les acarajés des Bahianas (2005) ; (5) Les rapides de Iauareté – lieu sacré des peuples amérindiens des rios Uaupés et Papuri (2006) ; (6) Méthode traditionnelle de préparation du Fromage de Minas dans les régions de Serro, Serra da Canastra et Salitre/ Haut Paranaíba (2008) ; (7) Système agricole traditionnel du Rio Negro (2010) ; (8) Rituel Yaokwa des Enawene Nauê (2010) ; (9) Connaissances et pratiques associées à la fabrication des poupées Karajá ; (9) Ritxôkô : expression artistique et cosmologique du peuple Karajá (2012) ; (10) Production traditionnelle et pratiques socioculturelles associées à la *cajuína* (boisson à base de cajous) au Piauí (2014) ; (11) Les calebasses en Basse Amazonie (2015) ; (12) Système agricole traditionnel des communautés Quilombola du Vale do Ribeira (2018).

Ces douze biens s'inscrivent dans un gradient de prise en compte des interrelations société – biodiversité qui va d'une perspective relativement restreinte, celle d'une ressource matérielle, à celle, élargie, où elles deviennent la matrice, ou l'une de ses composantes, de ce qui est au fondement de l'existence d'un groupe social. Entre ces extrêmes, la biodiversité participe aussi des systèmes de vie des populations, en constituant le support d'activités perçues comme des marqueurs identitaires.

La diversité biologique comme ressource matérielle

Les références culturelles qui abordent la biodiversité de la manière la plus concise, celle de ressource matérielle, concernent une viole du Mato Grosso et du Mato Grosso do Sul ainsi que les expressions musicales associées. La caisse et l'éclisse de l'instrument sont d'une seule pièce, dégagée d'un tronc de *ximbuva* (*Enterolobium contortisiliquum*) ou de *sarã-de-leite* (*Sapium* sp.) qui lui donne sa qualité sonore. Les autres pièces mobilisent des matières premières issues de diverses autres espèces animales et végétales. Toutefois l'usage de ces bois est aujourd'hui encadré par une législation environnementale qui place les artisans-musiciens soit dans l'illégalité soit devant des procédures d'autorisation complexes [Brasil 2009] alors que les régimes traditionnels d'accès, la distribution des compétences sur l'identification des ressources demanderaient à être explicités. La perspective patrimoniale sur la biodiversité se trouve ainsi normée par une législation environnementale.

Le deuxième exemple centré sur la notion de ressource est celui du dossier sur les « Modes de faire des calebasses dans le Bas-Amazone » [Gonçalves de Carvalho 2011, 2015]. Il met en jeu le calebassier (*Crescentia cujete*), petit arbre cultivé en Amazonie aux alentours des habitations qui fournit des fruits ligneux utilisés principalement comme récipients. Le calebassier est susceptible de s'hybrider avec une espèce sauvage et de donner des variétés porteuses de fruits aux formes variées [Moreira *et al.* 2017] dont le choix répond à des critères culturels régionaux. Ainsi dans le Bas-Amazone le morphotype privilégié est celui de calebasses sphériques de taille moyenne (10–20 cm de diamètre) destinées à de multiples usages domestiques ou, gravées ou peintes, à la vente. Le dossier cite, sans les approfondir, les diverses autres espèces végétales ou animales utilisées soit dans le poliment des calebasses, avec des feuilles rugueuses de deux Moracées ou les écailles du *pirarucu* (*Arapaima gigas*, le plus grand poisson amazonien), soit pour les teindre en un noir brillant avec une décoction de l'écorce de *cumaté*, arbre des friches forestières (*Myrcia atramentifera*). C'est donc un complexe végétal, et animal, diversifié par les espèces employées et leurs niches écologiques qui pourrait être mis en évidence et venir en renfort des actions de sauvegarde proposées. La calebasse appartient aussi au registre alimentaire en tant que contenant exclusif du *tacacá*, aliment traditionnel à base de

fécule de manioc et de crevettes séchées, vendu en fin de journée sur les trottoirs de Belém et autres villes de l'État du Pará et de l'Amazonas. Dans un tout autre contexte, celui de l'Amazonie du Nord-Ouest, la calebasse renvoie aux origines mythiques du monde.

Les produits alimentaires, une médiation entre diversité biologique et société

Un deuxième ensemble de biens patrimonialisés est dans un rapport plus ou moins direct avec l'alimentation. On y trouve les potières de Goiabeiras de l'État d'Espírito Santo. Elles puisent leurs savoirs de céramistes dans un savoir-faire amérindien. Il s'agit par ailleurs du premier bien à avoir été reconnu comme patrimoine immatériel en 2002. Les rapports à la biodiversité y opèrent sous deux angles, celui de l'usage d'une matière première végétale, l'écorce du palétuvier rouge qui permettra l'imperméabilisation de la céramique et quelques autres espèces accessoires et celui de ses rapports à l'alimentation. Comme pour la calebasse, la production des marmites de terre, est associée à un plat régional, la *moqueca*, à base de fruits de mer. La biodiversité y est ici prise en compte sous l'angle de la conservation d'un écosystème menacé par les activités humaines, la mangrove.

La *cajuína* est une boisson issue de la pomme de cajou (*Anacardium occidentale*) produite et consommée dans l'État du Piauí et aujourd'hui produite industriellement. Des années 1850 au vingtième siècle, sa production répondait à des savoirs individualisés revendiqués par l'oligarchie terrienne et / ou urbaine du Piauí. Depuis les années 1850, période de la construction de la capitale, Teresina, et tout au long du vingtième siècle, celle-ci cherche à se démarquer de la ruralité et à construire de nouvelles sociabilités autour de cette boisson non alcoolisée, emblématique d'une modernité domestiquée et contrôlée, qui s'oppose à un paysannat vu comme plus fruste et qui devait consommer, avec la même matière première, des bières ou des vins [Brasil 2014]. La plantation de ces fruitiers était aussi une prérogative dont s'arrogèrent les propriétaires terriens, empêchant les petits agriculteurs de revendiquer des droits sur les terres utilisées par la plantation d'arbres. Le bien patrimonialisé, tel qu'il est décrit dans le rapport technique extrêmement détaillé, se construit sur ce clivage socio-politique. Toutefois, un second acte dans la production de *cajuína* se dessine avec la mise en place par différentes institutions fédérales ou de l'État, de monocultures d'*Anacardium* avec des variétés clonées sélectionnées pour la production de noix et non pour le jus de la pomme qui en devient un sous-produit. De nouveaux acteurs entrent en jeu dans les années 1990 avec les bénéficiaires de la Réforme Agraire qui multiplient de petites plantations et alimentent une production dont le marché dépasse largement les limites du Piauí ou du Nordeste. Les modes de faire et la *cajuína* obtenue, confrontés d'une part à des règles sanitaires et de l'autre

à un développement agricole fondé sur une ou quelques variétés qui privilégient la productivité, se standardisent. Ce bref résumé des aspects les plus saillants du dossier et du rapport technique souligne les inflexions de la patrimonialisation de cette boisson et les enjeux institutionnels régionaux et nationaux, du domaine culturel ou de celui de l'agriculture, qui la sous-tendent [Brasil 2002009, 2014].

Alors que la *cajuína* a été reconnue patrimoine national en 2014, il avait été proposé par l'IPHAN dès 2008 d'étendre le thème au « Complexe culturel du cajou », ce qui devait inclure une approche de la chaîne opératoire, de ses significations culturelles, le traitement du végétal et de l'espace, ainsi que les formes de consommation de la boisson. Cette proposition fut restreinte par la suite aux « Modes de faire traditionnel de la *Cajuína* de l'État du Piauí » tel que le sollicitaient les associations et coopératives de producteurs de cette boisson. La dernière formulation du dossier fut « Production traditionnelle et pratiques socio-culturelles associées à la *cajuína* au Piauí ». Le caractère systémique de la proposition initiale, anticipant la démarche suivie pour les dossiers d'enregistrement des systèmes agricoles (*cf. infra*) aurait permis d'approfondir des enjeux aujourd'hui centraux, ceux de conservation de l'agrobiodiversité et de pertinence de modèles agricoles ainsi que de construire un dialogue avec les institutions en charge de ces aspects.

L'« Office des Bahianaises de l'*Acarajé* » a été enregistré en 2005. Les *acarajés* sont des beignets de niébé (*Vigna unguiculata*), haricot d'origine africaine frits dans de l'huile de palme (ou *dendê*, *Elaeis guineensis*), palmier également d'origine africaine. À l'origine, ces beignets sont l'aliment sacré offert à l'une des principales divinités des cultes afro-brésiliens, Xangô, par une autre divinité, Iansã (Oyá) lors des rituels. Ils se sont popularisés avec la figure des Bahianaises qui les préparent pour la vente sur leur étal, le *tabuleiro*. Celles-ci suivent des règles précises tant dans leur habillement que dans l'ordonnancement des instruments de cuisine et des ingrédients. Le statut des *acarajés* est multiple, aliment sacré, aliment emblématique d'une identité bahianaise, doublé parfois d'une folklorisation. Les liens avec une diversité de plantes d'origine africaine, aujourd'hui faisant partie de la culinaire brésilienne, sont largement mentionnés en demeurant toutefois ancrés dans le registre de la ressource.

Une approche systémique à l'interface société – diversité biologique

La démarche du dossier « Mode artisanal de faire le fromage de Minas », enregistré en 2008, est multiscale et va des paysages montagneux de Minas Gerais aux bactéries lactiques. La prise en compte de ce continuum, du paysage aux produits, la rapproche de celle suivie à propos des systèmes agricoles traditionnels (*cf. infra*). Elle s'appuie sur le concept de territoire au sens d'un espace géographique et socio-culturel vu sous un angle dynamique qui rend compte de la transformation de

ses éléments. Les pâturages sont ainsi de plus en plus plantés de fourragères comme le *Brachiaria*, plus productif, au détriment d'espèces considérées comme locales qui donnent une saveur particulière au fromage. Le dossier met aussi l'accent sur le processus technique à son origine et l'usage de lait cru. La remise en question de ce procédé par les instances sanitaires a suscité une vive opposition de la part des associations de producteurs jusqu'à faire l'objet en 2002 de la loi n° 14.185 édictée par l'État de Minas Gerais l'autorisant. Cette loi, et son décret d'application, sont allés de pair avec un renforcement des normes sanitaires appliquées au bétail et aux conditions matérielles de production du *queijo de Minas* menant à une constante négociation entre normes sanitaires et diversité de pratiques. Comme pour la *cajuína*, le domaine patrimonial devient aussi un champ de disputes institutionnelles.

Deux dossiers concernent des agricultures traditionnelles. Celles-ci sont entendues au sens large et intégrées dans la notion de système agricole traditionnel dont un des éléments structurants est le rapport de sociétés amérindiennes à une diversité biologique cultivée [Empereire *et al.* 2012]. Les plantes structurantes de ces systèmes sont le manioc amer dans le contexte amérindien du Rio Negro en Amazonie du nord-ouest [Empereire *et al.* 2010] et l'ensemble riz, haricots et manioc dans celui des Afro-descendants du Vale do Ribeira dans la zone de la forêt atlantique [ISA 2018]. L'axe majeur de ces dossiers n'est plus la production d'aliments comme dans les cas antérieurs mais celui de la production sociale d'une diversité biologique donnée. La notion de système est centrale dans cette approche et permet de faire dialoguer plusieurs domaines de la vie sociale avec des faits techniques, des savoirs, des plantes, des modes de gestion de l'espace et les processus écologiques associés, une culture matérielle, un système alimentaire, des normes éthiques de relations avec la biodiversité et des systèmes de droits sur les plantes et les espaces cultivés. L'épicentre de ce patrimoine est l'abattis, soit la parcelle défrichée par le feu, un espace qui se déplace en forêt au gré de processus écologiques qui vont de la parcelle ouverte en forêt à sa mise en culture puis à la régénération forestière qui assure le maintien de la couverture forestière, soit le cycle forêt – abattis – forêt.

L'analyse du système agricole du Vale do Ribeira dans l'État de São Paulo dans un contexte non plus amérindien mais *quilombola*, d'Afro-descendants dont les droits territoriaux sont reconnus – mais non sans lutte³, est structuré de manière proche de celui du Rio Negro. Le caractère singulier de l'un comme l'autre est de reconnaître la valeur patrimoniale des processus qui mènent à l'existence d'une diversité biologique à la base du système de vie des populations concernées.

³ Les communautés quilombolas de la région du Vale do Ribeira luttent depuis les années 1970 pour la reconnaissance de leurs terres et de leurs pratiques agricoles. Celles-ci contribuent amplement à la conservation de la biodiversité de par leur faible impact.

Pour Cecília Londres Fonseca [2010] « *l'utilisation du terme « système » signale à la société une perspective articulée et intégratrice de ce que serait l'objet du Registre, se distinguant ainsi des propositions dans lesquelles les éléments sont présentés comme des biens isolés, presque « autosuffisants », comme c'est le cas des innombrables demandes d'enregistrement d'aliments qui arrivent à l'IPHAN – comme le riz cuxá, le bauru, entre autres. »* (notre traduction).

Une diversité biologique immatérielle

La diversité biologique se fait aussi présente dans des formes d'expression qui rendent compte de temps mythiques et de l'ordonnement du monde dans plusieurs contextes culturels. Quatre dossiers relèvent de cette thématique mais la complexité du sujet demanderait des développements et des compétences qui ne sont pas de notre champ de compétences. Nous en rappelons seulement quelques éléments.

Les compositions fondées sur des traits géométriques qui ornent les statuettes de céramiques du peuple Karajá du Brésil central répondent aux trois niveaux cosmologiques (ciel, terre, eau) de l'univers [Brasil 2011]. Leurs significations portent, entre autres éléments, à des animaux qui appartiennent à ces lieux mythiques (par exemple la chauve-souris pour le ciel, le tatou et la tortue terrestre pour la terre, le pirarucu et l'anaconda pour l'eau). Un moindre nombre de graphismes fait appel à la flore. Ces représentations culturelles de la diversité biologique sur ces poupées de terre cuite renvoient à la formation même de la société Karajá et sont des vecteurs d'apprentissage de l'organisation sociale pour les enfants.

Un autre dossier, celui de la « *Cachoeira Iauaretê* » bien enregistré en 2006, a pour cadre les rapides situés sur le fleuve Uaupê à la frontière Brésil-Colombie. C'est un lieu de référence pour les peuples amérindiens des troncs linguistiques Tukano, Arawak et Naduhup (anciennement dénommé Maku). Les pétroglyphes gravés le long des rapides témoignent de leur histoire, celle des peuples arrivés dans le grand serpent-pirogue qui remontait l'Amazonas, le Rio Negro puis le Uaupê et qui se sont progressivement fixés le long de ses rives. Certains pétroglyphes font appel soit à travers les motifs incisés soit à travers l'histoire qui y est associée à des éléments de la biodiversité.

Les graphismes corporels des Wajãpi de l'État d'Amapá dans le nord de l'Amazonie constituent le deuxième bien de nature immatérielle reconnu par l'IPHAN, ceci en 2002. Outre les matières premières (jenipa, roucou et résines diverses) utilisées dans les peintures « *Jaguars, anacondas, poissons et papillons font partie d'un répertoire codifié de modèles graphiques* » qui se renouvelle constamment. Comme le formule Dominique Gallois [Brasil 2008], « [ils sont les] opérateurs par excellence de savoirs accumulés et toujours actualisés dans la mémoire collective des

Wajāpi de l'Amapá, sur les interrelations entre tous les différents êtres – humains et non humains, Wajāpi et non Wajāpi – qui partagent leur monde. » [BRASIL 2006, p. 10 – notre traduction].

Enfin, le rituel de Yoakwa des Enawene Nawe, reconnu en 2010, comme patrimoine immatériel inverse les perspectives sur ce qui fait ressource. À travers ce rituel, les Enawene Nawe qui vivent dans l'État du Mato Grosso et sont aujourd'hui menacés par l'agrobusiness, actualisent chaque année leurs relations avec des puissances qui leur permettent, qui les autorisent à vivre sur terre. Il devient alors nécessaire, par ce rituel, de veiller au bien-être de ces puissances en les alimentant à travers une intense activité collective de pêche qui nécessite la construction de lourds barrages. La notion de ressource est toujours présente mais non au service des humains mais à celui de voraces esprits souterrains, les Yakairiti, friands de poissons et de sel.

Conclusions

Alors que les aspects socioculturels dans leurs différentes facettes sont amplement développés dans les dossiers et autres documents, les rapports à la biodiversité se limitent souvent à un énoncé d'espèces qui occulte la dimension encyclopédique des savoirs traditionnels sur le vivant ainsi que les conditions et les significations de son existence qui participent de la valeur patrimoniale. Qu'il s'agisse de plantes ou d'espaces cultivés, et à des degrés d'approfondissement divers, on est loin d'une perspective simplement biologique du vivant non-humain dénommé biodiversité. Mais, pour nombre de patrimoines, leur pérennité, ou leur durabilité, passe par une consolidation territoriale étroitement associée à la mémoire et la garantie de l'accès à la biodiversité comme ressource matérielle et immatérielle. Il est urgent de mettre l'accent sur la composante immatérielle de la part naturelle/biologique du patrimoine, Composée de savoirs, pratiques, représentations, normes sociales ... c'est elle qui donne la saveur de la diversité biologique.

Il apparaît dans cette brève compilation que les rapports à la diversité biologique ont des densités très différentes selon les dossiers du Registre. Une interdisciplinarité plus poussée au sein des « disciplines agissantes » sur le patrimoine permettrait d'actualiser des débats cruciaux dans un contexte où la durabilité est un maître-mot et d'étendre le champ de possibles articulations avec d'autres politiques publiques. Aujourd'hui les dossiers de suivi et d'évaluation des biens enregistrés se limitent à une rapide description de leur contexte environnemental et « aux conditions d'accès aux matières premières et aux moyens de production »⁴. Les

⁴ Le Département du Patrimoine Immatériel s'est investi dans le suivi de la sauvegarde des biens avec la mise en place de 2018 à 2021 d'une Coordination de Suivi et d'Évaluation

formulaire de l'Inventaire National des Références Culturelles [IPHAN 2000b] ne permettent que difficilement d'ouvrir le débat sur les interfaces entre patrimoine, société et biodiversité. Les rubriques qui traitent du site et de la localité se limitent à : « 4. Description Site / Localité » avec comme sous-rubriques « 4.2. Paysage Naturel e Environnement » ; dans la partie « 8. Législation » on trouve la sous-rubrique « Instruments de Protection et de Planification Environnementale et Patrimoniale ». Les formulaires concernant les biens identifiés de l'INRC comprennent quelques rubriques susceptibles de mettre l'accent sur la biodiversité mais encore de manière peu structurée. De plus les formulaires répondent aux catégories des Livres d'enregistrement (Célébrations, Formes d'expression, Lieux, Savoirs⁵). Il est important, alors que l'IPHAN a en perspective de mettre à jour l'INRC et d'en faire un instrument numérique⁶ d'identification, qu'il puisse recueillir des propositions qui rendent compte *ad minima* des relations société - biodiversité. La notion de complexe associé à la diversité biologique pourrait s'avérer opérationnelle, comme nous l'avons mentionné antérieurement, tant pour la description du bien que pour la définition d'un plan de sauvegarde qui prendrait alors en compte tant les espèces mobilisées que leur insertion écologique. À l'image de ce qui a été fait pour la diversité linguistique à l'IPHAN avec la publication de deux volumes qui traitent pour l'un du patrimoine culturel et de cette diversité et de l'autre d'un guide de documentation, il serait aussi utile de proposer une grille

de la Sauvegarde (COMAS, en portugais). Le travail s'appuyait sur des formulaires qui devaient être complétés par les Superintendances de l'IPHAN des différents États du Brésil, en dialogue avec les détenteurs des biens considérés. Le contexte environnemental faisait partie, avec celui socio-politique, celui des normes légales en vigueur et celui économique des axes à évaluer. Le contexte du bien était analysé sur la base d'indicateurs tels que (1) l'autonomie des détenteurs, (2) l'articulation institutionnelle et (3) la durabilité culturelle du bien. La COMAS a été désactivée en 2021. Ce suivi systématique des politiques patrimoniales qu'elle a permis demande à être réactivé et enrichi par une meilleure évaluation du contexte environnemental et par une approche plus spécifique de la biodiversité.

⁵ L'ambition de l'INRC est de proposer une vision intégrée du patrimoine culturel tant dans ses aspects matériels qu'immatériels, il intègre donc aussi la catégorie Édifications outre celles citées.

⁶ En 2016, un Groupe de Travail d'Évaluation de l'Inventaire Nationale des Références Culturelle a été institué et a suscité des débats autour d'un accès facilité à cet instrument, sa démocratisation et son actualisation afin de promouvoir la participation des détenteurs à toutes ses étapes. L'enjeu était, outre les aspects d'identification et de documentation, d'en faire un instrument de mobilisation sociale et d'éducation patrimoniale. Le rapport final de ce Groupe de Travail est accessible dans le Système Électronique d'Information de l'IPHAN, en portugais (<https://www.gov.br/iphan/pt-br/servicos/sei>) processus 01450.000282/20147. Document Número SEI 1017455 de 28 février 2019.

d'analyse des rapports société – diversité biologique dans ses dimensions culturelles. Il s'agirait par-là de reconnaître aussi des droits culturels et patrimoniaux sur des formes de dialoguer avec la diversité biologique.

Bibliographie

- Brasil (1988). *Constituição da República Federativa do Brasil*. Brasília.
- Brasil (2000a). Decreto Presidencial nº 3.551/2000, de 04 de agosto de 2000. Institui o Registro de Bens Culturais de Natureza Imaterial que constituem patrimônio cultural brasileiro, cria o Programa Nacional do Patrimônio Imaterial e dá outras providências.
- Brasil (2000b). *Inventário Nacional de Referências Culturais: manual de aplicação*. Brasília: IPHAN.
- Brasil (2008). *Arte Kusiwa : pintura corporal e arte gráfica wajãpi. Dossiê de registro*. Brasília : IPHAN.
- Brasil (2008–2009). *Produção artesanal e práticas socioculturais associadas à cajuína no Piauí. Dossiê de registro*. Brasília: IPHAN.
- Brasil (2009). *Modo de fazer Viola-de-cocho. Dossiê 8*. Brasília: IPHAN.
- Brasil (2011). *Bonecas Karajá: arte, memória e identidade indígena no Araguaia. Dossiê descritivo dos modos de fazer ritxoko (versão atualizada)*. Goiânia – Brasília: MA, UFG, IPHAN.
- Brasil (2014). *Modo Artesanal de Fazer Queijo de Minas. Serro, Serra da Canastra e Serra do Salitre / Alto Paranaíba. Dossiê 11*. Brasília: IPHAN.
- Brasil (2014). *Parecer nº 28/2014. Processo nº 01450.14375/20087 – Solicita Registro do Modo de Fazer Tradicional da Cajuína do Piauí como Patrimônio Cultural Brasileiro*. Brasília: IPHAN.
- Brasil (2019). Resolução nº 5/2019, de 12 de julho de 2019 sobre a Revalidação dos bens registrados. Accessible : <https://www.in.gov.br/web/dou/-/resolucao-n-de-1de-julho-de-201196323758> vu le 04/04/2022 (visité le 01.02.2024)
- Carneiro da Cunha, M. (2005). Introdução. *Revista do Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*, nº 32, p. 15–27.
- Emperaire, L., Velthem, L. H. van, Oliveira, A. G. de, Santilli, J., Carneiro da Cunha, M., & Katz, E. (2010). *Dossiê de registro do sistema agrícola tradicional do Rio Negro*. Brasília: ACIMRN / IRD / IPHAN / Unicamp-CNPq.
- Emperaire, L., Velthem, L. H. van, & Oliveira, A. G. de (2012). Patrimônio cultural imaterial e sistema agrícola: o manejo da diversidade agrícola no médio Rio Negro (AM). *Ciência e Ambiente*, nº 44, p. 154–164.
- Fonseca Londres, M. C. (2010). *Sistemas agrícolas locais como patrimônio*. Accessible : <http://muitoprizerbrasil.blogspot.com.br/2010/11/maria-cecilia-londres-fonseca-sistemas.html> (visité le 01.02.2024).

- Gonçalves de Carvalho, L. (org.) (2011). *O artesanato de cuias em perspectiva – Santarém*. Rio de Janeiro: IPHAN / CNFCP.
- Gonçalves de Carvalho, L. (org.) (2015). *Dossiê de registro do modo de fazer cuias no baixo Amazonas (versão atualizada)*, Santarém: IPHAN / CNFCP.
- ISA – Instituto Socioambiental (2018). *Dossiê sistema agrícola tradicional quilombola do Vale do Ribeira – SP*. São Paulo: ISA / IPHAN.
- Moreira, P. A., Mariac, C., Zekraoui, L., Couderc, M., Rodrigues, D. P., Clement, C. R., & Vigouroux, Y. (2017). Human management and hybridization shape treegourd fruits in the Brazilian Amazon Basin. *Evolutionary Applications*, nº 10 (6), p. 577–589. <https://doi.org/10.1111/eva.12474>
- Oliveira, A. G. de *et al.* (2007). Preâmbulo, in IPHAN (ed.), *Cachoeira de Iauaretê. Dossiê 7*. Brasília: IPHAN.

LA RURALITÉ CHINOISE AU PRISME DU PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL : QUAND LA CULTURE DEVIENT UN ENJEU DE DÉVELOPPEMENT À YANCHUAN (SHAANXI)

CHINESE RURALITY THROUGH THE LENS OF INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE: WHEN CULTURE BECOMES A DEVELOPMENT ISSUE IN YANCHUAN (SHAANXI)

Caroline Bodolec

*Directrice de recherche CNRS, Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine,
UMR8173 Chine, Corée, Japon, France*

Résumé

Les pratiques du patrimoine culturel immatériel sont devenues, depuis de nombreuses années, un enjeu politique fort en Chine. La valorisation du PCI a ainsi permis de développer certains districts ruraux à forte valeur touristique et porter un discours national sans négliger la dimension internationale de ces patrimoines. Le présent article s'intéresse à un district rural de la province du Shaanxi et se fonde sur des terrains menés depuis 1995. Il a été ainsi possible d'observer la manière dont les politiques nationales sont mises en œuvre localement et comment les acteurs locaux et les détenteurs des pratiques peuvent s'engager à plusieurs échelles.

Mots clefs : *Pratiques vivantes, acteurs locaux, politiques patrimoniales, cultures locales, échelle nationale*

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.617>

© Latvian Academy of Culture, Caroline Bodolec

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



Abstract

For many years now, intangible cultural heritage practices have been a key political issue in China. The valorisation of ICH has thus made it possible to develop certain rural districts with high tourist value, and to promote a national discourse without neglecting the international dimension of these heritages. This article focuses on a rural district in Shaanxi province, where the author has been conducting research since 1995. Over the last 30 years, she has observed how national policies are implemented locally, and how local actors and bearers of practices can become involved on several scales.

Keywords: *living practices, local actors, heritage policies, local cultures, national level of ICH.*

Introduction

La rapidité avec laquelle la Chine s'est approprié les exigences de l'UNESCO en matière de PCI s'explique en partie par le foisonnement qu'elle a connu sur l'ensemble du territoire dès les années 1990 autour de la mise en valeur des coutumes populaires : réactivation des fêtes et réouverture des lieux de culte, inventaires sur les arts et la littérature populaires, recensement des richesses patrimoniales du territoire national, publications saluant la survivance des coutumes populaires malgré la Révolution culturelle ... Cet activisme culturel local, particulièrement dynamique dans les zones rurales, a précédé l'adoption de la Convention de 2003 sur le PCI puis sa mise en vigueur en 2006, et a permis que la Chine se retrouve ensuite en première ligne, au niveau national, pour répondre aux exigences de l'UNESCO en termes de visibilité des items.

C'est à ces actions locales et à leurs protagonistes que s'intéresse le présent article consacré au district de Yanchuan, au Shaanxi. Dans cette province rurale du Nord-Ouest de la Chine, je côtoie depuis 1995 des artistes qui sont aussi des animateurs culturels indépendants. Ils ne sont ni des acteurs de premier ordre, ni *a priori* les interlocuteurs privilégiés des autorités locales dans la politique de développement du district, mais ils sont néanmoins devenus, au cours des années, des acteurs incontournables car producteurs directs de biens culturels à valoriser (papiers découpés, tableaux en tissus, chanteurs et danseurs ...). Depuis un quart de siècle, je les observe déployer maints arguments et maintes forces de conviction pour parvenir à faire reconnaître un certain modèle de valorisation culturelle basé sur le soutien aux pratiques vivantes dans les villages du district.

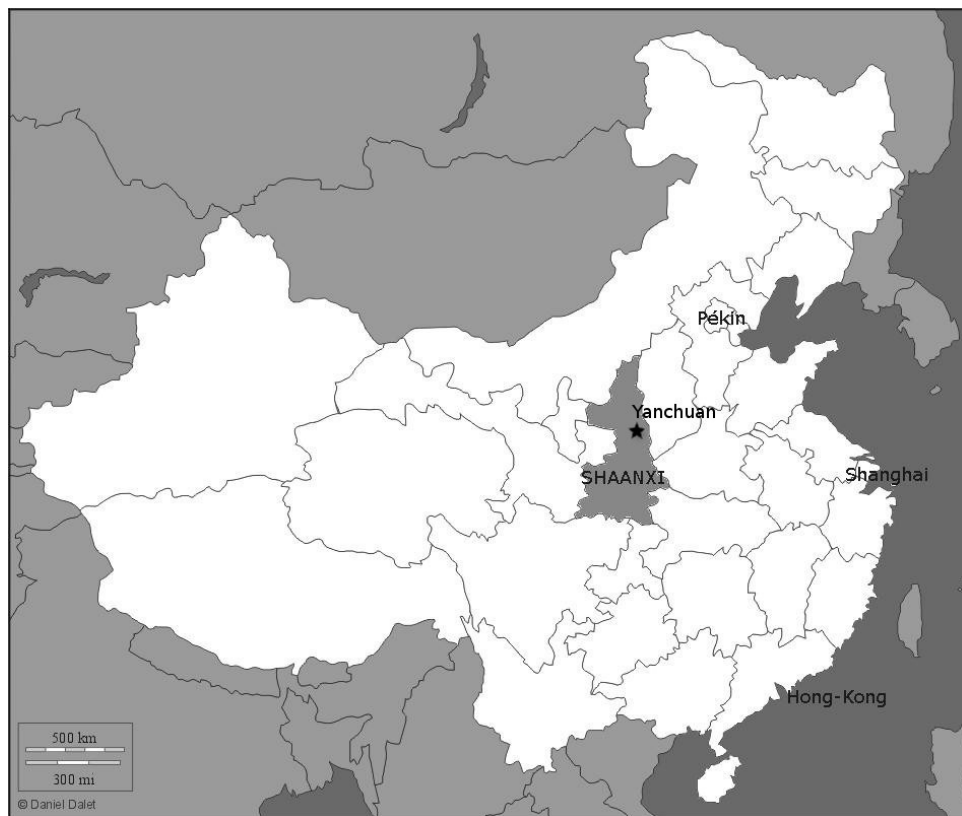


Figure 1. Province du Shaanxi et localisation du district de Yanchuan¹.

Ces acteurs locaux, auteurs de publications, organisateurs de manifestations, concepteurs de musées privés ou encore de lieux de création, ont embrassé le mouvement national de valorisation des cultures locales depuis les années 1990 [Oakes 2013; Wang 2001]. Ils ont participé à définir l'expression « culture du Shaanbei » *Shaanbei wenhua* 陕北文化, expression dont ils ont coloré leurs projets à la façon de véritables entrepreneurs patrimoniaux. Traduisant à leur échelle les discours nationaux sur la « culture locale » et la valorisation des sites via le développement culturel et touristique qui se développent depuis les années 1990, ces hommes et ces femmes ont participé à valoriser une identité particulière, une « histoire à soi » [Fabre et Alban 2001] pouvant donner lieu à une économie financière et/ou symbolique. À Yanchuan, district rural *a priori* peu attractif, sans site remarquable ni participation à l'histoire nationale, que fallait-il mettre en avant pour exister dans le tourbillon de la transformation du pays ? Il est probable que les acteurs locaux ne se soient jamais posé la question en ces termes, mais le résultat est

¹ Accessible : <https://d-maps.com/> (visité le 26.02.2024).

qu'ils ont participé à la construction d'une ressource à la fois collective et disputée, qui transforme aujourd'hui l'expérience locale de la ruralité en l'intégrant tant bien que mal à la scène patrimoniale nationale.

Ces acteurs et leurs actions éclairent également cette période de l'histoire de la Chine durant laquelle les questions de valorisation culturelle sont devenues centrales non seulement dans le district de Yanchuan mais également dans tout le pays. J'essaie ainsi de tisser des liens entre ses observations de terrain et les problématiques plus larges qui ont traversé les années 1990 et 2000 et qui ont participé à positionner les questions patrimoniales au cœur des préoccupations gouvernementales faisant prévaloir l'existence d'un mode de gouvernement des zones rurales par la culture, le patrimoine et la valorisation touristique.

La construction du discours sur la culture de Yanchuan, un processus dynamique

En 2020, la liste provinciale du patrimoine culturel immatériel de la province du Shaanxi *shengji baohu xiangmu minglu* 省级保护项目名录 mentionne quatre éléments spécifiquement attribués au district de Yanchuan² : « les danses de yangge » *Yanchuan dayangge* 延川大秧歌 (n°34 III-20, 2006)³, « la culture populaire et écologique du village de Xiaocheng à Yanchuan » *Yanchuan Xiaocheng yuanshengtai minsuwenhua* 延川小程村原生态民俗文化 (n°140 XI-22, 2006) [Bodolec 2013]⁴, « le papier découpé » *Yanchuan jianzhi* 延川剪纸 (n°192 VII-11,

² Les trois proclamations officiellement publiées sur le site du PCI provinciale permettent de valoriser 348 éléments au total. Accessible : <http://www.sxlib.org.cn/dfzy/fei-wuzhi/guojia/> (visité le 02.02.2024) ainsi que l'encyclopédie en ligne Baidu qui décrit les éléments de façon plus complète que le site officiel de la province. Accessible : <https://baike.baidu.com/item/陕西省省级非物质文化遗产名录> (visité le 02.02.2024).

³ Le terme de *yangge* 秧歌 est très rarement traduit dans les dictionnaires car ces danses recoupent des réalités très diverses suivant les régions de Chine. Il s'agit essentiellement de danses liées aux travaux agricoles : repiquage du riz, ensemencement des champs et/ou récoltes. Ces danses connaissent un fort succès depuis les années 1990 dans les villes où elles sont pratiquées sans plus de liens avec l'agriculture par des groupes de femmes (et d'hommes parfois) dans les parcs ou les places publiques [Graezer-Bideau 2012].

⁴ Ce sont les termes utilisés pour désigner le musée des arts et traditions populaires de Xiaocheng créé par le professeur Jin Zhilin, correspondant de Jacques Pimpaneau, professeur à l'Inalco. Jin Zhilin s'est directement inspiré du Musée des arts et traditions populaires et des éco-musées français pour créer en 2007 ce musée local.

2009)⁵ et « la technique de broderie en tissu collé-cousu » *Yanchuan buduihua* 延川布堆画) (n° 226 VII-13, 2009)⁶.

Avec l'inscription des « techniques de construction des *yaodong* du nord du Shaanxi (Shaanbei) » *Shaanbei yaodong jianzao jiyi* 陕北窑洞建造技艺 (n° 226 VIII-56, 2009)⁷, nous avons là les principaux éléments de ce qui forme, pour les acteurs locaux, la « culture du Shaanbei » *Shaanbei wenhua* 陕北文化⁸. Pour le district de Yanchuan, cette situation est le résultat d'actions qui se sont ancrées à la fois dans le discours général sur la valorisation des cultures locales mais également dans une succession d'actions, d'opportunités saisies par des acteurs locaux. Ce travail de création de l'espace d'action s'est déroulé sur deux niveaux parallèles : les acteurs construisant leur légitimité sur le mode de l'expertise savante (production d'œuvres et publications d'ouvrages ...) et sur le mode de l'animation des collectifs (festivals, création d'espaces muséales, d'expositions ...)

La légitimité par l'écrit

La première étape fut donc celle de la construction de la légitimité des acteurs. Ceux que l'autre a côtoyé étaient – au début du moins – salariés des centres culturels *wenhua guan* 文化馆 non pas comme ethnologues ou critiques mais comme producteurs d'œuvres inspirées par le patrimoine local [Fresnais 2001 : 115 s., Li 2013 : 295]⁹. Ils se présentent donc comme des artistes contemporains et non comme des artistes folkloriques. Jouant sur les deux registres – celui des savoirs ancestraux et celui de la modernité – ils créent ainsi une figure de l'expert pouvant être l'interlocuteur des élites (gouvernement ou étrangers) puisqu'ils peuvent leur

⁵ L'élément 192 VII-11 regroupe sous le titre générique de *jianzhi* 剪纸 [papier découpé] cinq districts où techniques et motifs diffèrent. Le district de Yanchuan est reconnu aux côtés des districts de Yongshou 永寿, Xunyi 旬邑, Luochuan 洛川 et Huangling 黄陵. Yanchuan est néanmoins le seul district du Shaanbei reconnu dans cette catégorie.

⁶ L'élément 226 VIII-56 regroupe sous le titre générique de *cixiu* 刺绣 [broderie] quatre districts où techniques et motifs diffèrent. Le district de Yanchuan est reconnu aux côtés des districts de Luochuan 洛川, Chenggu 城固 et Ganzhou 乾州. Yanchuan est néanmoins le seul district du Shaanbei reconnu dans cette catégorie.

⁷ Cet élément est lié au Musée de la culture dans le quartier Baota à Yan'an *Yan'an shi Baota qu wenhuaguan* 延安市宝塔区文化馆 qui regroupe les habitations *yaodong* où ont vécu les dirigeants de la future République populaire entre 1935 et 1942.

⁸ On pourrait ajouter le *daoqing* 道情 [chants accompagnés de percussion avec une grande part d'improvisation], le *shuoshu* 说书 [contes] et les *Shaanbei minge* 陕北民歌 [chants] mais mes interlocuteurs pensent plus efficaces de rassembler ces éléments sous le terme générique de *da yangge* 大秧歌 [le grand *yangge*] puisqu'ils sont joués et chantés à cette occasion [Stephen Jones 2009].

⁹ Le *wenhua guan* 文化馆 Centre culturel est un établissement de service culturel instauré par le département de la culture d'une province dans les différents districts.

traduire en des termes compréhensibles les traditions du peuple. De façon assez classique d'ailleurs, il s'agit uniquement d'hommes et même si certains d'entre eux s'emparent de techniques artistiques essentiellement féminines (papier découpé, broderie), ils en deviennent les spécialistes, les détenteurs¹⁰. Dans le cadre de Yanchuan, les acteurs rencontrés ont progressivement construit leur figure d'expert à partir des années 1980 par la participation à des expositions régionales puis nationales. La construction de leur place d'artiste reconnu s'est poursuivie par la publication de catalogues de leurs œuvres ou par le pressage de DVD pouvant être offerts lors d'expositions à l'extérieur du district.



Figure 2. Hei Ming 黑明, Feng Shanyun xibu buduihua zuopin ji 冯山云西部布堆画作品集¹¹.

¹⁰ La seule femme artiste de ce petit groupe Gao Fenglian (1935–2017) ne produira aucun ouvrage elle-même et ses commentaires sur sa production de papier découpé passeront toujours par l'intermédiaire d'auteurs masculins. Je reviendrais sur cette figure régionale devenue « transmetteuse de patrimoine » en 2006, plus loin dans le texte.

¹¹ *Collections des œuvres en budui hua de style occidental de Sheng Shanyun*, Tianjin, Tianjin renmin meishu chubanshe, 2001, n.p



Figure 3. Hei Jianguo 黑建国, Shaanbei Yanchuan jianzhi 陕北延川剪纸 [2000].

D'autres ont choisi de se présenter non seulement comme producteur d'œuvres mais également comme théoricien de la culture locale en publiant sur les éléments culturels essentiels pour définir la culture du Shaanbei. Profitant de l'intérêt des autorités pour les cultures locales furent ainsi publiés plusieurs ouvrages sur le papier découpé, emblématique de la région.

Ce long chemin de légitimation par l'écrit peut être considéré comme un succès. Certains de ces auteurs sont aujourd'hui considérés par les autorités comme incontournables dès qu'il s'agit de produire un discours ou une médiation liée aux questions d'art populaire. Ainsi, dans le cadre de la publication de l'*Encyclopédie culturelle de Yanchuan* [*Yanchuan wenqu* 延川文曲], immense chantier ayant mobilisé durant plus de trois années les forces du centre culturel du district, il a semblé évident de confier la rédaction du volume « Arts populaires » *Minjian yishu juan* 民间艺术卷 à certains d'entre eux¹². Devenus les détenteurs du discours

¹² Liu Jingtang 刘景堂 (dir.), *Yanchuan wenqu* 延川文曲 [*Encyclopédie culturelle de Yanchuan*], Xi'an, Shaanxi xinhua chubanshuan chuanmei jituan, Shaanxi renmin chubanshe, 2015, 21 volumes. Volume *Minjian yishu juan* 民间艺术卷 [Arts populaires], 354 p.

autorisé sur les pratiques culturelles de la région, ils sont les interlocuteurs privilégiés pour toute action concernant ces dernières car ils ne se sont pas contentés de publier mais ont également été les principaux acteurs de manifestations et de créations d'espaces culturels.

La légitimité par l'action

En effet, lors des premiers terrains entre 1995 et 1999, les différents acteurs privés du monde de la culture à Yanchuan étaient principalement engagés dans des expositions personnelles au niveau de la province et parfois au niveau national. Le changement d'échelle a véritablement émergé au tout début des années 2000 ce qui correspond à la fois à la dynamique impulsée au niveau national par la participation de la Chine aux processus de l'UNESCO notamment le programme des Chefs d'Œuvres du Patrimoine oral et immatériel de l'humanité (première proclamation en 2001) et à la poursuite des politiques de valorisation des patrimoines locaux. À Yanchuan, il semble que deux mouvements parallèles se sont engagés : l'un porté par une personnalité charismatique de Pékin, le professeur Jin Zhilin 靳之林 (1922-2018) qui a fédéré les acteurs privés et l'autre menée par le gouvernement local et incitée par des autorités supérieures. Les deux mouvements ont pu à certains moments se rejoindre pour s'éloigner à d'autres.

Dans quels types d'action se sont donc engagés ces hommes et ces femmes de Yanchuan et en quoi celles-ci ont-elles fondé leur légitimité d'acteurs ? Dans un premier temps, il s'agissait de définir la culture locale de Yanchuan, définir les pratiques qui vont progressivement former les « communs » reconnus par tous (habitants et administration) au point que ces éléments seront ceux inscrits sur les listes du patrimoine culturel immatériel de la province¹³ : le papier découpé, la broderie *budui hua*, les danses de *yangge* ... et surtout le village de Xiaocheng.

En effet, c'est à partir de Xiaocheng, petit hameau de l'est du district de Yanchuan que va se structurer un « discours autorisé » sur les formes culturelles grâce à une succession d'actions et de manifestations qui vont ancrer pour longtemps la légitimité du groupe d'acteurs que j'ai évoqué plus haut¹⁴. Les mêmes noms

¹³ La réflexion autour des « biens culturels communs » est importante dans les travaux sur le patrimoine. De nombreux auteurs utilisent ce terme pour réfléchir à la définition même du patrimoine culturel immatériel. J'utilise ici le terme dans sa définition la plus pragmatique : « cultures located in time and space – either physical or virtual – and shared and expressed by a socially cohesive community. A cultural commons is a system of intellectual resources available in a given geographical or virtual area », [Fiorentino, Friel, Marrelly et Santagata 2010: 4].

¹⁴ Le terme d'« authorised heritage discourse » de Laurajane Smith est utilisé ici comme « a set of texts and practices dictating the way in which heritage is defined and employed in a given society » mais en postulant que ce sont les acteurs de terrain qui l'ont progressivement défini [Smith 2016: 33].

apparaissent encore et encore et deviennent des incontournables de la parole sur les pratiques culturelles du district de Yanchuan ou pour être plus précise : des formes en usage dans trois ou quatre villages (Xiaocheng, Nianpan et Sangwa) qui vont devenir représentatives de toutes les pratiques de Yanchuan sans nuance aucune. Le « village d'art populaire » *Minjian yishu cun* 民间艺术村 de Xiaocheng et le « Musée de la culture populaire et écologique du haut plateau de loess à Nianpan » *Nianpan Huanhe gaoyuan shengtai minsu wenhua bowuguan* 碾畔黄河高原生态民俗文化博物馆 ont au cœur de leur création la valorisation de ces éléments [Bodolec 2013: 134 s., William 2012: 374–376]. Les membres de l'« Association de



Figure 4. Discussions à la lampe à huile sur la signification des papiers découpés, hiver 2000 (haut Jin Zhilin, bas Feng Shanyun), Centre d'activités culturelles de Xiaocheng, photo auteur prise en 2008.

protection et de développement de la culture écologique du haut plateau de Löss » *Huanghe gaoyuan shengtai wenhua fazhan baohu xiehui* 黄河高原生态文化发展保护协会, créée pour l'occasion afin de donner une personnalité juridique aux projets de valorisation et permettre la recherche de financements extérieurs ont été également mobilisés pour accompagner les villageois qui avaient une pratique dans ces trois domaines en organisant notamment des « équipes artistiques » *meishu zu* 美术组 avec des chefs d'équipe et des réunions régulières pour produire en commun ce qui était auparavant un loisir solitaire (dans le cas du papier découpé et de la broderie) ou limité aux rituels agricoles (dans le cas du *yangge*). De nombreux séjours des uns et des autres ont permis de recenser les formes artistiques et de mobiliser la population. Jalons importants dans la construction du village, ces moments ont participé à donner une légitimité aux différents acteurs impliqués. L'histoire un peu idéalisée ou du moins reconstruite *a posteriori* qui a mené à la création du village artistique et du musée fait l'objet, sur place, d'un récit en images où l'on retrouve en bonne place les acteurs principaux de la culture locale dans des postures d'autorité.

Le papier découpé de Xiaocheng va devenir progressivement « le » papier découpé de tout le district de Yanchuan. Il est alors mobilisé pour promouvoir cet artisanat créatif vivant dans différentes manifestations organisées par le gouvernement local (exposition-vente au centre culturel) mais également dans des projets à portée nationale comme en 2002 lors de la Réunion annuelle sur le patrimoine culturel immatériel de l'« Association chinoise de recherche sur le papier découpé » *Zhongguo minjian jianzhi yanjiuhui feiwuzhi wenhua yichan Yanchuan nianhui* 中国民间剪纸研究会非物质文化遗产延川年会. Cette réunion organisée à Yanchuan, avait pour objectif de préfigurer la candidature de toutes les formes de papiers découpés Chinois pour le programme de l'UNESCO des Chefs d'œuvres du patrimoine oral et immatériel de l'humanité en 2005. Cette candidature nationale extrêmement importante sur le plan politique, symbolique et diplomatique a mobilisé les acteurs impliqués dans la valorisation de Xiaocheng et Nianpan afin de faire valoir le style de la région parmi les multiples autres types de papier découpé que l'on trouve sur le territoire. La candidature du papier découpé chinois n'a finalement pas été portée jusqu'à l'UNESCO et il faudra attendre 2009 pour que le « Découpage du papier chinois » soit inscrit sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Ainsi les principales actions de valorisation mentionnées dans le dossier consultable sur le site de l'organisation internationale sont celles organisées à Yanchuan et ce malgré l'absence du nom du district dans la liste des lieux représentatifs [Bodolec 2012: 249–264]¹⁵. Malgré leur

¹⁵ Le dossier de candidature ainsi que les photographies et le film documentaire sont consultables sur le site du PCI de l'UNESCO. Accessible : <https://ich.unesco.org/fr/RL/le->

implication et leur dynamisme, nos acteurs locaux n'ont pas toujours accès au plus haut niveau de la hiérarchie de la culture.

Mais d'autres opportunités de valoriser l'investissement collectif dans les villages de Xiaocheng et Nianpan se sont présentées en parallèle de cette candidature officielle à dimension politique. En effet, en 2004, Xiaocheng va devenir durant plusieurs semaines une des bases opérationnelles d'un projet d'art contemporain d'envergure internationale *The Long March Project – A Walking Visual Display*¹⁶. Ce terme de « Longue Marche » rappelle celui du périple de plus d'un an, mené par l'Armée populaire de libération et une partie de l'appareil du Parti communiste chinois pour échapper à l'Armée nationale révolutionnaire du Guomintang durant la guerre civile chinoise entre 1934 et 1935. À l'arrivée dans les montagnes du Lœss de Yan'an au Shaanxi, non loin de Yanchuan, après une marche d'environ 12 000 kilomètres et la traversée de onze provinces, ils ne seront que 20 000 à 30 000 survivants sur les 130 000 du départ. Épopée fondatrice de la République populaire de Chine et de la construction de Mao Zedong comme leader national, la longue marche continue d'être un symbole fort pour la nation. *Long March Project – A Walking Visual Display* commencé en 2002 avait pour ambition de refaire le trajet mythique et de rencontrer les populations locales et notamment les artistes d'art populaire afin d'engager un dialogue avec l'art contemporain. Ainsi que l'indiquent les organisateurs qui se présentent comme des conservateurs puisqu'il s'agit d'un projet artistique : « *The project explored the efficacy of a practice founded on marching in generating ideas and conversations* »¹⁷. L'étape vécue à Yanchuan, et plus précisément dans les hameaux de Xiaocheng et Nianpan va devenir un projet en lui-même intitulé *The Great Survey of Paper-Cutting in Yanchuan County (Yanchuan xian jianzhi da pucha 延川县剪纸大普查)*. Cette expérience artistique a permis de répertorier et de recenser les « découpeuses de papier » locales et de rassembler des milliers d'œuvres, des milliers de récits de vie et d'explications sur les mythes et légendes de la région soit officiellement 15 006 documents. L'ouvrage publié à l'issue de l'expérience de résidence ainsi que le site internet de la Fondation Long March permet d'apprécier la place des acteurs locaux.

decoupage-de-papier-chinois-00219 (visité le 02.02.2024).

¹⁶ L'utilisation de l'anglais correspond au choix des organisateurs et notamment de Lu Jie 卢杰 l'initiateur du projet, de positionner la structure sur le plan international et non uniquement national. En chinois, le projet s'intitule *Changzheng – yige zouzhongde shejue zhanshi 长征 – 一个行走中的视觉展示* [Longue marche – vitrine de ce que l'on voit en marchant]

¹⁷ Accessible : <http://longmarchproject.com/category/project/> (visité le 02.02.2024).

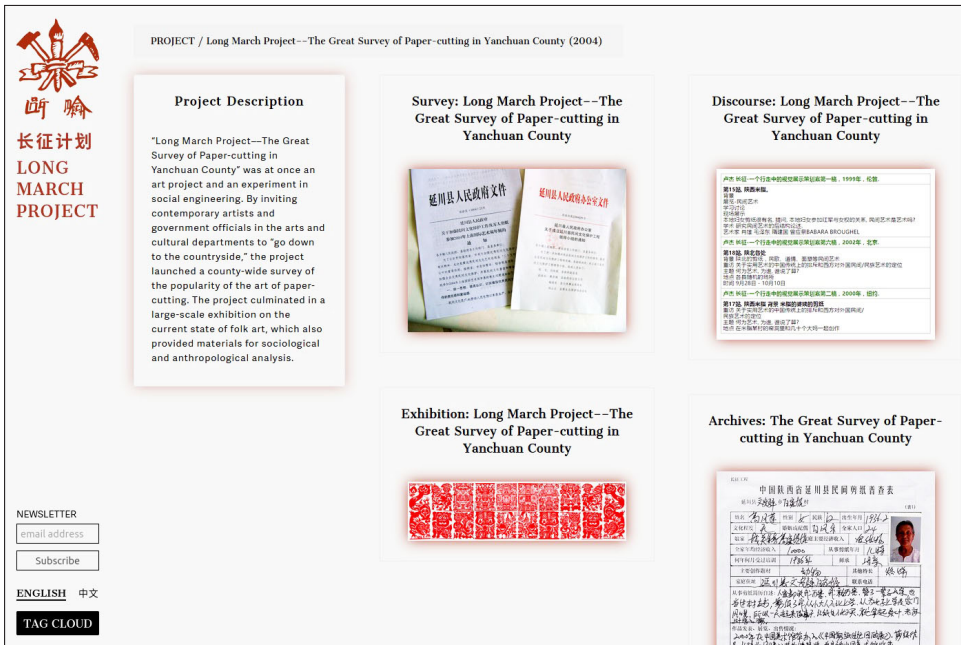


Figure 5. Présentation du programme réalisé à Yanchuan sur le site internet du projet Long March¹⁸.

À la suite de toutes ces manifestations de grande ampleur, la Fondation Long March a continué à travailler avec les membres de l'« Association de protection et de développement de la culture écologique du haut plateau de Loess » dont j'ai parlé plus haut ¹⁹ et le gouvernement de Yanchuan avec lesquels a été monté un programme d'enseignement du papier découpé dans les écoles primaires et les collèges de la capitale du district.

Quelles furent ou quelles sont les conséquences de toute cette énergie, de tout cet investissement pour définir les éléments de la culture de Yanchuan ? La première conséquence est certainement la reconnaissance politique par l'inscription sur la liste provinciale du Shaanxi non seulement du papier découpé, de la broderie et des danses de *yangge* dans les versions valorisées par nos acteurs mais aussi celle du village de Xiaocheng, véritable construction patrimoniale à mettre à leur crédit. La deuxième conséquence est celle de la réussite concrète de toutes ces actions de légitimation des acteurs. Certains d'entre eux sont ainsi devenus les détenteurs du

¹⁸ Copie d'écran accessible : <http://longmarchproject.com/category/project/yanchuan-papercutting/> (visité le 26.02.2024).

¹⁹ Association informelle, sans existence légale créé en 2002 par le professeur Jin Zhilin (1928–2018) et regroupant sept acteurs locaux de la culture. La création de l'association avait pour objectif de pouvoir candidater pour un financement de la Fondation Ford.



Figure 6. Classe de papiers découpés au Lycée n°3, Yanchuan. Sur la table, les manuels édités par l'ONG Long March. Photo auteur prise en avril 2008.

discours autorisé pour l'art populaire et la *Shaanbei wenhua* [culture du Shaanbei] et en capacité de l'explicitier au plus grand nombre via par exemple l'encyclopédie culturelle de Yanchuan que nous avons évoquée plus haut. Il est ainsi possible d'observer combien certains d'entre eux sont devenus incontournables dès qu'il s'agit de produire un discours ou une médiation, liés aux questions d'art populaire [Jingtang 2015].

Valoriser les cultures locales : un mode de gouvernement des campagnes

Ce que l'on peut observer à Yanchuan depuis 1995 représente à la fois une situation particulière et une situation tout à fait représentative de la manière dont a évolué le regard porté sur la culture populaire en Chine. Dans les publications ainsi que dans les entretiens auprès des informateurs et des autorités du district, il est frappant de constater que, progressivement, le terme de *feiwuzhi wenhua yichan* 非物质文化遗产 – traduction fidèle du mot français « patrimoine culturel immatériel » – s'est imposé dans le discours officiel et est venu chapeauter une terminologie plurielle utilisée auparavant pour désigner les pratiques dites : *chuantong* 传统 [traditionnelles], *minjian* 民间 [populaires], *fengsu xiguan* 风俗习惯 [issues des us et coutumes] ou *minsu* 民俗 [folkloriques]. Il y a peu de temps, par ailleurs, que le terme de *mixing* 迷信 [superstition] n'est plus accolé aux pratiques

religieuses ou rituelles [Bingzhong 2014: 558–562]²⁰. Lors de l’observation d’un labyrinthe de lumières à Liujia he 刘家河 en février 2011 où la jeune journaliste de la télévision de Yanchuan venue faire un reportage s’est ainsi réjouie de cette « magnifique *superstition* festive » avant de se reprendre un peu gênée en la requalifiant de « magnifique pratique du patrimoine culturel immatériel »²¹. Les observations issues du terrain incite à proposer une réflexion collective sur les questions de patrimoine en Chine, réflexions qui ont, durant plusieurs années, rendu compte de situations relativement similaires dans de nombreuses régions²², notamment sur la question de l’implication d’acteurs individuels dans des projets de développement locaux et ce, avant la « fièvre » patrimoniale que l’on peut observer depuis les années 2010²³. Mais, c’est travaillant sur les acteurs locaux de Yanchuan qu’il a été possible de comprendre à quel point la décennie 1990 et le début des années 2000 ont été des moments cruciaux durant lesquels des décisions prises au niveau national ont rendu possible l’émergence des actions observées localement. Remonter le courant des différentes politiques patrimoniales et touristiques permet ainsi de replacer les événements observés à Yanchuan dans une dimension nationale qui révèle leur caractère représentatif.

²⁰ Voir notamment à ce sujet la manière dont un rituel a été progressivement redéfini en « culture ».

²¹ Les labyrinthes de lumière ici nommés *jiuqu* (ou *jiuquar* en patois local) 九曲 sont d’immenses constructions éphémères conçues selon des plans très précis durant le premier mois après le nouvel an lunaire. Ce rituel nocturne durant lequel se déroulent des danses de *yangge*, des chants et des rituels liés au taoïsme sont aussi l’occasion d’une déambulation festive à valeur propitiatoire [Holm 1983].

²² À partir de 2008, le séminaire de recherche du Centre d’études sur la Chine moderne et contemporaine de l’UMR 8173 Chine, Corée, Japon intitulé « Savoirs techniques et patrimoine culturel immatériel (XVI^e-XXI^e siècle) en Chine : formation, tradition, transmission » devenu en 2013 « Techniques, Objets et Patrimoine culturel immatériel dans le monde chinois » a examiné les modifications des pratiques locales engendrées par l’introduction des nouveaux paradigmes du patrimoine culturel immatériel. Plusieurs billets ont été publiés sur le blog Carnets du Centre Chine. Accessible : <http://cecmc.hypotheses.org/category/projet-de-recherche/savoirs-techniques-et-patrimoine-culturel-immateriel> (visité le 02.02.2024).

²³ J’ai organisé un panel à ce sujet à la conférence de l’association Cultural Heritage Studies de Hangzhou en 2018 : « *Before “local traditions” became “heritage”. The founding work of the charismatic and passionate figures who paved the way to heritage making. Comparative case studies from Americas, Africa, China and Europe* », panel organisé avec Béatrice David (Université Paris 8), *Association of Critical Heritage Studies Fourth Biennial Conference* « Heritage across borders », Hangzhou, Chine, 6 septembre 2018.

Le tournant culturel

Nombreuses sont les études qui ont montré l'importance de la rupture de 1978 dans les différents secteurs de l'économie et de la politique chinoise. Les conséquences pour la vie rurale ont été nombreuses et il n'est pas rare que, dans nos conversations, les villageois mentionnent la période de « réformes et ouverture » *gaige kaifang* 改革开放 comme un point de bascule permettant d'explicitier un avant et un après pour la vie quotidienne à Yanchuan. Petit à petit, ce moment de transformation du pays s'est imposé comme un marqueur temporel fort dans les discours des uns et des autres. Mais ici, l'enjeu dépasse de beaucoup la transformation économique et industrielle du pays puisqu'il s'agissait également pour le gouvernement et le Parti Communiste chinois par l'intermédiaire des réformes, de renouveler le pacte symbolique avec la population au sortir de la Révolution culturelle et de plusieurs décennies de campagnes de masse [Kirk 2005: 256, Fresnais 2001 : 115–120]. Comme lors de la création de la République populaire de Chine en 1949, la culture et le patrimoine sont mobilisés pour créer un univers de valeurs et de références communes qui assurent la légitimité du régime en place. Les grandes enquêtes sous forme d'inventaire des patrimoines locaux ainsi que l'inscription dans la nouvelle constitution nationale du rôle de l'État dans leur protection²⁴ ont participé à stimuler un nouvel environnement favorable à la résurgence de certaines pratiques, notamment liées aux rituels et festivals [Thoraval et Billioud 2014]. Cette première séquence de prise en compte des éléments de la culture chinoise dans ses dimensions géopolitiques et ses dimensions de politique intérieure a fait l'objet de nombreuses publications qui montrent avec force exemples les effets de ce changement de paradigme sur les sites et les musées [Yu et Shepherd 2013: 6–11 et 13–32, Evans et Rowlands: 272–274]. Ainsi que l'a montré Marina Svensson, dans les années 1980 l'attention des autorités est principalement focalisé sur les sites patrimoniaux permettant de valoriser le passé dynastique et l'histoire impériale de la Chine [Svensson 2016].

Le véritable « tournant culturel » qui a influé sur les campagnes date des toutes premières années de la décennie 1990 avec notamment un discours du ministre de la Culture Li Ruihuan 李瑞环 reproduit dans le *Quotidien du Peuple* du 10 janvier 1990. Intitulé « Des enjeux pour la promotion de l'excellence de la culture nationale » *guanyu hongyang minzu youxiu wenhua de ruogan wenti* 关于弘扬民族优秀文化的若干问题, ce discours est analysé par Guo Yingjie [2004 : 31] comme

²⁴ Le second paragraphe de l'article 22 de la Constitution de 1982 indique que : « l'État protège les sites pittoresques, les monuments historiques, les objets antiques de valeur et autres héritages culturels importants légués par l'Histoire », in « La Nouvelle Constitution de la RPC », *Cahiers de la Chine Nouvelle*, supplément au n°3880, p.5.

la permission officielle de l'État pour valoriser les patrimoines et les pratiques culturelles rurales. On a ainsi pu constater très rapidement dans tout le pays une augmentation des publications d'ouvrages, de magazines voire d'encyclopédies sur l'art et l'artisanat populaire, sur l'opéra, la danse, l'acrobatie, la peinture et la calligraphie. La dynamique éditoriale des acteurs patrimoniaux de Yanchuan a bénéficié de ce feu vert politique.

Ces soutiens officiels sont sans doute des marqueurs d'une considération nouvelle donnée aux cultures locales, mais ils sont surtout révélateurs d'un changement dans la politique générale du pays, changement qui dépasse la valorisation du patrimoine. La question de la stabilité sociale à la suite des événements de 1989 sur la place Tian'anmen est devenue un enjeu crucial pour le Parti Communiste Chinois et nombre des décisions prises dans les années 1990 peuvent être lu à l'aulne de cette considération [Jing 2001: 74, Sofield et Li 1998: 364 et 370]. Tim Oakes [2006: 13–17] montre que les raisons pour lesquelles la culture rurale est devenu un enjeu politique important sont sans doute plus larges.

En effet, le tournant culturel des années 1990 est également le résultat direct de la décentralisation fiscale de l'État qui a donné aux collectivités locales les responsabilités fiscales. Les sites et les pratiques culturelles deviennent, dans ce cadre, non plus uniquement des objets de fierté pour la nation mais un secteur économique viable et même dynamique, capable de générer des revenus importants, en particulier dans les situations où les ressources de l'État local en matière d'investissement en capital sont limitées. Les exemples ne manquent pas de provinces, de districts voir de municipalités qui ont mobilisé les symboles culturels locaux dans l'espoir de les traduire d'une manière ou d'une autre par une économie commerciale dynamique, des investissements accrus et des revenus plus importants [Goodman 2002, Oakes 2000: 667].

Mais pour pouvoir réaliser le potentiel économique et le potentiel de stabilité que peut apporter la culture, il faut repenser l'organisation même de la société et donner la possibilité aux travailleurs de profiter de ces sites et de ces festivals. Ainsi que le montre Wang Jing [2001: 76], progressivement à partir de 1994, un discours autour de la culture des loisirs (*xiuxian wenhua* 休闲文化) a commencé à émerger. Ce qu'elle nomme « l'économie culturelle » (*wenhua jinji* 文化经济) a progressivement pris une place centrale dans les politiques publiques au point que l'État a collaboré avec le marché pour produire un nouveau sujet de consommation dans la Chine urbaine, par exemple en réduisant la semaine de travail à cinq jours, en mettant en place trois « semaines dorées » nationales pour les voyages et les loisirs, en abaissant les taux d'intérêt pour que les résidents puissent dépenser davantage et en faisant en sorte que les divertissements soient réservés aux consommateurs de la « classe moyenne » plutôt qu'aux élites [Oakes 2006: 18]. En ce sens, Wang

Jing [2001: 772] considère que : « *the State's rediscovery of culture as a site where new ruling technologies can be deployed and converted simultaneously into economic capital constitutes one of its most innovative strategies of statecraft since the founding of the People's Republic* ».

Ces différentes études ont permis d'identifier les dynamiques d'échelle nationale que l'on retrouve à l'œuvre dans le cas de Yanchuan depuis toutes ces années. Elles ont également permis de replacer dans un contexte plus large les investissements des autorités dans la construction des routes, des sites au bord du fleuve Jaune ou des musées. Néanmoins, dans ce district rural sans sites patrimoniaux ou sans potentiels immédiatement identifiables pour des opérations économiquement rentables, restait la question fondamentale de la bienveillance vis-à-vis des projets proposés par des acteurs privés et des marges de manœuvre laissée à la population locale. Il a ainsi fallu chercher plus avant ce qui pouvait se jouer sur ce territoire au-delà de la question de la stabilité sociale, de la rentabilité économique ou de la valorisation de la culture du loisir.

Dans un article de 2013, Tim Oakes [2013: 381] développe une hypothèse qui semble, à ce propos, tout à fait intéressante. Pour lui, la mise en valeur de la culture en milieu rural est « *an ongoing project of improvement* », qui génère sa propre dynamique politique dont les conséquences sont grandement imprévues et évoluent au fur et à mesure qu'il avance. La valorisation du patrimoine culturel serait ainsi un domaine de réglementation gouvernementale et sociale des villages, un mode de gouvernement des campagnes par la culture. C'est à partir de son expérience de terrain au Guizhou, qu'il élabore l'idée que les autorités souhaitent développer des projets patrimoniaux dans l'optique d'améliorer les villages et la vie rurale. La dynamique serait assez similaire à celles qui président à la lutte contre la pauvreté (VIIIe plan quinquennal 1991–1995) ou au projet de développement de l'Ouest *xibu kaifa* 西部开发 (XIe plan quinquennal 2001–2005) [Zhu, Jin et Graburn 2017: 733, Sanjuan 2007: 180–181]. Pour les autorités locales, il s'agit à la fois de valoriser leur territoire mais également de montrer leur capacité à gouverner en organisant des festivals, en protégeant des artisans et en ouvrant des musées tout cela en assurant l'harmonie [Boutonnet 2009]²⁵ avec les populations concernées et en évitant les conflits et les contestations. Le tourisme devient ainsi un instrument de gouvernement des campagnes.

²⁵ Terme qui renvoie au concept de « société harmonieuse » *hexie shehui* 和谐社会 développée sous la présidence de Hu Jintao à partir de 2005.

Le tourisme et le développement local

Il est peut-être important d'insister sur le fait que le tourisme en Chine est essentiellement une activité destinée aux Chinois eux-mêmes qui sont infiniment plus nombreux que les touristes étrangers à visiter le pays avant même que la Covid n'oblige les dirigeants à fermer les frontières aux touristes étrangers [Taunay 2011, Yu et Sheherd 2013: 19]. Les sites, les musées et les parcs touristiques ont ainsi un rôle pédagogique tout autant que démonstratif. Ils participent à créer ce que Pal Nyiri [2006: 12] nomme « *a shared cultural grammar* ».

Quand, à partir de 1998, poursuivant ses objectifs de décentralisation, l'État a transféré le contrôle du tourisme et de la gestion du patrimoine aux provinces, aux municipalités et aux districts, les projets de développement par le tourisme sont devenus stratégiques [Baoren 2011: 1439]²⁶. La nécessité de trouver des sources de revenu a incité les gouvernements locaux à innover en matière de propositions touristiques afin de se différencier de leurs voisins et attirer les visiteurs. Ainsi que le montrent Larry Yu et Robert Shepherd [2013: 49–50], les exemples de patrimoines reconstruits voire créés de toutes pièces existent ici et là. Il est sans doute important de préciser que les fonctionnaires sont évalués régulièrement et que les critères de développement économique sont particulièrement pris en compte pour des éventuelles promotions : cela peut avoir des conséquences sur le choix de certains projets pouvant apporter des résultats rapides [Li, Wu et Cai 2008]. Cependant même dans les cas où la gestion est confiée à compagnies privées ou en *joint venture* avec le gouvernement, la place de l'État reste importante et donne le diapason des discours structurant le projet touristique. Ces orientations sont, comme nous l'avons évoqué plus haut, grandement liées au projet politique de gouvernement des campagnes et d'amélioration des conditions de vie sur les territoires. Ainsi que le montre par exemple Marina Svensson [2016 : 68–69], les patrimoines historiques et les pratiques du patrimoine culturel immatériel via les actions touristiques ont été identifiés comme des outils de développement dans le projet des « Nouvelles campagnes socialistes » *shehui zhuyi xin nongcun* 社会主义新农村 qui se déploie depuis 2005 et qui vise à moderniser la campagne.

La situation ainsi décrite ne semble laisser aucune place aux populations locales pourtant les premiers détenteurs de ces patrimoines à valoriser et les premiers à être concernés par les conséquences pratiques des projets mis en œuvre. Nombreuses sont les études qui montrent effectivement une perte d'agentivité des communautés quand elles deviennent l'objet d'un projet de développement par le tourisme et ce, notamment en raison de la complexité des structures administratives et

²⁶ 1998 a même été déclarée « Année du tourisme rural en Chine » par la China National Tourism Administration (CNTA)..

bureaucratiques [Yu et Shepherd 2013: 68–69]. Mais cette situation peut également générer des innovations, des projets alternatifs ou des contestations qui donnent à voir la complexité des situations particulières [Svensson 2006, Liu 2017: 92–111]. L'étude de Tim Oakes sur la culture Tunpu (*Tunpu wenhua* 屯堡文化) au Guizhou montre par exemple des situations très contrastées selon les villages concernés par le même objet touristique : certains vont chercher à s'approprier le discours culturel et se construire une place face à la concurrence des autres villages, d'autres vont faire preuve d'inventivité pour transformer le discours et construire une histoire et une culture alternative. Dans certains cas, ces situations peuvent être analysées comme des actes de résistance face aux puissantes élites culturelles hégémoniques, mais le plus souvent, il s'agit surtout de stratégies évolutives où l'on voit les villageois adopter le projet d'amélioration et se l'approprier afin de mener leurs propres projets de valorisation du patrimoine : « *It is therefore perhaps more accurate to view the exhibition of heritage as a practice of contested governance in an ongoing project of improvement* » [Oakes 2013: 401].

Réaliser que certaines des situations observées à Yanchuan appartenait à un mouvement plus large de mise en valeur et d'amélioration des campagnes dans lequel les habitants pouvaient ou non être partie prenante, a permis de relativiser les situations observées mais également d'apprécier la valeur particulière de ce qui se joue sur le territoire de Yanchuan. Les espoirs de développement par la valorisation patrimoniale que peuvent porter les acteurs locaux sont à la hauteur des enjeux portés par les gouvernements locaux comme par l'État central. Il ne s'agit ainsi pas des rêves d'un petit groupe d'individus coupés de la réalité mais bien des espoirs d'entrepreneurs patrimoniaux connectés aux évolutions nationales.

Conclusion

Cet article s'intéresse ainsi à l'observation des acteurs qui développent une forte capacité à saisir les opportunités, à s'engager dans telle ou telle action en fonction des évolutions politiques, des interlocuteurs gouvernementaux et des possibilités offertes par les conjonctures économiques. Cette souplesse qui permet de jouer sur plusieurs tableaux et qui oblige également à choisir en s'assurant qu'aucune porte ne se ferme pour autant, me semble constituer un sujet en soi. S'interroger sur les pratiques de ce groupe implique de se poser la question de leur existence même dans le paysage de la Chine contemporaine. Quelques autres études de terrain en Chine permettent de réaliser que le groupe étudié à Yanchuan n'est pas un exemple isolé ou hors-sol [Evans et Rowlands 2015: 280 s., Chau 2005: 249–252]. On observe ainsi que depuis les années 1990, l'émergence de ces acteurs locaux qui sont à la fois des « *médiateurs d'une mémoire ou d'une culture, mais aussi des constructeurs du patrimoine* » [Isnart 2016: 7–8, Andrieu 2009], hommes et femmes qui s'engagent

localement dans des revitalisations de fêtes de temple, la construction de musées, la rénovation d'un patrimoine villageois ou encore le mécénat culturel. Les trois « *heritage activists* » ainsi étudié par Harriet Evans et Michael Rowlands ont de nombreux traits en commun avec ceux que j'ai pu observer à Yanchuan : des hommes d'une cinquantaine d'année ayant eu une carrière dans l'administration ou dans les forces de l'ordre et pouvant s'appuyer sur des réseaux sociaux et politiques pour mener à bien leurs projets de développement culturels. Les actions observées semblent avoir également en commun d'avoir été initiée à partir de la fin des années 1990 et début 2000, ce qui incite à se pencher sur cette période particulière et essayer de comprendre si la conjoncture nationale a pu jouer un rôle dans l'émergence de ces acteurs locaux. Cette implication de personnages privés dans le secteur du patrimoine local est particulièrement stimulant et permet de réfléchir de manière plus fine les interactions entre les différents niveaux de la société chinoise contemporaine et dépasser l'analyse parfois superficielle d'une imposition par le gouvernement d'un modèle de patrimonialisation « par le haut ».

Bibliographie

- Andrieu, S. (2009). Le métier d'entrepreneur culturel au Burkina Faso. *Bulletin de l'APAD*, no 29–30, p. 55–69.
- Bingzhong, G. (2014). How Does Superstition Become Intangible Cultural Heritage in Postsocialist China? *Positions Asia Critique*, No. 22–3, pp. 551–572.
- Bodolec, C. (2013). Décider ensemble du développement local : le cas du musée des Arts et Traditions populaires de Nianpan (Shaanxi). In: Thireau I. (éd.). *De proche en proche. Ethnographie des formes d'association en Chine contemporaine*. Bern, Berlin, Bruxelles : Peter Lang, p. 119–148.
- Bodolec, C. (2012). The Chinese Paper-Cut : from Local Inventories to the UNESCO Representative List of the Intangible Cultural Heritage of Humanity. In: R. Bentix, A. Eggert et A. Peselmann (eds.). *Heritage Regimes and the State*. Gottingen: Gottingen University Press. Accessible : <https://books.openedition.org/gup/392> (visité le 02.02.2024).
- Boutonnet, Th. (2009). *Vers une « société harmonieuse » de consommation ? Discours et spectacle d'une Chine « civilisée » (1978–2008)*. Thèse de doctorat. Études transculturelles. Institut d'Études Transtextuelles et Transculturelles. Université Jean Moulin, Lyon 3.
- Chau, A. Y. (2005). The politics of Legitimation and the Revival of Popular Religion in Shaanbei, North-Central China. *Modern China*, No. 31 (2), pp. 236–278.
- Evans, H. et Rowlands, M. (2015). Reconceptualizing Heritage in China. Museums, Development and the Shifting Dynamics of Power. In: P. Basu et W. Modest (eds.).

- Museums, Heritage and International Development*. New-York: Routledge. Routledge studies in culture and development.
- Fabre D., Bensa, A. (dir.) (2001). *Une histoire à soi*. Paris : Éd. de la MSHI
- Fiorentino, P., Friel, M., Marrelli, M. et Santagata, W. (2010). *Cultural Commons and Cultural Communities: The case studies of Milan Designers and Italian Futurists Artists. Working paper*, No 2. International Centre for Research on the Economics of Culture, Institutions, and Creativity (EBLA). Accessible : <https://www.fondazioneasantagata.it/en/publications/cultural-commons-and-cultural-communities-the-case-studies-of-milan-designers-and-italian-futurists-artists/> (visité le 02.02.2024).
- Fresnais J. *La protection du patrimoine en République populaire de Chine 1949–1999*. Paris: éd. CTHS.
- Goodman, D. S. G. (2002). Structuring local identity : nation, province, and county in Shanxi during the 1990. *China Quarterly*, No. 172, pp. 837–862.
- Graezer-Bideau, F. (2012). *La danse de yangge. Culture et politique dans la Chine du XXe siècle*. Paris: La Découverte.
- Guo, Y. (2004). *Cultural Nationalism in Contemporary China: The Search for National Identity under Reform*. London: Routledge.
- Hei J. 黑建国 et S. Y. jianzhi. *Shaanbei Yanchuan jianzhi 陕北延川剪纸* (2000). *Les papiers découpés de Yanchuan Shaanbei*. Beijing: Zhongguo gongren chubanshe.
- Holm D. (1983). The Labyrinth of Lanterns: Taoism and Popular Religion in Northwest China. In: *Hanxue yanjiu zhongxin* [Center for Chinese Studies] (ed.). *Minjian xinyang yu Zhongguo wenhua : guoji yantaohui lunwenji 民間信仰與中國文化國際研討會論文集. Proceedings of the International Conference on Folk Beliefs and Chinese Culture*, No. 2, pp. 797– 852.
- Isnart, C. (2016). Anthropologie du patrimoine. In : *Encyclopaedia Universalis*. Accessible : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/anthropologie-du-patrimoine> (visité le 02.02.2024).
- Jingtang, L. 刘景堂 (dir.) (2015). *Yanchuan wenqu 延川文曲* [Encyclopédie culturelle de Yanchuan], Xi'an, Shaanxi xinhua chubanshe chubanshe, Shaanxi renmin chubanshe. 21 volumes: Volume *Minjian yishu juan 民间艺术卷* [Arts populaires], pp. 667–692.
- Kirk, D. (2005). Museums, memorial sites and exhibitionary culture in People's Republic of China. *China Quarterly*, No. 183, pp. 565–586.
- Li, M., Wu, B. et Cai, L. (2008). Tourism Development of Heritage Sites in China. *Tourism Management*, No. 29 (2), pp. 308–319.
- Wang Li, W. (2013). *La convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. Son application en droits français et chinois*. Paris: L'Harmattan.
- Liu, Z. (2017). Place attachment and the remaking of cultural space in a Lijiang resettlement community. E. K. Khun et Z. Liu. *Intangible Cultural Heritage in Contemporary China, The participation of local communities*. New-York: Routledge, pp. 92–111.

- Nitzky, W. (2012). Mediating Heritage Preservation And Rural Development: Ecomuseum Development in China. *Urban Anthropology and Studies of Cultural Systems and World Economic Development*, No. 41 (2–3–4), pp. 367–417.
- Nyiri, P. (2006). *Scenic spots: Chinese tourism, the state, and cultural authority*. Seattle: University of Washington Press.
- Oakes, T. (2000). China's provincial identities: reviving regionalism and reinventing 'Chineseness.' *The Journal of Asian Studies*, No. 59 (3), pp. 667–692.
- Oakes, T. (2006). Cultural strategies of development: implications for village governance in China. *Pacific Review*, No. 19 (1), pp. 13–37.
- Oakes, T. (2013). Heritage as Improvement: Cultural Display and Contested Governance in Rural China. *Modern China*, No. 39 (4), pp. 380–406.
- Sanjuan, Th. (dir.) (2007). Projet de développement vers l'ouest. In: *Dictionnaire de la Chine contemporaine*. Paris: Armand Colin.
- Smith, L. (2006). *Uses of Heritage*. London: Routledge.
- Sofield, T. et Li, F. M. S. Tourism development and cultural policies in China. *Annals of Tourism Research*, No. 25 (2), pp. 362–392.
- Stephen Jones, R. (2009). *Ritual and Music of North China*, volume 2 Shaanbei. Farnham: Ashgate.
- Su, B. (2008). Rural tourism in China. *Tourism Management*, No. 32 (6), pp. 1438–1441.
- Svensson, M. (2006). In the ancestors' shadow: cultural heritage contestations in Chinese villages. *Working papers in contemporary Asian studies*, No 17. Centre for East and South-East Asian Studies. Lund University.
- Svensson, M. (2016). Evolving and contested cultural heritage in China: the rural heritage scape. In: Matsuda, A. et L. E. Mengoni (eds.). *Reconsidering Cultural Heritage in East Asia*. London: Ubiquity Press.
- Taunay, B. (2011). *Le tourisme intérieur chinois*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes. coll. Espace et Territoires.
- Thoraval, J. et Billioud, S. (2014). *Le Sage et le peuple: le renouveau confucéen en Chine*. Paris: CNRS éd. Coll. Bibliothèque de l'Anthropologie.
- Yu, L. et Shepherd, R. (2013). *Heritage management, tourism and governance in China: Managing the past to serve the present*. Berlin, Heidelberg, Dordrecht, and New York City: Springer Briefs in archaeology. Archaeological heritage management.
- Zhu, Y., J. Lu et Graburn, N. (2017). Domesticating Tourism Anthropology in China. *American Anthropologist*, No. 119 (4), pp. 730–735.

MEDIATING CONFLICTING LOYALTIES: THE CULTURAL HERITAGE NETWORK IN GERMANY

Dr. **Helmut Groschwitz**

Researcher and consultant specialized in ICH, Institute for European Ethnology, Bavarian Academy of Sciences and Humanities, Munich, Germany

Abstract

This article is about both the German heritage regime with its processes and criteria, which the author of the article calls the German heritage network, and the author's occupation as a heritage consultant who also works as a cultural broker. From these two perspectives, he aspires to show the structures, actors and values within the German implementation process, as well as the (sometimes) conflicting affordances, while at the same time working as a part of this network and researching it.

Keywords: *intangible cultural heritage, national implementation process in Germany, cultural brokerage, heritage as network.*

The implementation process in Germany

Germany joined the ICH-Convention in 2013. The national implementation process has been developed by the Conference of the Culture Ministers in Germany and the German UNESCO Commission, which also is responsible for the organization. At the moment (spring of 2022), the German national inventory of intangible cultural heritage contains 117 cultural expressions and 14 examples

for best practice. There are five inscriptions on the international UNESCO lists and five nominations.¹

As Germany is a confederal state and the 16 federal states are responsible for culture, there is a complex system of actors and institutions:² (1) Every two years, heritage communities (bearer groups) can apply for the national inventory. The heritage practitioners are expected to do this on their own initiative, following the intended “bottom-up” approach. They have to contribute an application dossier, which contains descriptions of the cultural expression and the community. (2) The applicants submit the files in the federal state in which they live, or where their representatives (e.g., craft associations) are based. In every federal state, the responsible specialists of the ministries or evaluation bodies check the files and suggest the nominations for the national list. The nominations are approved by the federal states’ governments. A special feature in Germany is that some federal states have their own inventories in addition to the national list, where cultural expressions of the federal state are listed.³ Notably, the application requests for the national list and the federal state inventories use the same files and criteria. (3) The German UNESCO Commission collects the nominations from the federal states, which are limited to 64 in total (four nominations from each of the 16 federal states) (4) From this nationwide pool of nominations, the nationwide evaluation body examines the applications and suggests the nominations for the national list. These are approved by the Conference of the Ministers of Culture of the federal states and the Federal Government Commissioner for Culture and the Media.

Part of this process, especially the evaluation process, is invisible to the public and can be described as a “Black Box”, other parts of the process are involved in public relations, especially the announcement of the newly accepted cultural expressions. The application rounds are launched every two years. There are events organized by the German UNESCO Commission and by federal states, to spread information on the process and the criteria. After the files are evaluated on the level of the federal states, sometimes there is information about the nominations – but this is optional. Furthermore, the nationwide evaluation only presents the cultural expressions that were successful. There is no public information on the rejected applicants (unless the communities disclose this information on their own) and there also is no

¹ Available: <https://www.unesco.de/en/culture-and-nature/intangible-cultural-heritage/nationwide-inventory-intangible-cultural-heritage> (viewed 01.02.2024); [https://ich.unesco.org/en/lists?text=&country\[\]=00005&multinational=3&display1=inscriptionID#tabs](https://ich.unesco.org/en/lists?text=&country[]=00005&multinational=3&display1=inscriptionID#tabs) (viewed 01.02.2024).

² The official papers (in German) are available at <https://unesco.de/ike> (viewed 01.02.2024).

³ Federal state lists exist in Bavaria, North Rhine-Westfalia, Saxony, Thuringia.

discussion or possibility to appeal this decision. The decision on the candidacies sometimes follows another process, the so-called *Rückstellung*, a kind of pending status with an opportunity for the applicants to revise their files. Ultimately, even in the case of an approval, the files remain secret (albeit, again, the instance when the communities disclose the information).

Keeping the evaluation process concealed preserves the evaluation bodies from political pressure. The decisions are based on the expertise of the members of the bodies (the names are mostly listed publicly), their discussions and the policies. To date, there is no public discussion on the criteria and the aims of the implementation process in Germany. Meanwhile, ICH in Germany is a rather marginal phenomenon, especially when compared to the *Denkmalschutz* (monument preservation) or museums, which have important fundings and are implemented widely in national laws.

Structures, criteria and actors forming ICH

Germany intends to follow a “bottom-up” approach, which is a problematic term [Sousa 2020: 373–379], and can be described as concept rather than an effective reality. “Bottom-up” in Germany means that the heritage communities shall directly apply for the national list. This is quite easy in case of small and regional cultural expressions. However, in the case of widespread communities, for example, connected to traditional craftsmanship, the associations are predominantly the entities tackling the application form. Furthermore, as the heritage practitioners are organized in different ways, it is quite hard for communities to apply, if they have no central organisation and scarce resources. This is the case, for instance, for post-migrant groups, urban cultural expressions, pop culture scenes, or free arts. Some support may come from the federal states, but in most states, there are little resources attributed to the instigation and coordination of applications. There is also a conceptual tension between the “bottom-up” approach and the hierarchical structures of evaluations and nominations. Additionally, there is no possibility for revisions or discussions regarding the evaluation bodies’ decisions. This aspect, in addition to the concealed nature of the process, is intended to keep politics and lobbyism out of the implementation process and to enable independent decision-making based on a scientific approach. On the other hand, there is no public discussion or negotiation about the process and the criteria, which involves different stakeholders from politics to academic scholars, all the way to heritage communities, all of them having their own policies and agendas.

The files the heritage communities have to submit consist of an application form, ten images and two expert opinions. The application form requires, in a rather dense manner, for the description of the cultural expression, its history and long-term

changes, involved communities and accessibility, for the ways ensuring transmission of skills and knowledge to the next generation, as well as the aspects of threats and of safeguarding plans. These aspects are largely based on the application form for the Representative List and the implicit values of UNESCO, such as the promotion of diversity, accessibility, respect of human rights and sustainability. In Germany, there are some specific questions concerning the reflection on problematic eras, namely the German Empire, the National Socialist period, and the socialist time of the German Democratic Republic.⁴

The application form also requests to involve as many heritage practitioners as possible. This is intended to promote awareness within the heritage community and minimize conflict or cultural appropriation – but it also makes it quite difficult to apply in the case of fragmented communities or scattered cultural expressions that have no organization, centre, or strong structures. This is quite important, as the German implementation process does not list the cultural expressions as a whole, but rather turns the communities who managed the application process into gatekeepers, who are then commissioned to transmit the official logo to the bearer group.

Decisions are mainly based on the application file and the knowledge of the evaluation bodies. Normally, no research or on-site meetings take place. The files remain secret, as long as the applicants do not disclose by themselves. What becomes apparent, are the descriptions of the cultural expressions published by the German UNESCO Commission and by the evaluation bodies of the federal states (in case of the federal state lists). This enables to assure quality and minimize wrongful or conflicting interpretations. However, these descriptions also shape the perception of ICH, based on the hidden agendas and the knowledge of those in charge.

There is little discussion in Germany about what exactly is meant when speaking of “ICH”. There has been a lot of academic excitement concerning this concept in Germany after 2006, a multi-vocal debate over the Convention, its implementation, and the terms enshrined [Bendix et al. 2012; Berger et al. 2009; Eggert and Mißling 2015; Hemme, Tauschek and Bendix 2007; Maase 2015; Samida 2013; Schneider and Valeska 2014; Tauschek 2010]. Meanwhile, there is still no clear definition of ICH. Therefore, intangible cultural heritage can be defined as a synonym for tradition, as a set of cultural performances including the transmission of knowledge and skills within and between communities, as a legal framework in connection to an evaluation and awarding process, as a cultural and identity policy tool, or as a specific perspective on cultural expressions.

⁴ <https://www.unesco.de/kultur-und-natur/immaterielles-kulturerbe/immaterielles-kulturerbe-werden> (viewed 01.02.2024).

Cultural brokerage and the four loyalties

We can consider the application form and the file as a type of “boundary object” [Christiansen 2005] that mediates between the sphere of the heritage communities and the evaluation bodies. It is the result of the effort to compare a wide range of cultural expressions which are quite incomparable, ranging from rituals to crafts to knowledge on nature, and thus enables the implementation process. The application form has a kind of Janus face: the applicants speak with one face, and the evaluation body with another. It is necessary for heritage practitioners to select the right aspects of their cultural expressions and explain them in a way that fits the form and the criteria. This is often not easy for the applicants – and therefore support is necessary.

In Bavaria, it is the mandate of the author of the current article to be part of this two-faced process. As a heritage consultant, based at the Institute for European Ethnology at the Bavarian Academy of Sciences and Humanities,⁵ the author takes part in information events, explains the structures and criteria of the application process, reviews the proposals of the application forms with the applicants, and supports the Bavarian evaluation body. During consulting, he can contribute his academic knowledge on cultural expressions and processes, question some stereotypes and stagings expressed by the applicants, and encourage research by the bearer groups (e.g., studies in archives).

In addition to consulting, the author is a researcher on concepts about intangible cultural heritage and cultural expressions, on the terms and implementation processes, in a critical approach. His interest also lies in the possibilities to fill the gaps of the lists. The German inventories on the national and federal state level still lack Jewish or post-migrant cultural expressions, they have no ICH from Sinti and Roma, and there is some bias towards small scaled and medium-town expressions, missing the urban or pop-culture heritage.

These two approaches within the author’s working on and with ICH and the bearer groups mostly belongs to different spheres of consulting and researching but fertilize one another. It is crucial to maintain a neutral position based on a scientific approach – and especially to reflect on this polyvalence! Yet it is accompanied with certain challenges, as in the complex system of structures and criteria, and the author of the current article is an actor too, connected and bound by different loyalties [Groschwitz 2024].

⁵ Available: <https://kblg.badw.de/institut-fuer-volkskunde/immaterielles-kulturerbe.html> (viewed 08.10.2025). The position is funded by the Bavarian State Ministry of Finances and Homeland Affairs.

The four loyalties / commitments

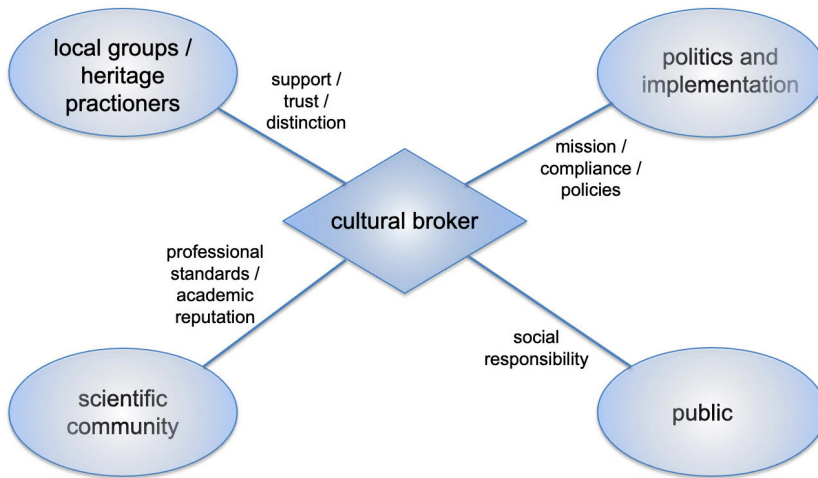


Figure 1. The four loyalties, inspired by Antweiler & Schönhuth.

The author of this article in his professional capacity must be trusted by the heritage communities, the Bavarian evaluation body, the officials, and the UNESCO-commission, by the scientific community, and, finally, by public. In any commitment, he has to exercise restraint and be aware for possible vulnerabilities of the heritage practitioners, there may be aspects he should not discuss with others. But most of all, he must translate. He has to translate the process and the criteria to the heritage communities, translate the values and maybe the hidden agendas of the bearer groups to the evaluation body and officials, he has to translate what is going on to the scientific community – and also translate research and results to the heritage practitioners and the policy makers. In this manifold activity, he considers himself as a cultural broker, which means in this case: providing knowledge and explaining across different layers. As he has no decision-making authority, he can act quite freely and hold valuable dialogues with the different groups. To be clear: he is only one example of a cultural broker in Germany, there are more colleagues with similar challenges. Furthermore, it is very important to keep the exchange and discussions beyond the official procedures.

In his position, the author does not write the files or parts of them, he only gives advice, since the heritage communities still shall identify with their applications. If successful, they are very proud of this achievement. There is some first research on the processes which happen within the communities after an approval, which is a very interesting topic, but which has to be explored further.

Examples from the German implementation process

Three brief examples shall illustrate the application process and some issues in Germany. The first is the so-called “Easter Wheels Run” in Lügde (North Rhine-Westphalia), which has been listed on the national inventory in 2018. Every Easter, the community builds and maintains big wheels made of oak, water them for days, then stuffs them with straw. On the night following Easter Sunday, the straw is set on fire and the wheels run down the hill into the river. This custom relies on many skills and knowledge, and it gives people a strong sense of belonging. Meanwhile, this application had a huge problem at the first attempt, because the heritage community followed some mythological narratives. They imagined themselves to be part of a tradition reaching back to pagan times. These interpretations of rituals often form a kind of dark heritage, reaching back to the 19th and early 20th century. Especially during the National Socialist period, such social practices fitted perfectly into collective imagination of “sun wheels” and “Germanic cults”. These mythological narratives have been deconstructed by scholars over many decades – but they lived on within the heritage community. Thus, the evaluation body had to reject the practitioners’ self-perception – and identified the need for further research. This was accomplished by a historian who collected sources and traced back the cultural expression to the time of Baroque celebrations. Thus, in the end, the application process transformed the self-perception and self-interpretation of the practitioners – and contributed to scientific knowledge [Harnack 2022].

The second example is a mounted pilgrimage from eastern Bavaria. Based on a legend, every Pentecost Sunday there are a catholic procession from Kötzing to a small church, a horse blessing, and some festivities. The horses are opulently decorated, and it is the central celebration of the citizens. The cultural expression is listed on the Bavarian Inventory, but it failed the national list, as women are excluded from the procession itself; they only are involved in the preparations and decorations. This example illustrates the possibility of different interpretations by the Bavarian and the nationwide evaluation body. The rejection from the national inventory had a major impact on the identity of the heritage practitioners. After a brief period of disappointment, they turned the rejection upside down. They still refuse to open the practice to women – and they make the refusal part of their identity. They consider their sense of tradition stronger than the UNESCO criteria.

The third example does not concern a nomination – not now, but it would be possible, even if difficult [Groschwitz 2019]. The festivities of Newroz, the Zoroastrian New Year, is included on the Representative List by many nations.⁶

⁶ Available: <https://ich.unesco.org/en/RL/nawrouz-novruz-nowrouz-nowrouz-nowrouz-nauryz-nooruz-nowruz-navruz-nevruz-nowruz-navruz-02097> (viewed 08.10.2025).

Newroz is also celebrated in Germany, by post-migrants, especially Iranians and Kurds. Since Newroz has been banned in Turkey for several years, it has also become a ritual of Kurdish resistance there. This political content came to Germany along with Kurdish migrants, together with banned political parties. At the moment, when searching for Newroz and Kurds in Bavaria on the internet, one soon reaches the state security – which is not the best environment for ICH. Nevertheless, Newroz has a huge potential for the national list in Germany, as it is celebrated by people living in Germany – and the German national list still lacks migrant heritage. But there are some obstacles. Firstly, there is no overarching heritage community, which could be defined. Secondly, the different groups have no organizational structures – and they follow different ideas of Newroz. And thirdly, Newroz in Germany probably has to shed its political aspects before it has a chance to get nominated. Or maybe these different aspects could be the very reason to bring Newroz to the national list? Nevertheless, this probably would fail at the German implementation process.

These three examples provide a very brief insight into the ways how the notion of cultural expressions as heritage depend on the structures and criteria of the implementation process. There is no neutral way to look at cultural expressions and heritage communities. Furthermore, each of the aforementioned definitions of heritage follows the concept of a division between cultural expressions and communities on the one hand, and other actors, scholars, evaluation bodies, media, policy makers, etc. on the other hand (Fig. 2).

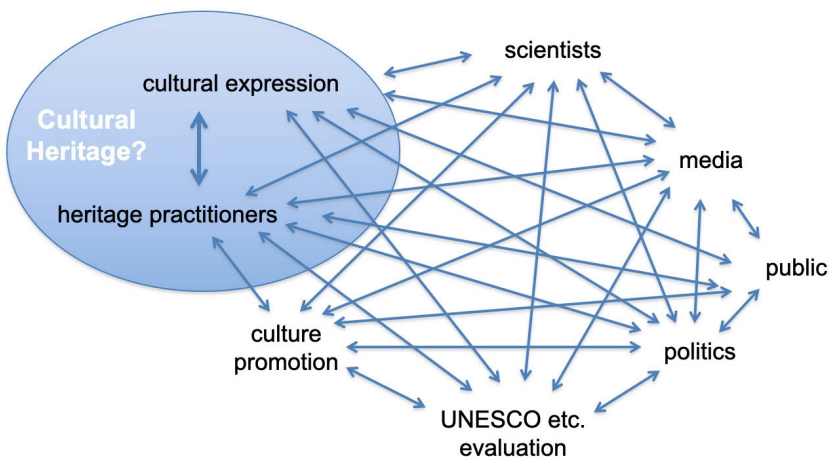


Figure 2. Division between heritage and further stakeholders.

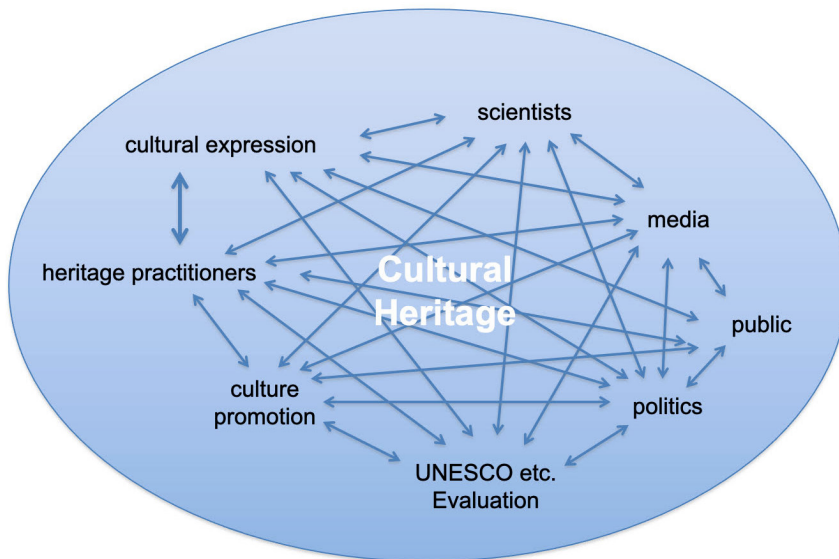


Figure 3. Cultural Heritage as network.

In contrast to this model, the author suggests a notion of ICH as the whole network itself (Fig. 3). With this approach, one can think about the co-production of heritage by the whole network, the interactions, and translations, the interdependencies, and formations [Groschwitz 2021]. Cultural Heritage is less of a state, but more of a process. The scholars, heritage professionals and members of evaluation bodies, are a crucial part of this process – and of ICH itself. This model also relates the different spheres of consulting and research, as all actors in the network refer to the processes and criteria, to knowledge bases and agencies, albeit with different perspectives and power.

Heritage, values and policies

Heritage is not an essential fact, but the result of a complex co-production made from policies, traditions, and skills. There are many valuable studies on heritage that show the different actors, the frameworks, the inventions, interventions, and determinations. There also is the double focus on the past developments of cultural expressions and the processes in the present. Above all, the fluidity of intangible cultural heritage allows for an active role in shaping and forming cultural expressions. In Germany, there have been numerous and extensive academic discussions deliberating whether the convention is suitable for the cultural expressions, whether the terms are adequate and what could be the goal of the implementation process. Especially the formatting effect on cultural expressions by the criteria, the application

processes, and the involved experts have been questioned. These discussions were important, but at some point, they led to a dead end.

The recent discussions have a new focus – on values and policies. Once Intangible Cultural Heritage is considered as an instrument of culture and identity politics, as it is designed within the UNESCO framework, one must ask about the policies and values applied to cultural expressions, and which are negotiated within the network of cultural heritage. Then questions must be asked regarding heritage management and the need for education.

With this focus, documenting and safeguarding, valorising, and shaping do not have to be discussed under terms of tradition or authenticity – instead, the author suggests to think of heritage as a public space, where we are able to negotiate social and cultural issues, where we can think about the future: which of the appropriated skills and knowledge can we adapt to recent values and transmit them to the future? This approach is not utopian, as it is already being implemented in participatory valorisation, in the quest for more diversity and representation, in the negotiations done in contested heritage. It would be great, if there could be more discussions on the future of intangible cultural heritage in Germany.

Bibliography

- Bendix, R., Eggert, A., Peselmann, A. (eds.). (2012). *Heritage Regimes and the State. Heritage Regimes and the State. Göttingen Studies in Cultural Property*. Göttingen: Göttingen University Press. Available: <http://books.openedition.org/gup/348>
- Berger, K. C., Schindler, M., Schneider, I. Verein für Volkskunde in Wien, Österreichischer Fachverband für Volkskunde (eds.). (2009). *Erb.gut? kulturelles Erbe in Wissenschaft und Gesellschaft: Referate der 25. Österreichischen Volkskundetagung vom 14.–17.11.2007 in Innsbruck*. Buchreihe der Österreichischen Zeitschrift für Volkskunde, neue Ser., Bd. 23. Wien: Selbstverlag des Vereins für Volkskunde.
- Christiansen, E. (2005). Boundary objects, please rise! On the role of boundary objects in distributed collaboration and how to design for them. *Proceedings from workshop 'Cognition and Collaboration'*. Portland, Oregon, USA.
- Eggert, A., Mißling, S. (2015). Das UNESCO-Übereinkommen von 2003 zur Erhaltung des immateriellen Kulturerbes. In: Groth, S., Bendix, R., Spiller, A. (eds.). *Kultur als Eigentum: Instrumente, Querschnitte und Fallstudien*. Göttinger Studien zu Cultural Property, Band 9. Göttingen: Universitätsverlag Göttingen, pp. 61–82.
- Groschwitz, H. (2021). Immaterielles Kulturerbe als Netzwerk und die Koproduktion von Authentizität. In: Saupe, A., Samida, S. (eds.). *Weitergabe und Wiedergabe: Dimensionen des Authentischen im Umgang mit immateriellem Kulturerbe*. Wert der Vergangenheit. Göttingen: Wallstein Verlag, pp. 71–90.

- Groschwitz, H. (2019). Immaterielles Kulturerbe in metropolitanem Raum und superdiversen Kontexten – Versuch über die Grenzen eines identitätspolitischen Konzeptes. In: Trummer, M., Gietl, S., Schwemin, F. (eds.). «Ein Stück weit ...»: Relatives und Relationales als Erkenntnisrahmen für Kulturanalysen. Regensburger Schriften zur Volkskunde / Vergleichenden Kulturwissenschaft, Band 39. Münster; New York: Waxmann, pp. 71–84.
- Groschwitz, H. (2024). Immaterielles Kulturerbe – Beratung als Cultural Brokerage. In: Wulf, Ch. (ed.): Lebendige Kultur. Praktiken Immateriellen Kulturellen Erbes. Berlin: Paragrana, pp. 58–73.
- Harnack, M. (2022). Potenziale des UNESCO-Übereinkommens von 2003. Beispiele aus der Beratungspraxis der Landesstelle Immaterielles Kulturerbe Nordrhein-Westfalen. In: Drascek, D., Groschwitz, H., Wolf, G. (eds.). *Kulturerbe als kulturelle Praxis – Kulturerbe in der Beratungspraxis*. Bayerische Schriften zur Volkskunde, Band 12. München: Institut für Volkskunde, pp. 49–63.
- Hemme, D., Tauschek, M., Bendix, R. Göttinger Institut für Kulturanthropologie/Europäische Ethnologie (eds.). (2007). *Prädikat «Heritage»: Wertschöpfungen aus kulturellen Ressourcen*. Studien zur Kulturanthropologie/Europäischen Ethnologie, Bd. 1. Berlin: Lit.
- Maase, K. (2015). «Migrantische Traditionen, Stadtmarketing und globale Ökumene». In: *Lebendige Traditionen in der urbanen Gesellschaft / Les Traditions Vivantes Dans La Société Urbaine*, Bundesamt für Kultur, Schweizerische Akademie der Geistes und Sozialwissenschaften, editors, pp. 99–105. Baden. Available: https://www.academia.edu/17268868/Migrantische_Traditionen_Stadtmarketing_und_globale_%C3%96kumene
- Samida, S. (2013). Zur Genese von Heritage: Kulturerbe zwischen Sakralisierung und Eventisierung. *Zeitschrift für Volkskunde*, No. 109 (1), pp. 77–98.
- Schneider, I., Valeska, F., Deutsche Gesellschaft für Volkskunde (eds.). (2014). *Erzählungen als kulturelles Erbe: das kulturelle Erbe als Erzählung; Beiträge der 6. Tagung der Kommission für Erzählforschung in der Deutschen Gesellschaft für Volkskunde vom 1.–4. September 2010 im Universitätszentrum Oberurg*. Innsbrucker Schriften zur Europäischen Ethnologie und Kulturanalyse 2. Münster: Waxmann.
- Sousa, F. (2020). Is ‘Bottom-Up’ a Condescending Expression? Tales of Indignation and Reflexivity. *Volkskunde*, No. 3, pp. 373–379.
- Tauschek, M. (2010). *Wertschöpfung aus Tradition: der Karneval von Binche und die Konstituierung kulturellen Erbes*. Studien zur Kulturanthropologie, Europäischen Ethnologie, Bd. 3. Berlin; Münster: Lit.

**LE PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL ET SON
DOUBLE : LES PRATIQUES SOCIALES AU PRISME DE
L'INVENTAIRE PARTICIPATIF NATIONAL (FRANCE)**

**INTANGIBLE CULTURAL HERITAGE AND ITS DOUBLE:
SOCIAL PRACTICES THROUGH THE LENS OF THE NATIONAL
PARTICIPATORY INVENTORY (FRANCE)**

Thomas Mouzard

Résumé

La Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (PCI) est caractérisée par une nature consensuelle, qui permet très diplomatiquement un accord entre États parties et à chacun d'entre eux de le mettre en œuvre selon leurs possibilités et spécificités. Cette souplesse se retrouve à l'échelle nationale quand il s'agit de l'interpréter ne serait-ce que pour définir ce qui relève du PCI ou non. Dans ce cas, nommer telle pratique sociale comme du PCI revient-il à la normer, en l'informant par certaines normes du PCI au sens de l'Unesco ? Dans quelle mesure l'identification même du PCI via l'Inventaire en France consisterait à établir une représentation normée de la pratique sociale mise en patrimoine (son double) ? Nous verrons que le prisme de l'Inventaire national du PCI apporte aux communautés patrimoniales une triple réflexivité méthodologique, axiologique, et anthropologique. Entre reflet patrimonial et réalité vécue se jouent alors des relations à explorer...

Mots clefs : *Patrimoine culturel immatériel, communauté, inventaire, participation, réflexivité.*

Abstract

The *Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage* (ICH) is characterized by its consensual nature, allowing for agreement between States Parties, and for each of them to implement it according to their possibilities and specificities. This flexibility is mirrored at national level when it comes to interpreting it, if only to define what is or is not ICH. In this case, does naming a social practice as ICH amount to standardizing it, by informing it by certain ICH norms as defined by UNESCO? To what extent does the very identification of ICH via the Inventory in France consist in establishing a standardized representation of the social practice in question (its double)? The article suggests that the prism of the National ICH Inventory provides heritage communities with a triple reflexivity: methodological, axiological and anthropological. The relationship between heritage reflection and lived reality is to be explored.

Keywords: *intangible cultural heritage, community, inventory, participation, reflexivity.*

Introduction

L'efficacité de la Convention Unesco de 2003 réside principalement dans le fait qu'elle institue, de manière obligatoire, une politique culturelle nationale de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, définie dans les articles 11 à 15. Ce fait semble pourtant et pour l'instant largement méconnu tant est grande, médiatiquement et symboliquement, la visibilité des listes de l'Unesco, alors même que ces inscriptions ne constituent pas une obligation (art. 16 à 18). La politique publique du patrimoine vivant ne peut se constituer de manière compartimentée, mais nécessairement de manière très transversale, en vertu d'une part du domaine immense d'activités sociales à considérer et d'autre part des objectifs fixés par la Convention. Le PCI avec ses procédures d'inscriptions sur des listes est encore trop souvent considéré comme un simple label parmi tant d'autres, ce qu'il n'est pas. La société civile, les élus, et les professionnels commencent à entrevoir le potentiel des utilisations locales de cet instrument international (qui par ailleurs ne se trouve pas à l'abri de dérives identitaristes ou mercantilistes). En effet « cette politique est susceptible de fonctionner comme un agrégateur d'aspirations largement portées par notre société : la participation citoyenne au processus de décision, le développement durable sous toutes ses formes, la construction de territoires... » indiquait déjà Christian Hottin¹

¹ Christian Hottin a coordonné la mise en œuvre de la Convention par la France de 2006 à 2016.

en 2017 [Hottin 2017: 147–152], après 10 ans de mise en œuvre de la Convention en France.

Dans ces quelques pages, la focale sera portée sur la conduite de l'Inventaire national du patrimoine culturel immatériel (désigné par l'acronyme INPCI par la suite), en application des articles 11 et 12 de la Convention. Initié en 2008, ce dispositif national n'entend pas se limiter à la poétique d'un inventaire à la Prévert, mais offrir un outil politique permettant d'agir collectivement et publiquement dans le cadre d'un développement durable. Collectivement, publiquement et écologiquement donc [Latour et Schlutz 2022], c'est-à-dire en replaçant l'humain dans les milieux naturels et en réinventant des pratiques culturelles souvent vieillissantes en relations avec des acteurs concernés de manière écosystémiques [Cominelli 2016], qu'ils soient des professionnels de la culture et du patrimoine ou du tourisme, des chercheurs, des artistes, des enseignants, des élus...

Du droit souple

Par le biais du projet de loi *Liberté Architecture Création Patrimoine*, adopté définitivement par le Sénat le 29 juin 2016, la France a introduit juridiquement la notion de patrimoine culturel immatériel, qui sera insérée à l'article L1 du code du patrimoine (article 55 de la petite loi du 29 juin 2016) en ces tous simples termes : le patrimoine « s'entend également des éléments du patrimoine culturel immatériel, au sens de l'article 2 de la convention internationale pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, adoptée à Paris le 17 octobre 2003 ». Cette définition législative répond aux obligations juridiques de l'État français de mettre en application la Convention qu'elle a ratifiée en 2006, sans autre appareil normatif que celle-ci.

La sauvegarde du PCI relève en France d'un droit souple se distinguant d'un droit obligatoire dans son expression et contraignant par ses sanctions. Tel que défini par le Conseil d'État [2013], ce droit a pour objet de « modifier ou d'orienter les comportements de leurs destinataires en suscitant, dans la mesure du possible, leur adhésion » mais « ne crée pas de droits ou d'obligations pour leurs destinataires ». La sauvegarde opère ainsi largement dans le registre éthique, souvent en périphérie du droit.

Le texte de la *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel* (2003) et ses *Directives opérationnelles* (mise à jour en 2022) sont volontairement indicatifs, et ne fournissent pas un précis de l'inventaire du PCI. Même la *Note d'orientation pour la réalisation d'inventaires* (2021)² n'épuise pas les questions

² Les textes de base se trouvent en ligne sur le site de l'Unesco : <https://ich.unesco.org/fr/convention>, la *Note d'orientation* à la page : <https://ich.unesco.org/fr/note-dorientation-pour-la-realisation-dinventaires-00966>

qui se posent en pratique ou dans le moindre atelier organisé sur le sujet avec des étudiants, des professionnels du patrimoine ou des praticiens.

En France la conduite d'un inventaire participatif national est assurée par le département de la recherche, de la valorisation et du patrimoine culturel immatériel (DRVPCI) situé dans l'organigramme du ministère de la Culture à la direction générale des patrimoines et de l'architecture³. Les représentants de communautés patrimoniales⁴ réalisent un dossier d'inventaire constitué d'une « fiche type », accompagnée de la preuve du consentement des praticiens, des lettres de soutien, éventuellement d'une vidéo. La fiche type s'est vue régulièrement améliorée depuis 2008, afin de mieux correspondre aux attendus de la Convention, notamment en ce qui concerne la participation et la sauvegarde [Pareja Del Corso 2020: 45–49]. La réflexion qui va suivre se base sur la version en vigueur depuis 2018, incluant le champ « mesures de sauvegarde envisagées » qui implique une réflexion sur des actions culturelles à conduire pour assurer la vitalité de la pratique. La fiche-type est structurée en quatre parties portant successivement sur (i) la description de la pratique et de la communauté au présent ; (ii) la logique et les acteurs de sa transmission aujourd'hui ; (iii) le contexte historique et les évolutions ; (iv) la viabilité et les modalités de sauvegarde.

L'inclusion d'un élément (une pratique sociale héritée) à l'INPCI ne constitue pas une opération de classement au sens de la législation sur les biens culturels. La patrimonialisation au titre du PCI apporte une certaine reconnaissance publique (étatique) à une pratique sociale patrimoniale, partage une connaissance sur cette pratique *via* la fiche d'inventaire publiée sur le site du ministère de la Culture et sur la plateforme collaborative PCI lab. Dès en amont, le processus d'inventaire lui-même n'est pas sans effets [Mouzard 2019: 47–52]. Les communautés qui initient une démarche de patrimonialisation via l'INPCI reçoivent un soutien technique et au besoin financier du DRVPCI, qui leur propose si possible la collaboration avec un

³ Ce département est l'héritier de la mission du patrimoine ethnologique créée en 1980 et dissoute en 2010 dans le département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique (DPRPS), qui devient le DRVPCI dix ans plus tard. À travers ces évolutions bureaucratiques, se joue la continuité d'une politique de soutien à la recherche en ethnologie de la France désormais articulée à celle de la sauvegarde du patrimoine vivant. Pour une étude de l'histoire de cette institution de la Culture sur la période 1982-2016, et 2002-2016 en particulier lire [Hottin 2019].

⁴ La Convention utilise le syntagme « communautés, groupes et individus » pour désigner à la fois les praticiens et acteurs de la patrimonialisation, sans jamais définir. J'utilise la notion de « communauté patrimoniale » au sens de la Convention du conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société, art. 2 (dite Convention de Faro, 2006) : « la communauté patrimoniale se compose de personnes qui attachent de la valeur à des aspects spécifiques du patrimoine culturel qu'elles souhaitent, dans le cadre de l'action publique, maintenir et transmettre aux générations futures ».

chercheur. Une fois le dossier réputé cohérent et complet, il est évalué par le Comité national⁵ pour validation et inclusion à l'Inventaire. Outre la qualité du dossier, les membres du CPEI évaluent la conformité de l'élément au regard de la Convention.

Afin de préciser ces critères d'évaluation, un groupe d'expert a été constitué, en vue de reformuler un *vade mecum* à l'usage des communautés patrimoniales. Bien que ce groupe de travail n'ait pas encore livré ses conclusions au moment de la publication de cet article, j'y livre l'état de mes propres réflexions, en tant que chargé de mission ethnologie et patrimoine culturel immatériel au ministère de la Culture⁶.

Valeurs et finalités

Rappelons que l'objectif général visé par l'ONU reste de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité dans le monde. Dans cette perspective, l'Unesco se base sur le principe que le dialogue interculturel favorise la paix (à rebours de convictions inverses sur l'inéluctabilité des chocs et conflits de civilisations). La déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle (2001), adoptée au lendemain des attentats du 11 septembre, présente la diversité culturelle comme le pendant de la biodiversité, transférant dans l'ordre culturel les impératifs désormais largement admis en ce qui concerne la nature. Cette déclaration universelle réaffirme et affirme simultanément la nécessité de défendre la diversité biologique et culturelle, afin d'assurer la préservation de l'humanité, comprise à la fois comme nature (survie de l'espèce) et comme culture (« humaniser la mondialisation »)⁷. La Convention de 2003 et la Convention de 2005 sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles se présentent ainsi comme les instruments relatifs à la Déclaration universelle de 2001, la première dans le domaine du patrimoine inséré dans les droits culturels, la deuxième dans le domaine des biens et services

⁵ Ce Comité est toujours nommé Comité du patrimoine ethnologique et immatériel au moment de la rédaction de cet article, malgré la disparition de la mission du patrimoine ethnologique et de cette catégorie qui recouvrait en fait la recherche en ethnologie de la France, que soutient toujours le ministère de la Culture en France. Il est constitué d'agents du ministère de la Culture, d'un représentant du ministère des Outre-mer, du ministère de la transition écologique..., de la délégation permanente de la France à l'Unesco, de la commission nationale française à l'Unesco, des représentants des élus, et de personnes qualifiées dans différents domaines du PCI.

⁶ J'exerce ces fonctions en administration centrale (direction générale des patrimoines et de l'architecture) depuis 2018. De 2014 à 2018 j'ai exercé les fonctions de conseiller à l'ethnologie et au patrimoine culturel immatériel à la direction des affaires culturelles de Guyane. De 2012 à 2014, j'étais chargé de mission patrimoine pour la commune d'Awala-Yalimapo (Guyane). Je continue à me former, à pratiquer et à enseigner l'anthropologie sociale depuis l'obtention d'un doctorat à l'Ecole des hautes études en sciences sociales en 2011.

⁷ La Déclaration universelle de 2001 peut être consultée et téléchargée sur la bibliothèque numérique de l'Unesco : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000127162_fre

culturels dans leur dimension économique⁸. La *Liste de sauvegarde urgente*, la *Liste représentative*, et le *Registre des bonnes pratiques de sauvegarde* ouverts par la Convention de 2003 inscrivent au patrimoine immatériel de l'humanité une somme de pratiques culturelles, choisies par leurs praticiens, et considérées globalement comme des *éléments* de diversité culturelle. L'objectif concret que constitue la *sauvegarde* d'une pratique se trouve ainsi indissociable, à l'échelle d'un inventaire, du but de *sensibilisation* à l'importance de la *diversité culturelle*.

La lecture et la mise en œuvre de la Convention nous amène à distinguer deux types de critères de qualification d'une pratique culturelle en tant que PCI : des critères de valeurs (qualités morales) et des critères de finalité (objectifs pratiques). La distinction opérée ici entre un registre de la morale ou éthique et un registre de l'action est méthodologique et opératoire, comme on va le voir ensuite dans le cas de l'Inventaire national du PCI. Mettre en œuvre la Convention en accord avec son esprit revient *in fine* à orienter l'action par l'éthique.

L'article 1 de la Convention en présente les 4 « objectifs » (traduction en français par l'Unesco de l'anglais *goal*) :

- la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel ;
- le respect du patrimoine culturel immatériel des communautés, des groupes et des individus concernés ;
- la sensibilisation aux niveaux local, national et international à l'importance du patrimoine culturel immatériel et de son appréciation mutuelle ;
- la coopération et l'assistance internationales.

Parmi ces quatre objectifs, un seul est d'ordre strictement opérationnel, c'est celui de sauvegarde, qui se trouve dans l'intitulé même de la Convention. La coopération entre États partie, la sensibilisation au PCI et plus encore le respect du PCI relèvent davantage d'objectifs moraux.

La Convention ne prend pas en compte toutes les activités sociales « que les communautés, groupes et individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel » (art. 2), mais seulement celles conformes à certains principes et valeurs. Il en va de même à l'échelle nationale, puisque la Convention est le seul instrument normatif en France pour la mise en œuvre d'une politique publique de sauvegarde du PCI. Ce cadre moral résulte de la prise en compte cumulative des Droits de l'Homme et du Développement durable. Les deux instruments relatifs aux Droits de l'Homme⁹, et l'agenda 2030 adopté en 2015 avec ses dix-sept objectifs du

⁸ Cette partition pose évidemment d'innombrables questions anthropologiques, politiques, économiques... et pratiques.

⁹ Le pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels et le pacte international relatif aux droits civils et politiques ratifiés par la France en 1980. Pour voir

développement durable¹⁰ se présentent donc comme des filtres normatifs devant les inventaires de l'Unesco. À cela l'article 2 de la Convention ajoute une condition : « l'exigence du respect mutuel entre communautés, groupes et individus ».

En complémentarité de la Convention de 2003, les *Principes éthiques* (2015) ont été conçus « pour servir de base à l'élaboration de codes et d'outils d'éthique spécifiques, adaptés au contexte local et sectoriel ». Ces principes synthétisent les apports des droits autochtones en réponse aux représentations ou exploitations exogènes aux communautés patrimoniales et non souhaitées par elles. Le premier principe énonce clairement – et plus radicalement que la Convention – que « Les communautés, groupes et, le cas échéant, individus doivent jouer le rôle principal dans la sauvegarde de leur patrimoine culturel immatériel ». En outre les principes 9 et 10 portent sur l'exigence d'un diagnostic participatif sur la viabilité des pratiques.

Enfin, les *Rapports d'évaluation du Comité intergouvernemental* (tous disponibles en ligne sur le site dédié de l'Unesco, 18^e comité cette année) font en quelque sorte « jurisprudence ». Ces documents permettent de cerner les problèmes éthiques que peuvent poser certaines pratiques ou leur patrimonialisation.

Le patrimoine entre science et politique

Ce sont l'ensemble de ces paramètres que nous prenons en compte, de manière pragmatique plus qu'encyclopédique, dans le cadre de la réalisation d'une fiche d'Inventaire national du PCI en France. Cet inventaire n'est pas conduit dans son économie générale selon une primauté scientifique. L'INPCI fonctionne de fait comme un registre d'éléments représentés par une fiche réalisée grâce à la mobilisation des acteurs concernés (communauté, chercheur, diverses organisations). L'Inventaire national est la somme de demandes sociales. Il est dynamique et fondamentalement opérationnel en étant tournée vers la sauvegarde des pratiques reconnues comme patrimoniales. Le terme « sauvegarde », qui peut laisser entendre les fonctions de protection et de conservation, demande dans le domaine du PCI à être constamment défini : il s'agit en fait par tous les moyens possibles d'assurer la vitalité d'une pratique culturelle.

Le patrimoine est une chose publique résultant d'un travail scientifique d'objectivation en relation avec des enjeux subjectifs. Cela est particulièrement vrai pour le PCI, qui place l'expertise dans un rôle de facilitation, c'est-à-dire de documentation, d'écriture, de médiation avec les institutions chargées de mener les inventaires et d'accompagner la sauvegarde, et non plus d'autorité électorale.

l'examen périodique de la France par le Conseil des Droits de l'Homme : <https://www.ohchr.org/fr/hr-bodies/upr/fr-index> (visité le 01.02.2024).

¹⁰ Voir le site des objectifs du développement durable en France : <https://www.agenda-2030.fr/> (visité le 01.02.2024).

Par conséquent, nous devons distinguer l'approche scientifique (l'ethnologie/ anthropologie est la science de référence pour le patrimoine culturel immatériel) visant la production de données empiriquement fondées et soumises à certaines conditions de vigilances, de la démarche sociale dans le cadre de l'action publique (et donc politique) tournée davantage vers la quête de reconnaissance et l'efficacité de la sauvegarde. La réalisation d'une fiche d'Inventaire se présente alors comme un compromis opéré au sein de ce registre particulier alliant recherche (objectif de connaissance) et action (objectif de sauvegarde).

Communauté et périmètre géographique de l'élément

Face à une pratique culturelle, l'approche anthropologique consiste à contextualiser, afin d'évaluer un périmètre social, notamment par comparatisme. Au cœur de cette exigence épistémologique se trouve « la question de ce qui est commun : qui partage quoi ? », ce que l'anthropologue Jack Goody appelait la « communalité ». Pour des raisons pratiques, il est tentant de se référer à de tels résultats pour la conduite de l'INPCI : on préférera inclure une pratique en une fiche plutôt qu'une série d'occurrences de cette pratique en autant de fiches relativement redondantes.

Cependant, une démarche d'inclusion à l'INPCI est d'abord politique, dans la mesure où elle consiste en une action collective dont le résultat est soumis au consentement de ladite communauté (la fiche avec chacune de ses sections, de la description de la communauté aux mesures de sauvegarde envisagées). Cette opération est tributaire de contraintes matérielles et nécessite une organisation sociale, une méthode de prise de décision collective. Elle exige aussi une logistique permettant d'aboutir au consentement au sein d'un réseau social plus ou moins étendu. La limitation d'une pratique à une certaine localisation ou un groupe social particularisé peut donc éventuellement se justifier par la faisabilité de la sauvegarde à cette échelle restreinte. Mais en aucun cas l'INPCI ne devrait fonctionner comme un « indicateur géographique » et encore moins limiter une pratique à une localité/ communauté au détriment d'autres.

Dans la pratique – et la lecture des procès-verbaux des Comités nationaux l'atteste par les archives – le processus d'inclusion à l'INPCI pose quasi systématiquement la question du « périmètre géographique de l'élément ».

Une fois bien identifiée la pratique qui devra être incluse à l'Inventaire, on cherche à connaître son étendue géographique réelle sur tout le territoire national (ceci est d'ailleurs encouragé par la rubrique « pratiques similaires en France et à l'étranger » de la première partie de la fiche-type). Cette répartition excède bien souvent la territorialisation proposée par les initiateurs de la démarche (qu'ils soient praticiens, chercheurs, professionnels du patrimoine ou autres). La question est alors

de savoir si on doit maintenir le focus de départ ou bien étendre à l'ère totale de répartition.

La patrimonialisation de la pratique étendue à l'ensemble des territoires où elle existe est par principe immédiatement envisagée par le DRVPCI, dans l'intérêt général, afin d'éviter des effets délétères que l'on peut qualifier « d'appropriation ». Respecter l'esprit de la convention nous engage en effet à ne pas créer de conflits entre communautés (critère de valeurs : « respect mutuel entre communautés »). Or la délimitation d'une pratique à un territoire ou une communauté particulière alors que la même pratique se retrouve ailleurs risque fort de mécontenter les praticiens ainsi exclus de la démarche. L'instrumentalisation de la procédure d'inclusion à l'INPCI par un groupe au détriment d'un autre avec lequel il entretient des relations antagonistes a déjà été observée ces dernières années. Ces tentatives de monopolisation de la reconnaissance étatique comme capitalisation symbolique dans un champ concurrentiel ont pu être déjouées. Il faut en effet pouvoir déceler ce phénomène afin de ne pas susciter de tensions entre communautés. Même si la Convention renvoie les chercheurs à un rôle de facilitateur, l'implication d'un ethnologue peut permettre de détecter ce problème et d'envisager sa résolution.

Conclusion. Une triple réflexivité

Le prisme patrimonial de l'INPCI induit une réflexivité méthodologique qui conduit à identifier non seulement la pratique sociale à patrimonialiser, autrement dit un commun, mais aussi sa communauté, ainsi que les mesures à prendre collectivement et publiquement pour assurer sa vitalité. Ce passage réflexif peut avoir des effets non seulement sur la chose commune, mais aussi sur la communauté sociale, qui devient communauté patrimoniale. Celle-ci peut alors, selon les cas, s'étendre au périmètre géographique de l'élément, en fonction de la faisabilité des projets de sauvegarde.

La réflexivité patrimoniale est aussi axiologique, car l'Inventaire agit aussi comme un prisme de valeurs. Il s'agit pour la communauté de questionner sa pratique commune au regard des Droits de l'Homme¹¹ et du développement durable. Ce cadrage éthique traduit en objectifs (dans les Pactes internationaux et l'Agenda 2030) oriente la sauvegarde : valeurs morales et finalités pratiques s'avèrent indissociables.

Enfin, le prisme de l'Inventaire du patrimoine immatériel est aussi anthropologique quand un ethnologue collabore avec une communauté patrimoniale et partage ses problématiques de recherche (par exemple sur les frontières du sujet collectif [Agier 2013], l'intervention sur les traditions [Dimitrijevic 2004, Escobar 2020], ou encore sur la moralisation de la culture [Alévêque et Chandivert 2023], etc).

¹¹ Voir la communication de Clea Hance et Lily Martinet dans ce dossier.

L'étude des rapports entre une pratique culturelle et son reflet patrimonial est déjà au programme de la recherche en sciences humaines et sociales [Davallon 2022]. À l'issue de ses relations réflexives entre le patrimoine et son double, il sera temps, sans doute, de troubler encore davantage le reflet patrimonial afin de vivre pleinement et directement ce que le patrimoine vivant cherchait à préserver partiellement et par remédiation.

Bibliographie

- Agier, M. (2013). *La condition cosmopolite, l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. Paris: La Découverte.
- Alévêque, G. et Chandivert, A. (dir.) (2023). *La moralisation de la culture, éthiques et politiques des appartenances et différences*. Paris: éd. de la MSH.
- Cominelli, F. (2016). *Métiers d'art et savoir-faire*. Paris: Economica.
- Conseil d'État. Le droit souple. Etude annuelle. Accessible : <https://www.conseil-etat.fr/publications-colloques-etudes/le-droit-souple> (visité le 01.02.2024).
- Davallon, J. (2022). Traduire un processus social en patrimoine immatériel. *Communication et langages*, n° 211, p. 31–51. Accessible : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages-202page-31.htm&wt.src=pdf> (visité le 01.02.2024).
- Dimitrijevic, D. (dir.) (2004). *Fabrication des traditions et invention de modernité*. Paris: éd. de la MSH.
- Escobar, A. (2020). *Autonomie et design, la réalisation de la communalité*. Toulouse: Europhilosophie éd. Accessible : <https://books.openedition.org/europhilosophie/948> (visité le 01.02.2024).
- Hottin, C. (2017). Présent et devenir du patrimoine immatériel. *Le Débat*, n° 194 (2), p. 147–152.
- Hottin, C. (2019). Témoignage pour une histoire administrative de la Mission du patrimoine ethnologique. *In Situ. Au regard des sciences sociales*, n° 1. Accessible : <http://journals.openedition.org/insituarss/414> (visité le 01.02.2024).
- Latour, B. et Schultze, N. (2022). *Mémo sur la nouvelle classe écologique*. Paris: Les empêcheurs de penser en rond.
- Mouzard, T. (2019). Pourquoi-comment inventorier le patrimoine culturel immatériel en France ?; *Cahiers du CFPCI*, n° 9, p. 47–52. Accessible : <https://www.maisondesculturesdumonde.org/patrimoine-culturel-immateriel/les-cahiers-du-cfpci/cahiers-du-cfpci-9> (visité le 01.02.2024).
- Pareja Del Corso, L. (2020). *L'Inventaire du patrimoine culturel immatériel en France : de la mise en œuvre aux médiations numériques*. Mémoire de recherche de Master. Université Paris 8. Accessible : <https://octaviana.fr/document/249601079> (visité le 01.02.2024).

MUSEOLOGY OF THE LIVING HERITAGE OF COGNAC CULTURE IN NOUVELLE-AQUITAINE: FOR AN INTERNATIONAL REREADING OF THE HISTORY OF SCIENCE AND TECHNOLOGY IN DEVELOPMENT OF EAU-DE-VIE OF COGNAC IN THE CHARENTES

Vanessa Ferey, PhD

Doctor in museology, mediation, heritage from the Université du Québec à Montréal, specialty Epistemology, History of Science and Technology, teacher in museology at École des hautes études en sciences de l'information et de la communication – Celsa Sorbonne Université and in cultural engineering at the Sorbonne Nouvelle University

Abstract

Communities have always invented systems to preserve the evolution and the history of their thoughts. Nevertheless, how is the knowledge associated with this human thought cultivated? Where does it come from and in what ways is it constituted? The answers to these questions are partly given through actions intended to preserve and enhance the collections of tangible and intangible artifacts present in museums. From science, society or art, but also ecomuseums, interpretation centres or archives, communities ensure the survival of this knowledge in many ways. This article highlights the knowledge, practices and know-how resulting from the living heritage of Cognac brandy, registered as a French intangible heritage in 2020. The Association des Savoir-faire du Cognac's request for an inscription on the List of Intangible Cultural Heritage, on the occasion of the 20th anniversary of the UNESCO Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage, opens new perspectives for the interpretation of this intangible heritage.

Keywords: *science, cultural heritage, intangible heritage, brandy, Cognac.*

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.620>

© Latvian Academy of Culture, Vanessa Ferey

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



The request for the recognition of Cognac brandy know-how as a common heritage of humanity provided an opportunity to reflect on a unique cultural heritage system in Charentes. Until now, this system has primarily been valued for its cultural and scientific significance at the international level.

The theoretical framework that is to be developed through this inscription seeks to support and guide a community of practitioners, professionals, and researchers in conceptualizing complex issues – such as the increasing intricacy of intercultural relations in the international spirits market. According to Bateson, a cultural system [Picard & Marc 2013] must be understood from the perspective of individual behaviours, which, in turn, are analysed in relation to the ties between people. These relationships form what Gregory Bateson termed the “ecology of mind” – the entire communicative network that connects humans to their environment, animals, and larger ecosystems. Studying such a “cultural system” is a complex endeavour. It requires examining the interconnections essential to maintaining its organization (structure), the mechanisms underlying its intrinsic logic (functioning), and its capacity for transformation, both stable and disruptive (process).

With regard to the know-hows related to Cognac production, this cultural system is embodied in the creation of the Association des Savoir-Faire du Cognac in 2016. Aimed at uniting key aspects of the extensive study of Cognac’s human cultures, its establishment marked a fundamental step in the communities’ effort to gain recognition as a heritage of universal significance. This association plays a central scientific role in coordinating various issues, including the recognition of know-how, production processes, Cognac varieties, *terroir*, consumption patterns, and UNESCO cultural and intangible heritage recognition.¹ The association works toward this goal while ensuring the active participation of a broad community of practitioners in defining Cognac’s living heritage. This diversity is expressed through the various appellations of Charente and Charente-Maritime, as well as the municipalities of Deux-Sèvres and Dordogne. In this context, its mission extends beyond mere recognition to actively promoting the transmission and enhancement of Cognac’s cultural heritage and knowledge. To achieve this, the association applies the methodology of ICH to the safeguarding of Cognac, focusing on several key actions:

- Conducting a participatory inventory covering the various activities related to Cognac production, including elaboration techniques and associated know-how.
- Coordinating the implementation of a dissemination and promotion plan centred on Cognac’s identity and craftsmanship.

¹ Available: <https://lessavoirfaireducognac.com> (viewed 12.02.2023).

- Enhancing accessibility and fostering the dissemination of cultural and scientific content through diverse media.
- Supporting cultural actors and stakeholders in developing initiatives aligned with the inventory’s findings.

By integrating these efforts, the association not only safeguards but also strengthens the dynamic relationship between Cognac’s heritage, its practitioners, and the broader community.

As of 2023, 676 heritage elements corresponding to 5 regions and 140 countries have been inscribed on the UNESCO List, including 26 for France. 500 cultural heritages are inscribed in the National Inventory of Intangible Cultural Heritage. A majority of these projects do not seek international recognition, when doing so, the candidacy must respect the codes and philosophy of this organ of the United Nations (UN). Notably, to be inscribed as a French heritage property, the Cognac candidacy must then be selected by the intangible cultural heritage experts of the French Ministry of Culture as representative of a common heritage of humanity. The members of this scientific committee will then choose to submit the file to the 127 States Parties of the UNESCO International Commission and then be officially recognized on the Representative List of the World’s Intangible Cultural Heritage. Unlike the Register of Good Safeguarding Practices, this list makes it possible to fully recognize the value of safeguarding the object of the intangible

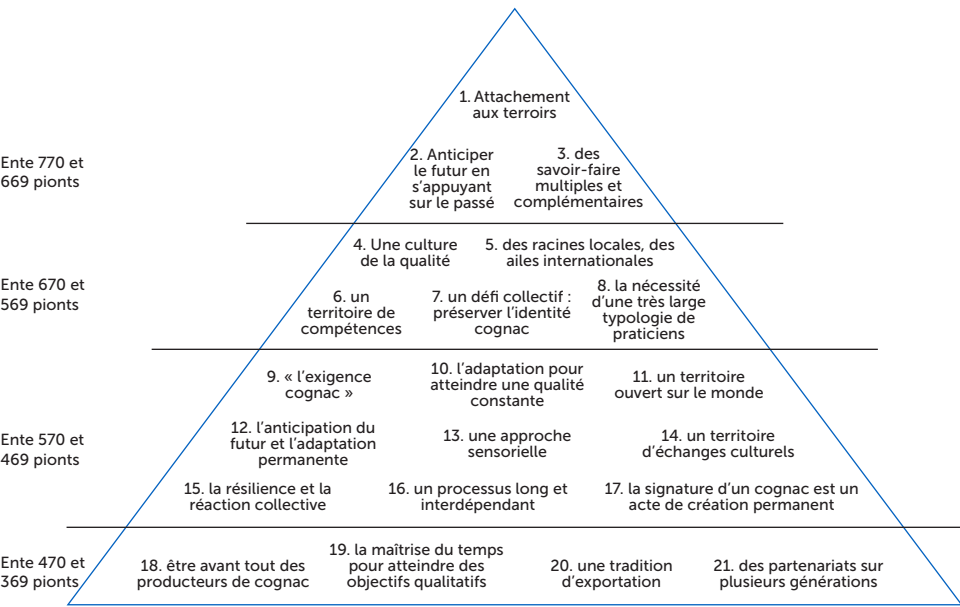


Figure 1. Identity pyramid of the cognac community, ICH inventory sheet.

heritage defended for the common good of humanity and not only the resulting good practices as an example to other communities around the world.

On average, a heritage nomination requires ten years of preparation before being submitted for candidacy to the UNESCO General Assembly of State Parties. The know-how related to Cognac production – from terroir to modes of consumption – has been officially recognized as a representative cultural heritage of France by the Ministry of Culture (Direction Générale des Patrimoines). Since March 2020, it has been included in the national Intangible Cultural Heritage (ICH) inventory, marking the first crucial step toward submitting a nomination to UNESCO's Representative List of the Intangible Cultural Heritage of Humanity.

The programs carried out by the association supporting the UNESCO candidacy of Cognac serve to assert the internationality of this common heritage of humanity. This dimension is an important aspect of its safeguarding, because the transmission of this know-how, beyond the locality of Charentes, has been threatened by the emergence of new trends in the fields of the knowledge society, the knowledge economy, knowledge management, cognitics or knowledge engineering which suggest a growing influence of technology, data analysis, and global collaboration in industries like Cognac. While these trends offer new opportunities for innovation and global market expansion, they can also place pressure on traditional methods of knowledge transmission, particularly regarding the protection of artisanal practices and community-based knowledge.

Naming and standardizing for the transmission and innovation of ancestral heritage

The research directions adopted by the Association des Savoir-Faire du Cognac primarily aim to ensure the ongoing participation of the community in researching and formalizing the specific and representative elements of Cognac culture. This work is based on the narratives of community members, collected through collective oral exchanges, individual interviews, and direct observations.

For example, the heritage definition of Cognac culture, entrusted to the association in 2017, was the result of a collective effort initiated jointly by local elected officials and the cognac interprofessional, with the support of professional groups and supported by the Cognac appellation communities and the Bureau National Interprofessionnel du Cognac (BNIC). Furthermore, the association prioritizes studying how the practices of Cognac production are taught and transmitted. The Cognac communities are divided into two main sectors: viticulture and trade. In the viticulture sector, the focus is on the 17 000 practitioners involved in producing and transforming grapes into wine and Cognac brandy, including winegrowers, distillers, cellar masters, tasters, and more. Additionally, 7000

professionals contribute to refining and developing traditional Cognac practices, such as nurserymen, coopers, oenologists, machinery manufacturers, brokers, mixologists, glassmakers, and packaging manufacturers. The second sector, trade, includes 31 000 practitioners working in institutions, unions, and communities who help maintain the vitality of Cognac culture. This group consists of elected officials, researchers, archivists, cultural mediators, cognac educators, and others who facilitate its dissemination. Last but not least, residents of the region, as well as global cognac enthusiasts and collectors, are part of what is referred to here as Cognac culture. Finally, the association adapted the principles of the Convention for Safeguarding ICH to the local context. The diverse community of stakeholders was involved in decision-making at every stage: defining the scope, collecting and prioritizing content, and proofreading.

- **Prior and informed consultation:** Information sessions were held to explain the concept of safeguarding ICH and ensure community consent.
- **Participatory inventory:** Content was developed through 25 collective workshops led by ICH specialists, with decisions made on a one-person-one-vote basis. Special efforts were made to ensure the participation of all practitioners.
- **Consent:** Open and collaborative sessions gathered the community's consent on emerging concepts, as well as the formulation and prioritization of key characteristics. For instance, a meeting on identity fundamentals included a real-time vote, where each participant was given points to allocate to the values discussed in the workshops.
- **Restitution:** A website was created to present the entire inventory through various media. It includes graphic boards, illustrative photos of key practices, and sound portraits, all developed in collaboration with the community to faithfully represent their know-how.

Challenges in Cognac culture today explored in the inscription process

The patrimonialization of Cognac has provided a unique opportunity to address contemporary challenges by expanding the scope of its cultural recognition. Central to this process is the expansion of an existing intercultural approach to embrace a more nuanced understanding of the various actors involved in Cognac's heritage. Through the concept of superdiversity, this approach acknowledges the diverse and evolving social, cultural, and economic forces shaping Cognac production. In rethinking the museology of traditional knowledge, there is a shift away from a sole focus on the technical aspects of production towards a broader, more inclusive narrative that recognizes the international dynamics of exchange.

From the diversity of the Cognac culture to the “superdiversity” of its cultural heritage

The transmission of know-how in Cognac culture evolves in response to both regional territorial expectations and the methods employed by professional circles to preserve knowledge related to Cognac brandy production. A theoretical framework, supported by through-systems analysis, has facilitated the modelling of a “Cognac culture” to enhance the understanding of its complex cultural phenomena. These include the dynamics of social relations within an intercultural and transcultural context. In the process of recognizing Cognac culture as an ICH under UNESCO, two levels of analysis were applied: intercultural and transcultural.

Throughout Cognac’s cultural and political history, the establishment of institutional structures has played a crucial role in managing economic and heritage-related challenges. A Viticulture Committee was initially formed in 1888, later replaced in 1921 by a sectorial organization designed to address economic tensions. In 1946, the BNIC was officially established, succeeding the Bureau National de Répartition des Vins et Eaux-de-vie de Cognac. The BNIC functions as a consultative and decision-making entity for professionals in the Cognac sector, ensuring the protection of the Cognac *Appellation d’Origine Contrôlée* (AOC) and the safeguarding of traditional knowledge shared among diverse heritage components.

Comprising an equal representation of viticulture and trade professionals, the BNIC oversees the interests of 4294 winegrowers, 119 professional distillers, and 265 merchants associated with the Cognac appellation. Its primary responsibilities include securing, perpetuating, and developing the appellation, while also informing and monitoring its status. The organization also plays a role in anticipating industry trends, promoting the image Cognac, and protecting its experiential and material heritage. Since its inception, the BNIC has operated under a public service mandate, representing the Directorate General of Customs and Indirect Taxes. In 2010, it was formally recognized as a Defense and Management Organization (ODG), reinforcing its role in safeguarding the appellation.

Cognac knowledge and craftsmanship, deeply embedded in ancestral traditions, are primarily preserved through professional intercultural exchanges. The BNIC ensures that these living practices continue to evolve within a framework of economic and cultural sustainability. This process is shaped by an epistemological phenomenon that not only addresses commercial imperatives but also aligns with broader multicultural objectives – a development that parallels the more recent academic concept of superdiversity. In this context, the author of the current article draws upon the work of Steven Vertovec (2022), who repositions anthropology around the central issue of “change of change”, a concept previously explored by

Gregory Bateson mentioned above. Within a general theory of communication, the adaptability and transformation of the “spirit” of human societies [Bateson 1972] can be understood in relation to both the tangible and intangible heritage of Cognac. This theoretical approach enables an analysis of the ways in which Cognac culture navigates and integrates multiple cultural influences while retaining its unique identity.

The academic discourse on superdiversity offers valuable insights into the study of Cognac culture, particularly in relation to its patrimonialization beyond France. The preservation and transmission of Cognac culture today intersect with major social, cultural, religious, and linguistic issues, mirroring broader global transformations related to gender, age, and legal status. These complexities highlight two major dimensions in the development and marketing of Cognac brandy. The historical migratory patterns that link Cognac production to global markets, from the Charentes region to the Americas and the West Indies, exemplify how Cognac culture has been shaped by transnational exchanges. These movements have not only contributed to the economic expansion of Cognac but have also enriched its cultural significance through the continuous interplay of diverse social and commercial influences.



Figure 2. Louis XIII Carafe, collection L'Odyssée d'un roi. Photo by Marius W. Hansen².

² Available: <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/odysee-du-cognac/> (viewed 12.02.2023).

Thus, the concept of superdiversity provides a critical framework for understanding how Cognac culture has evolved beyond traditional notions of heritage conservation. It underscores the ways in which globalization, migration, and intercultural interactions contribute to the ongoing adaptation and redefinition of Cognac as a cultural and economic entity in the contemporary world.

Living cultural and scientific heritage on the grounds of regional museums

Another cultural and scientific objective of the association is to advance knowledge of the rich heritage of Cognac, notably through the creation of the Musée des Savoir-Faire du Cognac. This institution promotes ongoing scientific research on topics such as the environment, climate change, biotechnology, and genetics. However, the challenges inherent in the scientific domain also extend to the museum field, particularly in regions with strong cultural specificities. The following key questions arise here: What knowledge should be disseminated within and beyond these territories? How can research concerning the unique knowledge of these regions be promoted while ensuring its transmission on both a national and international scale?

In the 21st century, such initiatives contribute significantly to the development of observational methodologies while offering new insights into the challenges of knowledge management in both organizational and societal contexts. The process of patrimonialization also presents an opportunity to examine this art and culture in relation to economic and social issues, existential and societal questions, as well as ethical and environmental concerns. For example, emerging museum models are evolving beyond classical museology by fostering closer relationships with local communities and groups of tradition-bearers. These contemporary approaches integrate the science of the past, present, and future [Schiele 2021]. Consequently, the promotion of a new museography tailored to the patrimonialization of viticultural knowledge is essential.

In 2023, the exhibition *Exel Patrimoine, Des Machines et des Hommes: Une Histoire de l'Industrie Viticole à Cognac* was launched as part of the UNESCO inscription plan. This exhibition addressed scientific knowledge and sought to rewrite the history of industrial heritage. Its inauguration emphasized the role of human ingenuity and its impact on technological advancements in the wine industry. For instance, the introduction of machines facilitated vineyard cultivation and enabled the treatment of *Phylloxera*-related diseases, blending ancestral knowledge with modern chemistry. These developments underscore the continuous evolution of Cognac culture, reflecting the dynamic interplay between tradition, innovation, and scientific progress.



Figure 3. Exhibition Exel Heritage, Machines and Men:
A History Of The Wine Industry in 2023.

Contemporary museography must move beyond classical discourses on the history of science, which often fail to establish meaningful connections with ecological systems. In particular, scientific knowledge related to spirits production should engage with broader ecological and cosmological perspectives, as emphasized in the 2003 UNESCO *Convention on Intangible Cultural Heritage*. Rather than simply presenting artifacts to highlight global heterogeneity and cultural richness, museums should address the relationships between traditional knowledge, nature, and sustainable practices. It is crucial to reaffirm the role of indigenous populations as “informed custodians” of Earth’s biodiversity [Bates and Trakansuphakon 2021]. A significant step in this direction was the 2022 inclusion of the Climates and wines of Burgundy in cultural landscape, marking progress in recognizing ecological heritage within sustainable development frameworks. Similarly, Bordeaux’s *Cité du Vin*, inaugurated in May 2016, has integrated sustainability and Corporate Social Responsibility (CSR) into its museographic approach. These developments illustrate how the legacy of the New Museology is embedded within contemporary heritage institutions, shifting focus towards environmental sustainability and the immaterial dimensions of cultural heritage.



Figure 4. 2023 inauguration of the *Cité du vin et des climats de Bourgogne*.

This epistemological evolution has allowed museums to develop tools that are more effectively adapted to ensuring the transmission of the shared heritage they preserve. Consequently, museums globally are embracing innovative solutions for safeguarding knowledge, particularly those aligned with sustainable development in contemporary societies. Cognac museums, in particular, are adopting these new standards, which now enable the redefinition of their material collections while simultaneously identifying those elements that are incorporated under the concept of contemporary immateriality.

Annex

FICHE D'INVENTAIRE DU PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL

LES SAVOIR-FAIRE DE L'ÉLABORATION DU COGNAC



Vendanges. Au fond : maison typique des exploitations cognacaises. © SFC/A. Benavente, 25 septembre 2019.



Distillation charentaise. Au pied de l'alambic charentais : vérification olfactive et visuelle après la coupe. © SFC/H. Nisseron, 5 novembre 2016.



Habillage du produit : installation manuelle du col d'une bouteille. © SFC/A. Benavente, 25 septembre 2019.

Description sommaire

L'élaboration du cognac, eau-de-vie de vin distillée deux fois en alambic charentais, est un processus patient et collectif, qui s'est construit par la transmission des savoir-faire depuis le XVII^e siècle.

La diversité des étapes, du plant de vigne aux modes de consommation, se fonde sur un processus d'élaboration qui s'articule autour de trois piliers : la distillation charentaise, par la production d'un vin de base ; l'assemblage, par l'élevage des eaux-de-vie ; la mise en cohérence du contenu, par l'adaptation du design au mode de consommation de chaque cognac.

L'empirisme et la transmission orale, perpétués de génération en génération et appuyés sur des traditions viticoles et un négoce structuré *in situ* dès l'origine, sont les fondements identitaires de la communauté. Cette tradition s'appuie sur une alliance entre des savoir-faire viti-vinicoles locaux et une culture marchande apportée depuis le XVI^e siècle par les négociants étrangers (hollandais, anglo-saxons, norvégiens...), qui a toujours été fondée sur une logique d'échanges et de complémentarités. Cette création conjointe a façonné une communauté multiculturelle.

Chaque savoir-faire participe, selon des méthodes et une temporalité qui lui sont propres, de la même recherche : pérenniser le profil organoleptique de chaque cognac, en assurant le bon équilibre entre respect de la tradition et renouvellement par la révélation du potentiel aromatique du vignoble. Son élaboration est ainsi ressentie comme une œuvre collective.

Source : *L'inventaire national du Patrimoine culturel immatériel*. (n.d.). Available: <https://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Patrimoine-culturel-immateriel/Le-Patrimoine-culturel-immateriel/L-inventaire-national-du-Patrimoine-culturel-immateriel>

Bibliography

- Busino, G. (2007). Matériaux pour l'histoire de la sociologie de la connaissance. *Revue européenne des sciences sociales*, XLV–139, 57–190. <https://doi.org/10.4000/ress.187>
- Exposition Exel Patrimoine: Des machines et des hommes, une histoire de l'industrie viticole– Les Distillateurs culturels: Les Distillateurs culturels*. (n.d.). Available: <https://les-distillateurs-culturels.fr/evenement/exposition-exel-patrimoine-des-machines-et-des-hommes-une-histoire-de-lindustrie-viticole/> (viewed 08.05.2023).
- Faith, N. (2016). *Encyclopédie du cognac, vignes alambics et chais* (Inventaire des territoires). Yvelinedition - François Baudez.
- Fiche d'inventaire–Patrimoine Culturel Immatériel en France*. (n.d.). Available: <https://pci-lab.fr/fiche-d-inventaire/fiche/395-les-savoir-faire-de-l-elaboration-du-cognac> (viewed 08.05.2023).
- Gauvin, J.-F. (2023). *Instruments of Knowledge: Finding Meaning in Objects, Habits, and Museums*. Brill. Available: <https://brill.com/display/title/61445>
- label-agence. (n.d.). L'histoire du BNIC. *Cognac*. Available: <https://www.cognac.fr/bnic/accueil/lhistoire-du-bnic/> (viewed 08.05.2023).
- Les populations autochtones, vigies éclairées de la biodiversité | UNESCO*. (n.d.). Available: https://www.unesco.org/fr/articles/les-populations-autochtones-vigies-eclairees-de-la-biodiversite-0?TSPD_101_R0=080713870fab2000be505a277e1b1b0e5f4b1802f5fb88fedba3b0e3896ec602eabf0c409fd9104408cf768c8f14300090ad1f2596adac44104e1aa12437593a993a995013e4a07efcf9a0ecce41396860834f5fa93e2b4f5b9261528c11ef9b (viewed 08.05.2023).
- Les Savoir-faire du Cognac–Inventaire des pratiques du vignoble du cognac*. (2020, November 2). Available: <https://lessavoirfaireducognac.com/>
- L'incroyable saga du cognac*. (2022). Available: <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/lincroyable-saga-du-cognac/>
- L'inventaire national du Patrimoine culturel immatériel*. (n.d.). Available: <https://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Patrimoine-culturel-immateriel/Le-Patrimoine-culturel-immateriel/L-inventaire-national-du-Patrimoine-culturel-immateriel> (viewed 08.05.2023).
- Morange, M. (n.d.). *À quoi sert l'histoire des sciences ?* Librairie Quae : des livres au coeur des sciences.
- Picard, D., & Marc, E. (2013). *Gregory Bateson: De l'anthropologie à la systémique* (pp. 7–24). Presses Universitaires de France; Cairn.info. Available: <https://www.cairn.info/l-ecole-de-palo-alto--9782130606628-p-7.htm>
- Schiele, B. (2021). *Le musée dans la société. L'exemple du Québec* (Les dossiers de l'OCIM). Ocim. Available: <https://www.decitre.fr/livres/le-musee-dans-la-societe-9782493446046.html> (viewed 08.05.2023).

Slate.com. (2013, December 21). *La longue histoire d'amour entre cognac français et noirs américains*. Slate.fr. Available: <https://www.slate.fr/story/80949/longue-histoire-amour-cognac-francais-noirs-americains>

Terre de Vins. (2023). 84(avril).

UNESCO – *Consulter les Listes du patrimoine culturel immatériel et le Registre des bonnes pratiques de sauvegarde*. (n.d.). Available: <https://ich.unesco.org/fr/listes> (viewed 08.05.2023).

Vertovec, S. (2023). *Superdiversity: Migration and Social Complexity*. Routledge.

White, B., & Genest, S. (2020). Système. *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/DIEL6672>

NAMING AND NORMING THE SAFEGUARD OF ICH: AT THE CROSSROADS OF CULTURAL RIGHTS AND HERITAGE LAW

Clea Hance, PhD

ENS-Paris Saclay

Lily Martinet, PhD

Ministry of Culture, France

Abstract

The authors of this article explore the true normative scope of safeguarding Intangible Cultural Heritage (ICH), responding to critiques stating that the 2003 UNESCO Convention is ineffective in protecting vulnerable communities such as the Roma or Rohingya. Commonly asked questions – e.g., “How does the Convention safeguard their heritage?” – prompt a broader legal reflection. The authors argue that ICH is not governed solely by the 2003 Convention but also by cultural rights enshrined in human rights law. The interplay and divergence between these two frameworks is examined: the horizontal, diplomatic nature of the UNESCO Convention versus the vertical, authoritative dynamic of cultural rights. Despite differing regulatory approaches and terminologies, both fields show growing normative overlap. After 20 years of the 2003 Convention and 60 years of cultural rights development, the authors call for a more integrated legal approach, highlighting the need to connect cultural heritage law and human rights law more explicitly to strengthen the safeguarding of ICH through a rights-based lens.

Keywords: *intangible cultural heritage, cultural rights, participation, UNESCO.*

Culture Crossroads

Volume 28, 2025, <https://doi.org/10.55877/cc.vol28.621>

© Latvian Academy of Culture, Clea Hance, Lily Martinet

All Rights Reserved.

ISSN 2500-9974



Introduction

In the context of implementing the 2003 UNESCO *Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage* (2003 Convention), legal analysis almost inevitably raises the complex issue of social groups subjected to discrimination, marginalization, forced assimilation policies, or persecution. A student might ask, for example: “How does the Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage protect the heritage of the Roma¹ or the Rohingya² people?” The answer to this question is especially complex, as it requires a nuanced answer to a black and white issue.

To avoid going down a rabbit hole of legal instruments and international fora during a class, one can be tempted to call upon the 4th recital of the 2003 Convention, which mentions “the phenomenon of intolerance” as a threat of destruction of ICH, the procedure for accelerated inscription in cases of extreme urgency (Art. 17.3), or the *Operational principles and modalities for safeguarding of ICH in emergencies*, adopted in 2019 by the Intergovernmental Committee for the Safeguarding of the ICH (IGC). The latter could benefit to communities forcefully displaced or suffering from an armed conflict. Still, all of these provisions lack teeth and would only apply to certain specific cases. These shortcomings precisely reveal the complex issue of defining the effective normative scope of the protection of ICH under the 2003 Convention, its evolution and growing sophistication and its relationship to the rest of international law.

Any answer to this relevant and sometimes irreverent question requires us to examine the articulation of two legal fields in international law: that of heritage law on the one hand; that of human rights law, and more specifically, a specific sub-category of human rights, i.e., cultural rights, on the other hand. To conduct such an analysis, the authors of this article suggest that one has to enter into an “**intra**-disciplinary” relationship between different branches of law, in addition to an **inter**-disciplinary one (1). Although these two fields fall under the broader category of legal sources, and therefore benefit from the enforceability of law, their interaction in naming and creating normative categories for the safeguarding of intangible cultural heritage is in fact not obvious and evolutive (2).

¹ For a presentation of the situation of Roma worldwide, see Izsák, R. (2015). *Comprehensive study of the human rights situation of Roma worldwide, with a particular focus on the phenomenon of anti-Gypsyism*. Human Rights Council, A/HRC/29/24.

² For a presentation of the situation of Rohingya Muslims in Myanmar see, for instance, UNGA (2023). *Situation of human rights of Rohingya Muslims and other minorities in Myanmar*. Report of the Secretary-General, A/78/278. In this instance, the International Criminal Court is investigating crimes since 2019 and Gambia has brought a case against Myanmar in front of the International Court of Justice.

1. Cultural heritage law and cultural rights: An intra-disciplinary perspective

The concept of ICH is intrinsically linked to cultural rights. The 2003 Convention opens with a triple reference to human rights:

Referring to existing international human rights instruments, in particular to *Universal Declaration on Human Rights* (UDHR) of 1948, *International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights* (ICESCR) of 1966, and *International Covenant on Civil and Political Rights* (ICCPR) of 1966 (preamble 1st recital).

Prof. Janet Blake states that this recital has two main implications: human rights instruments establish “the essential context within which the 2003 Convention operates, and that it should be interpreted and applied with reference to international human rights standards” [Blake 2020: 24]. Although ICH is rooted in human rights, a close study of these legal fields reveals a form of dissociation influenced by their foundational (1) and structural differences (2).

1.1. A shared subject matter approached through different lenses

More than five decades separate the first inception of cultural rights and the international recognition of ICH, which were born in substantially different contexts. Cultural rights emerged in the aftermath of the Second World War. They were acknowledged first in 1948 by the UDHR, which was adopted as a response to the “barbarous acts” of war [preamble]. Under this angle, human rights and fundamental freedoms were construed as a means to achieve a peaceful world, social progress, and better standards of life. In contrast, the 2003 Convention was adopted at the turn of the 21st century, a period marked by evolutions inducing major social transformations, notably the building of knowledge societies with the expansion of the Internet, and the intensification of the process of globalization following the establishment of the World Trade Organization (1994) going hand in hand with a growing concern for the preservation of cultural diversity. In addition, the acceptance of a cultural dimension of development was fostered by the World Decade for Cultural Development (1988–1997) and the Millennium Development Goals (2000) [Bortolotto, Skounti 2024: 2–3]. ICH was also understood as a remedy to fill a gap in the international framework by providing a more inclusive approach to cultural heritage [Blake 2023: 30] grounded in an anthropological meaning of culture departing from the dominant European-centric definition favouring “the arts and letters”, aesthetic values and historical tangible cultural expressions (monuments, buildings, sites).

Still, cultural rights and ICH policy may apply to the same subject matter. Article 27 para.1 of the UDHR provides that “Everyone has the right freely to participate in the cultural life of the community, to enjoy the arts and to share in scientific advancement and its benefits”. Among these rights, the right of everyone to take part in cultural life, which is present in numerous international and regional instruments, is central to ICH safeguarding. According to Prof. Janet Blake, it constitutes “the over-arching human right governing” the 2003 Convention [Blake 2020: 25]. The right of participation in cultural life, not only provides the foundation for a right to access and enjoyment of cultural heritage but also for the affirmation and protection of a cultural identity. It has been construed more loosely, at the end of the 20th century, to also encompass particular ways of life, including traditional economic activities such as fishing, reindeer herding, raising lamas and alpacas, or traditional use of land and sea resources [UNHRC 1994; 1984; 1985; 2009; 2023]. These activities also fall under the scope of the definition of ICH. Several elements linked to animal herding were indeed inscribed on the Representative List of the ICH of Humanity. Under a cultural rights lens, these practices could be considered as a traditional activity and use of land. Consequently, the safeguarding of ICH may amount, in certain cases, to the exercise of the right of participation in cultural life. Furthermore, they share another contact point, which is that they both concur towards the protection and promotion of cultural diversity by supporting a plurality of cultural identities. Cultural diversity may be understood as a keystone between both of these legal fields.

Despite, this phenomenon of convergence, the notion of ICH struggles to cross over into other legal fields, including cultural rights. ICH terminology is also seldom used in the realm of cultural rights, despite sharing a common subject matter³. Human rights instruments, case law, and documentation, such as reports, prefer to refer to specific “traditional” practices or ways of life, i.e. farming or cultural ceremonies [HRC 2023: 8.14]. Petitioners fail to invest the notion of ICH in framing their claims. This disjunction in naming tends to separate these legal fields and isolate them, which calls the question: why cultural rights and ICH are unable to fully resonate with each other?

1.2. Irreconcilable structural differences?

ICH law and cultural rights differ radically at a structural level. Cultural rights require that States guarantee positively that everyone can exercise their right and that it is fully implemented through positive action (e.g., facilitating access to cultural

³ A noteworthy exception is the *Report of the Independent Expert in the Field of Cultural Rights*, (21 March 2011, A/HRC/17/38).

institutions and protecting cultural heritage). The right of everyone to take part in cultural life also has a negative character, which acts as a defensive protection against discrimination, forced assimilation, persecution, and, more generally, any measure violating a community's cultural identity [UNHRC: 1994]. Obligations are imposed on States to ensure that the exercise of these rights is protected. Implementation of the right of everyone to take part in cultural life is rendered complex by its one-of-a-kind nature, as it is an individual right that is exercised collectively or communally. In other words, an individual holds the right but expresses it in association with others or in relationship with a group or a community. Individuals are therefore recognized as holders of the substantive right of everyone to take part in cultural life. This distinction flows from the overarching logic of international law, which focuses on relations between States [Urbinati 2015].

Although the 2003 Convention presents itself as the first binding multilateral instrument safeguarding ICH (recital 8), it is composed mainly of soft law apart from the obligation of drawing up an inventory, or several inventories of the ICH present on its territory (Art. 12.1) and contributing to the fund of the safeguarding of ICH (Art. 25). The normativity of the 2003 Convention is therefore far weaker than the normativity of cultural rights. The architecture of the 2003 Convention relies quasi-exclusively on inter-State reciprocal relationships. Implementation obligations are owed to other States. Monitoring is undertaken by periodic reports drafted by States and examined by organs also comprising State parties (Art. 5 and 29). As perfectly summed up by Prof. Yvonne Donders, "Cultural heritage conventions have a mainly horizontal character as agreement between States parties, whereas human rights conventions have a triangular character, composed of a horizontal relationship between States parties, as well as a vertical relationship with the subjects of the rights" [Donders 2018: 62].

Moreover, in cultural rights instruments, individuals may have stood, and enforce their rights against a State in national courts, regional human rights courts (the Inter-American Court of Human Rights, the African Court on Human and Peoples' Rights), and quasi-judicial bodies, such as the Human Rights Committee. Judicial procedures confer a strong justiciability to cultural rights. Under the 2003 Convention, although they are recognized as central actors in the safeguarding of ICH, communities and groups are unable to intervene directly. They are not considered as right holders, but rather as stakeholders, which are only owed the procedural obligation of participation. The 2003 Convention provides that communities, groups, and, in some cases, individuals should participate the most widely possible to safeguarding activities affecting their ICH (Art. 15). Still, participation is mediated through the State at the national and international level [Stefano 2022:40].

The only mechanism, setting aside accredited non-governmental organizations (NGOs), that enables individuals, community members, or civil society, to voice concerns directly within the international scope of the Convention is the treatment of correspondence. This mechanism was born by practice. In the infancy of the 2003 Convention, the Secretariat received several correspondences concerning nominations. A procedure was set up to take them into account. In 2012, the IGC adopted *Guidelines for the treatment of correspondence from the public or other concerned parties with regard to nominations* [IGC 2012: 7.COM 15] and in 2015, another set of guidelines in respect of periodic reports [IGC 2015: 10.COM 15.B]. Correspondences may concern elements not yet nominated, ongoing nominations, elements already inscribed or periodic reports. They are transmitted to the State, who can provide comments. The Secretariat also informs the Intergovernmental Committee for the safeguarding of ICH by compiling a summary of the information received in a table [IGC 2019: 14.COM 14]. Correspondence and comments pertaining to nominations and periodic reports are only published temporarily on the website of the Convention providing only partial and transient transparency.

Although limited in its reach and scope, this mechanism provides an interstitial space to question a State's discourse and may improve collaboration between governmental authorities and communities by involving a third party [IGC 2018]. It has notoriously led, in conjunction, with media coverage to the removal of two elements from the Representative List of the [ICH] of Humanity: the Aalst carnival in 2019 [IGC 2019b: 14.COM 12] and the "Ducasse of Ath" of the element "Processional giants and dragons in Belgium and France" (Belgium and France) [IGC 2022: 17.COM 8.a]. These cases are exceptional in regard to the nature of the allegations made concerning the promotion of stereotypes, racism, and discrimination. Correspondences could also trigger the placement of an inscribed element under enhanced follow-up [Operational Directives 2022: 40.1 ff]. They may also raise issues of measures restricting the practice of an element, a lack of community involvement, or a decrease in the viability of an element [IGC 2019c: 314 ff]. In the case of the evaluation of the nomination of the Pilgrimage to Wirikuta, an annual ritual by the Huichol community in Mexico, two letters sent by an NGO based in Mexico, demonstrated "a significant division within the community". The letters led the Consultative Body to conclude that the nomination did not meet the requirement of the participation of the community as a whole and that its free, prior, and informed consent could not be established. Nonetheless, correspondences are devoid of legal effect. They need to reach a critical threshold and address critical issues to be taken into account by the organs of the 2003 Convention. Furthermore, a form of screening takes place, which is understandable to distinguish substantial issues from a subjective opinion. Anonymous letters are excluded from this

mechanism, even though anonymity may be used by individuals as a shield against retaliation⁴.

Hence, because these legal fields reflect two different approaches to international regulation – respectively, a horizontal and diplomatic dynamic embodied by the 2003 UNESCO Convention, and a more vertical and authoritative dynamic associated with cultural rights – their normative trajectories may seem at first sight to belong to two distinct spheres and their objects of regulations separate. Nevertheless, after 20 years of the adoption of the 2003 UNESCO Convention and 60 years of cultural rights implementation, it is worth examining more deeply the normative processes at play, which highlight the need to recognize the progressive crossovers between the two branches of law, beyond their differences, as they offer complementary layers of regulation in the safeguarding of ICH.

2. Unpacking the normative dynamics of cultural heritage law and cultural rights: Beyond the differences in naming

This section provides a broad overview of cultural rights case law, illustrating how it regulates ICH even when not explicitly named (2.1). It then moves beyond a convention-centred approach to examine the more complex normative dynamics at play, considering additional normative mechanisms through which international bodies shape safeguarding practices (2.2).

2.1. Case law on cultural rights: Heritage holders as claimants, ICH as a right

At the international level, as mentioned above, case law on cultural rights has primarily developed through the Human Rights Committee's jurisdiction over individual claims against State parties concerning the implementation of Article 27 of the ICCPR. The ICESCR only acquired a comparable jurisdictional competence in 2008, following the entry into force of its Optional Protocol. Consequently, case law on Article 15 of the ICESCR remains limited. Given this context, our focus will be on the Human Rights Committee's jurisprudence to illustrate how these decisions help shape a legal framework applicable to the safeguarding of ICH. While an exhaustive analysis of all communications brought before the Committee is beyond the scope of this study, a selection of key decisions will illustrate three major areas of normative influence directly affecting key issues also present in the 2003 UNESCO Convention system.

First, the Human Rights Committee's jurisprudence influences how cultural communities are legally approached, particularly by attributing a normative density

⁴ LHE/19/14.COM/4 – page 59.

to this concept independently of national legal systems. The Committee emphasizes that the definition of a “member of a cultural minority” under Article 27 of the ICCPR is autonomous from national classifications. For example, an individual who does not meet national legal criteria to be officially recognized as a member of a First Nation may still qualify as a minority member under Article 27 of the ICCPR [UNHRC 1977: § 14]. Furthermore, the Committee has recognized self-identified communities as minorities under this provision, in this instance rejecting the Australian State’s argument that the claimant, a member of the Wunna Nyiyaparli Tribe, did not have standing because the latter was not an official tribe according to the “national system determining native title claims” [UNHRC 2019: § 4.6 and 6.1]. The Committee noted that

[...] the Wunna Nyiyaparli self-identify as Indigenous, and that their laws, culture, language and traditions are intimately linked to their care and control of and access to their traditional lands [...] [and therefore] considers that the claim under article 27 is sufficiently substantiated for the purposes of admissibility [UNHRC 2019b: § 7.5].

Although Article 27 of the ICCPR protects an individual right, meaning that a community itself – such as a Native Tribe – cannot be a claimant, the Committee’s case law recognizes that a collective harm at the community level can amount to an individual prejudice. As a result, any threat to a community’s cultural identity generally constitutes an individual claim:

The Committee therefore considers that decisions taken by institutions of the Finnish State that have an impact on the composition of the Sami Parliament and the equal representation of the Sami can impact the right of individual members of the Sami community to enjoy their culture and to use their language in community with the other members [UNHRC 2015: §8.8 ; see also, UNHRC 1984].

This recognition of individual standing through collective cultural threats is particularly significant, as it highlights the interrelated nature of individual and collective dimensions in ensuring the viability of cultural heritage without artificially separating them. Moreover, the Committee’s approach circumvents the legal challenges posed by the recognition of collective rights, while still attributing genuine legal significance to the collective dimension of cultural identity. Finally, this interpretation transcends State-defined biases regarding what constitutes a minority within a given territory. In this context, the cultural heritage of certain communities – which could be excluded from national cultural policies due to

their marginal position in official cultural narratives – could nonetheless receive protection under Article 27 of the ICCPR.

Secondly, the Committee's jurisprudence also shapes State obligations to safeguard cultural practices at different levels. Some duties pertain to the protection of a specific practice. For example, States have an obligation to address, modify, reform, or regulate harmful activities that destroy heritage holders' capacity to maintain their traditional practices. In *Poma Poma v. Peru*, the Committee found that polluting activities that compromised traditional llama farming violated Article 27 of the ICCPR [UNHRC 2006]. Other State obligations relate to ensuring access to and the preservation of conditions necessary for the continuation of heritage. For instance, members of the Torres Strait Islands' Indigenous community successfully argued that Australia's failure to take adequate preservation measures against foreseeable climate change – which threatened their ecosystem and the practice of their traditional culture – constituted a violation of Article 27 of the ICCPR [UNHRC 2019: § 8.14]. Finally, States may be responsible for preserving the integrity of institutions essential to the safeguarding and transmission of traditional culture. In *Käkkäläjärvi et al. v. Finland*, the Committee found that Finland's failure to prevent a legal evolution that altered the criteria for membership on the voting roll for the Sámi Parliament violated Article 27 of the ICCPR. This change weakened the Sámi Parliament's capacity to fulfil its mandate, thereby threatening the long-term viability of Sámi culture [UNHRC 2017: § 9.11]. Whereas the UNESCO ICH system, as established by the 2003 Convention, does not appear to impose binding obligations on State parties, it is clear that States are nonetheless subject to strict and practical obligations under the ICCPR with regard to heritage amounting to ICH.

Finally, the Human Rights Committee has clarified the notion of "participation", notably in the context of programs affecting the cultural life of minorities. For example, the Committee found that New Zealand did not violate Article 27 of the ICCPR when adopting legislation modifying the fishing rights of the Māori people, as the legislative process ensured a complex participatory dynamic. This included the active participation of Māori representatives at the national level and multiple consultations at the local level. The State's willingness to accommodate Māori concerns was further reflected in legislative amendments incorporating certain Māori claims, ultimately adopting provisions favourable to them [UNHRC 1993]. Moreover, the Committee emphasized that article 27 of the ICCPR imposes a State obligation to ensure effective participation, including the requirement to secure free, prior, and informed consent when adopting measures affecting a community's cultural life. In *Ailsa Roy v. Australia*, the Committee found that Australia breached article 27 when it modified the demarcation and registration

of lands without securing the free, prior, and informed consent of the Wunna Nyiyaparli Indigenous People, despite the land being central to their sacred sites, language, culture, and religious identity [UNHRC 2019: § 8.7]. Thus, participation is not merely a rhetorical concept but a substantive requirement that the Committee actively scrutinizes. States must fully engage with heritage holders as key stakeholders in programs affecting their cultural heritage.

This overview of the Committee's jurisprudence confirms that cultural rights apply to situation involving elements tantamount to ICH. It thus provides a complementary legal framework, offering binding tools to regulate aspects that remain ambiguously regulated within the soft-law UNESCO ICH system. However, the soft nature of the latter regulatory tool should not obscure the true normative impact of the UNESCO ICH system when implemented through other legal instruments beyond the Convention itself. This is also true for the cultural rights framework, which should be explored beyond the Covenants and the Case law (The HRC, the ICESCR and other regional courts as mentioned above). Examining these mechanisms will reveal another dimension of their normative capacity – one that, although gradual, proves effective over time.

2.2. Exploring the normative reality at play in cultural heritage law and cultural rights legal structures

The scope of any convention – such as the 2003 UNESCO Convention and cultural rights as enshrined in both the ICCPR and ICESCR – extends far beyond its textual formulation and the moment of its adoption. A convention must be understood over time as a living instrument, taking into account how its implementation and interpretation have evolved. These legal developments are crucial, as they reveal additional normative mechanisms that have effectively influenced safeguarding practices of ICH over the past two decades. These mechanisms emerge through evolving standards that respond to broader societal shifts, including decolonization and the recognition of cultural diversity.

To fully grasp the normative potential of the 2003 UNESCO Convention, it is essential to consider the regulations produced by the governing institutions responsible for overseeing its implementation, particularly the IGC and the General Assembly of States Parties as well as other actors, such as commission of experts, the subsidiary body, etc. These organs play a crucial role in shaping the Convention's normative impact. By conducting their mandate, they necessarily generate a normative system, and over the years, a form of jurisprudence has emerged. However, this normative framework can be difficult to access, as it is fragmented across various documents and reports and diluted over time. Despite this, several key programs have consolidated these sporadic evolutions into more comprehensive

rules that give substance to the “spirit” of the 2003 UNESCO Convention [IGC 2022: 5.EXT.COM 4 §5] and therefore help increase its normative effectivity.

Firstly, in 2006, the IGC began developing the Operational Directives for the implementation of the 2003 Convention, which were adopted by the General Assembly in 2008. These directives have been updated eight times since their inception, or, in other words, “fine-tuned”⁵ in reaction to reporting and inscription practices. These Guidelines are necessary to “[...] enable the effective implementation of the [2003 UNESCO] Convention” [IGC 2007: 1.EXT.COM §4] by developing practical rules giving to the Convention an operational existence. Secondly, in 2012, the IGC, under the leadership of the Belgian delegation and in line with §103 of the 2010 Operational Directives, initiated discussions on developing a “Model Code of Ethics” to address the “[...] growing threats to [ICH] – including commercialization, commodification, and decontextualization” [IGC 2015: ITH/15/10.COM/15.a §6]. This initiative was launched six years after the Convention’s entry into force in reaction to the second reporting cycle on its implementation which reflected some discrepancies between national implementation of the Convention and international expectations⁶. Notably, it was chosen to develop an ethical program at the international level, even though the Operational Directives only encouraged State parties to adopt ethical documents at the national level. This move toward international consensus significantly enhances the normative framework of the Convention. This initiative was concluded with an expert meeting held in 2015, which led to the adoption of the *Ethical Principles for Safeguarding Intangible Cultural Heritage* [IGC: 10.COM § 15.a], identifying twelve ethical principles to guide the development of safeguarding programs in accordance with the “spirit” of the 2003 UNESCO Convention.

⁵ An expression quoted from the Belgium delegation, “The delegation of Belgium emphasized the link between the report and the evolution of the Operational Directives, concluding that several sections of the Operational Directives could be fine-tuned accordingly. For example, the issue mentioned in paragraph 102 (also in paragraph 103 of the Operational Directives) highlighted the need for guidelines or a code of ethics, which had not yet been sufficiently addressed” [ITH/13/8.COM/4, §66].

⁶ The IGC relates these discrepancies in its overview of the 2011 Reports [IGC 2011: ITH/11/6.COM/CONF.206/6 Rev.] and 2012 reports [IGC 2012: ITH/12/7.COM/6]: which cover for example the misunderstanding of State parties on the extent of participation of heritage holders or the misconsideration of ICH as a “national identity” [IGC: ITH/11/6.COM/CONF.206/6 Rev § 66 and 71], as well as the disproportionate focus on safeguarding measures on festivals and performances disregarding other types of measures [IGC: ITH/12/7.COM/6 §106].

Thirdly, the *Aide-mémoire for completing a nomination to the Representative List of the Intangible Cultural Heritage of Humanity*,⁷ adopted in 2014 and regularly updated since, further strengthens this normative framework. The Aide-mémoire provides “[...] guidelines on ethical approaches to the safeguarding of ICH to support the implementation of the [2003 UNESCO Convention]” [EXP 2015: ITH/15/EXP/1 § 1]. This document has a clear normative impact as it influences how State parties approach ICH safeguarding at the national level when submitting an application for nomination, which must align closely with these guidelines to ensure that the application forms meet international standards. It is not far-fetched to think that these guidelines can also influence broader safeguarding policies and frameworks at the national level through progressive integration of these standards by national authorities and actors.

Finally, the progressive reform of the reporting system on the implementation of the Convention by State parties which integrated the Overall results framework for the Convention, beginning in 2017 and becoming operational in 2021, represents another initiative that reflects a concerted effort to consolidate the most recent standards of implementation. It has also further expanded the normative scope of the UNESCO-ICH system. In general, reporting is a procedure by which the IGC “assesses the general implementation of the Convention by States Parties and evaluates their capacities for safeguarding [ICH]” [IGC 2012: ITH/12/7.COM/6 annex §2]. However, the impact of this assessment varies depending on how it is organized. Initially, the reporting system was more “open-ended”. Even though States had to fill a form with a preestablished template, the latter did not specify in detail the types of information the States needed to provide. This granted the IGC a more reactive role, with its main task being to comment on the safeguarding approaches chosen by States. This system lacked clear guidelines, according to which the IGC could really compare national implementations of the Convention with overall expectations at the international level. The reform introduced a more “closed-in” and critical reporting system, promoting a proactive role for the IGC. This was achieved by implementing a more structured framework with eight thematic areas, each characterized by specific indicators, baselines, and targets that States must evaluate, with guidance notes explaining the expectations for each indicator. The reform not only provides clearer guidance for how States should report on the implementation of the 2003 UNESCO Convention but also highlights the expectations for effective implementation. Year after year, these indicators help shape national practices,

⁷ The aide-memoire is no longer available on the UNESCO website. The most recent version accessible dates back to 2016 and reflects the evaluations and reports of the former consultative bodies, namely, the Subsidiary Body and the Consultative Body. These have since been merged into a single entity: the Evaluation Body.

making reporting an effective space for scrutiny. It enables UNESCO to monitor how States comply with the “spirit” of the Convention.

Taken together, these programs form a comprehensive normative framework that covers the various contexts of the Convention’s implementation, both at the national level (such as the identification of ICH, the listing application process, the development of national cultural policies, and regulations to safeguard ICH) and the international level (including inscription, the reporting system, etc.). Furthermore, they shift the focus from the “visible moments” of implementation, such as the adoption of the Convention or the nomination of ICH to the Lists, to more “invisible moments” – the continuous actions, reforms, and tools (like the reporting system) that progressively drive the normative momentum of the Convention. This ensures a steady, if slow, effectiveness with regard to the safeguarding of ICH.

Similar to the UNESCO 2003 Convention framework, cultural rights are not confined to the wording of the three articles mentioned above (Article 27 of the ICCPR, Article 27 of the UDHR, and Article 15 of the ICESCR). In practice, they extend to significant doctrinal evolutions that reflect a broadening of the normative scope of cultural rights at the international level. This evolution can be overlooked due to its complex chronology and fragmented structure. However, a clearer understanding of this normative progression helps us appreciate the impact of cultural rights on the safeguarding of ICH. This progression is rooted in a structural evolution within the UN Human Rights system, which has transitioned from a rudimentary institutional framework to a complex network of specialized institutions that produce detailed doctrines supporting the implementation of cultural rights.

In 1945, with the adoption of the UN Charter and the UDHR, the Economic and Social Council (ECOSOC) was the primary UN body competent in the field of human rights, and thus cultural rights, primarily through the work of its Commission on Human Rights. The adoption of the two binding Covenants aforementioned (ICCPR and ICESCR) along with their additional protocols in 1966, which entered into force in 1976 – marked a significant shift towards a more effective trajectory for human rights/cultural rights through a more legally binding and institutionalized system. However, this evolution remained slow for several decades. While the UN established the Human Rights Committee in 1977 to monitor the implementation of the ICCPR, it was not until 1985 that the Committee on Economic, Social and Cultural Rights (CESCR) was created. Another key step in the consolidation of the UN Human Rights system was the establishment of the Human Rights Council in 2006, which replaced and upgraded the previous Human Rights Commission (a part of ECOSOC). This also led to the creation of the mandate of the Special Rapporteur on Cultural Rights in 2009. The establishment of the Human Rights

Council thus clarified the mandate and jurisdiction for human rights within the UN system, and the creation of the Special Rapporteur on Cultural Rights granted independent recognition to this area within the UN human rights framework.

These temporal gaps and institutional complexity, i.e., the time of adoption of the Covenants (1966) and their entry into force (1977–2008 for the ICESCR additional protocol), the date of establishment of the Human Rights Committee (1977) and the CESCR (1985), the Human Rights Commission (1946), the Human Rights Council (2006), and the Special Rapporteur (2009), may have contributed to the gradual development of an international doctrine on human rights and cultural rights. Nevertheless, they also signify the acceleration of the development of an important body of work, which over time has provided clear legal content and direction for the implementation of cultural rights, thereby impacting the legal framework for safeguarding of cultural practices. Notably, both Committees have now adopted well-known and foundational General Comments providing interpretations of the two Covenants: chronologically, the *General Comment No. 23: The Rights of Minorities (Art. 27 ICCPR)* produced by the HRC [1994], and the *General Comment No. 21, Right of Everyone to Take Part in Cultural Life (Art. 15, para. 1a of the Covenant on Economic, Social and Cultural Rights)* by the CESCR [2009]. Both Committees explicitly considered that all three cultural rights contained in the UDHR and both Covenants must be considered in relation to one another, and thus that the notion of cultural life covers the same anthropological concept of culture in all articles [CESCR 2009: § 3]. Therefore, all articles apply to the protection of cultural traditions of cultural communities. This understanding of cultural life explicitly opened up the human rights system to issues of the preservation of cultural heritage.

Since 2009, the effectiveness of cultural rights has been considerably increased thanks to the work of the Special Rapporteurs, whose mandate encompasses a variety of actions: publishing reports to better understand the content of cultural rights in general, undertaking country visits leading to reports on the implementation of cultural rights in specific territories, and issuing communications to countries after receiving complaints regarding alleged violations of cultural rights. While these actions and publications do not have a binding dimension, the jurisprudence developed through this special mandate – both in terms of the doctrinal understanding of cultural rights through the reports, as well as the recording of specific types of violations by countries – undeniably increases the normative potential of cultural rights.

Finally, the reporting obligation on the implementation of the Covenants (art. 40 ICCPR, art. 16 ICESCR), together with the Committees' observations and recommendations in reaction to these reports, also increases the normative

impact of these international instruments. The evolution of the six periodic reports of France (1982–2022) with regard to the implementation of Article 27 ICCPR is a good example of how the interplay between the CCPR and a State Party reflects an increase attention to cultural rights at the national level. France's position on Article 27 ICCPR is *prima facie* one of rejection, as it has adopted a reservation excluding the application of this article to France because it violates the indivisibility of the French Republic (Art. 1 of the Constitution of the French Republic – former Art. 2). France's first three reports reflect this position, limiting themselves to restating the inapplicability of this article, considering that "As the fundamental principles of public law prohibit distinctions between citizens based on their origin, race, or religion, France is a country where minorities do not exist" [UNHRC 1984b: 47; UNHRC 1992; UNHRC 2002: §8]. The confusion between political and legal recognition and social-cultural reality is astounding, and the Human Rights Committee has repeatedly underlined the fact that such an approach is problematic, stating that "The Committee wishes to recall in this respect that the mere fact that equal rights are granted to all individuals and all individuals are equal before the law does not exclude the existence in fact of minorities in a country and their entitlement to the enjoyment of their culture, the practice of their religion or the use of their language in community with other members of their group" [UNHRC 1983: §411]. The Committee, expressed its bafflement at France's position denying the existence of minorities, stating that "[the members of the Committee] wondered how that position could be justified in view of the existence in France of several French and foreign communities of various ethnic, religious, and linguistic origins, which were entitled to have their right to enjoy their own culture and to use their own language respected and ensured by law and practice" [UNHRC 1983: §315]. This reservation has also led to the dismissal of six communications brought by individuals of Breton origin, notably on the grounds of a violation of Article 27 ICCPR [UNHRC 1987; UNHRC 1988; UNHRC 1988b; UNHRC 1989; UNHRC 1989b; UNHRC 1990]. The Human Rights Committee recalled in those cases that "France's 'declaration' made in respect of [Article 27] is tantamount to a reservation and therefore precludes the Committee from considering complaints against France alleging violations of Article 27 of the Covenant" [HRC 1988: § 5.3]. In this context, the possibilities of claims to participate in cultural life in France seem very limited.

Nevertheless, although France has not yet overturned its reservation, a shift in its approach to reporting is evident in its fourth and fifth reports. "In order to meet the expectations expressed by the Committee" [UNHRC 2015: §33], France undertakes a precarious exercise of explaining how its legal system respects minority rights without official recognition. Through this exercise, the presence

of communities in France emerge in these reports, as well as specific legal regimes “designed to assert France’s cultural diversity and support individual choices in this field” [UNHRC 2015: §31]. To name a few, the reports mention religious minorities such as Jews, Muslims, and Armenians, which have legislations accommodating their culinary traditions and celebrations [UNHRC 2007: §372], language communities in different Regions which have special policies to offer language courses in public schools, such as the 75 languages of France referred to in section L3110, paragraph 1, of the educational code [UNHRC 2007: §374; UNHRC 2015: §44], the Roma and Travelers communities [UNHRC 2007: §378], the communities constituted by the cultural specificities of the overseas departments and territories (French Guiana, French Polynesia, New Caledonia, Mayotte, and Wallis and Futuna), where “the Civil Code and local customs based on oral tradition coexist” [UNHRC 2007: §389; see also UNHRC 2015: §§59 s.], as well as the Indigenous People of France: the Amerindians in French Guiana, Polynesians in French Polynesia, Kanaks in New Caledonia, Mahorais in Mayotte, and Wallis and Futuna Islanders in Wallis and Futuna, all of whom enjoy special legal status and policies [UNHRC 2007: §388; UNHRC 2015: §§59 s.].

This is one example that reflects the normative dynamics that can unfold over time, beyond the mere implementation of a binding norm. Here, we observe how France is reshaping its interpretation of existing national laws to incorporate them into a normative framework it initially excluded. This example, along with the normative dynamics described in relation to the 2003 UNESCO Convention, highlights invisible regulatory processes continuously occurring through the monitoring of the instruments. These processes compel us to broaden our perspectives and consider the full regulatory scope in the field of safeguarding ICH.

Conclusion

To sum up, this analysis underscores the essential interplay between cultural heritage law and human rights law, more precisely cultural rights, in safeguarding ICH. While the 2003 UNESCO Convention and cultural rights frameworks operate within distinct legal structures – one fostering a diplomatic, consensus-based approach, and the other enforcing state accountability – their true potential lies in their complementarity rather than their separation. This analysis demonstrates that the safeguarding of ICH operates within a complex regulatory framework that merges cultural heritage law and human rights law sometimes in an implicitly way, encompassing both their codified norms and the evolving legal dynamics shaped by continuous monitoring and interpretation. However, the absence of a clear bridge between these legal dimensions weakens the effectiveness of ICH protection,

particularly for marginalized communities such as the Roma and Rohingya mentioned at the beginning of this article.

By integrating cultural rights considerations more explicitly into the UNESCO system – such as reinforcing NGO participation to better mitigate state biases – the safeguarding of ICH could become more inclusive and equitable. Conversely, human rights mechanisms could draw from the voluntary and participatory dynamics of the UNESCO system to strengthen legal recognition of cultural diversity as a public interest weighing in the balance when considering the violation of cultural rights. Furthermore, cross-referencing the jurisprudence developed within both legal frameworks notably on the types of cultural communities and the notion of participation could benefit both fields.

Ultimately, a more holistic legal framework can better address the legal issues raised by the safeguarding of ICH, which should not be minimized and limited to “heritagization issues”. Recognizing Roma and Rohingya cultural life as falling under the protective scope of cultural rights affirms the need for reform in UNESCO’s approach, particularly through independent reporting and the acknowledgment of invisibilized heritages. A case brought before the Human Rights Committee challenging the exclusion of a cultural practice from national ICH list would exemplify the potential of this integrative approach, reinforcing the idea that cultural heritage law and human rights law must function as interdependent tools within a unified legal system. One could also imagine that a form of reparation imposed on a State for the violation of a cultural right, might involve the recognition of a community’s cultural practice on an ICH list – provided that the community itself consents to such recognition. This gesture could represent a further step toward an explicit interaction between legal frameworks, linking heritage recognition with broader principles of justice and reparation.

Bibliography

- Alexandre, C. (2024). *Les conventions patrimoniales de l’UNESCO à l’épreuve du respect des droits culturels des peuples autochtones*. Ph.D. Thesis. Université Laval.
- Blake, J., Lixinski, L. (2020). *The 2003 UNESCO Intangible Heritage Convention: A Commentary*. Oxford: Oxford University Press.
- Blake, J. (2023). *Safeguarding Intangible Cultural Heritage: A Practical Interpretation of the 2003 UNESCO Convention*. Cheltenham and Northampton: Edward Elgar.
- Bortolotto, C., Skounti, A. (2024). The rise of sustainable development in the Convention for the Safeguarding of the Intangible Cultural Heritage. In: Bortolotto, C., Skounti, A. (eds.). *Intangible Cultural Heritage and Sustainable Development: Inside a UNESCO Convention*. Abingdon and Oxon: Routledge, pp. 1–16.

- Donders, Y. (2018). Protection and promotion of cultural heritage and human rights through international treaties: Two worlds of difference? In: Waelde, C., Cummings, C., Pavis, M., Enright, H. (eds.). *Research Handbook on Contemporary Intangible Cultural Heritage: Law and Heritage*. Cheltenham and Northampton: Edward Elgar, pp. 54–77.
- Stefano, M. (2022). *Practical Considerations for Safeguarding Intangible Cultural Heritage*. Abingdon and Oxon: Routledge.
- Urbinati, S. (2015). The community participation in international law. In: Adell, N., Bendix, R. F., Bortolotto, C., Tauschek, M. (eds.). *Between Imagined Communities of Practice* (1). Göttingen: Göttingen University Press. <https://doi.org/10.4000/books.gup.218>

UNHRC documents

- UNHRC. *General Comment n° 23: the rights of minorities (Art 27)* adopted 26 April 1994, UN Doc. CCPR/C/21/Rev.1/Add.5.
- UNHRC. 1983. Report of the Human Rights Committee to the General Assembly. UN Doc. A/38/40.
- UNHRC. 1984b. *Concluding observations of the Human Rights Committee: Country France*. UN Doc. CCPR/C/22/Add.2.
- UNHRC. 1992. *Concluding observations of the Human Rights Committee: Country France*. UN Doc. CCPR/C/46/Add.2, cited in: UNHRC, 2005. *Selected decisions under the Optional Protocol*. UN Doc. CCPR/C/OP/3: 45.
- UNHRC. 2002. *Concluding observations of the Human Rights Committee: Country France*. UN Doc. CCPR/C/76/Add.7.
- UNHRC. 2015. *Fifth periodic report submitted by France under article 40 of the Covenant*. UN Doc. CCPR/C/FRA/5.
- UNHRC. 2007. *Fourth periodic report submitted by France under article 40 of the Covenant*. UN Doc. CCPR/C/FRA/4.

UNHRC jurisprudence

- UNHRC. 1977. Communication No. 24/1977, *Lovelace v. Canada*.
- UNHRC. 1984. Communication No. 167/1984, *Bernard Ominayak, Chief of the Lubicon Lake band v. Canada*.
- UNHRC. 1984 and 1985. Communication No. 170/1984 and 197/1985, *Ivan Kitok v. Sweden*.
- UNHRC. 1987. Communication No. 220/1987, *T.K v. France*.
- UNHRC. 1988. Communication No. 347/1988, *S.G v. France*.
- UNHRC. 1988b. Communication No. 323/1988, *Cadoret and le Bihan v. France*.
- UNHRC. 1989. Communication No. 348/1989, *G.B v. France*.

- UNHRC. 1989b. Communication No. 363/1989, *R.L.M v. France*.
- UNHRC. 1990. Communication No. 339/1990, *C. L. D v. France*.
- UNHRC. 1993. Communication No. 547/1993, *Mahuika et al. v. New Zealand*.
- UNHRC. 2006. Communication No. 1457/2006, *Poma Poma v. Peru*.
- UNHRC. 2015. Communication No. 2668/2015, *Tiina Sanila-Aikio v. Finland*.
- UNHRC. 2017. Communication No. 2950/2017, *Käkkäläjärvi et al. v. Finland*.
- UNHRC. 2019. Communication No. 3624/2019, *Daniel Billy and others v. Australia*.
- UNHRC. 2019b. Communication No. 3585/2019, *Ailsa Roy v. Australia*.

UNESCO documents

- IGC. 2007. *First extraordinary session of the Intergovernmental Committee: Item 4*. UN Doc. IGC/1.EXT.COM/4.
- IGC. 2011. *Sixth session of the Intergovernmental Committee: Report on item 6*. UN Doc. ITH/11/6.COM/CONF.206/6 Rev.
- IGC. 2012. *Seventh session of the Intergovernmental Committee: Report on item 6*. UN Doc. ITH/12/7.COM/6.
- IGC. 2015. *Tenth session of the Intergovernmental Committee: Item 15.a*. UN Doc. ITH/15/10.COM/15.a.
- IGC. 2014. *Summary records of the eighth session of the Committee*. UN Doc. ITH/14/9.COM/4 Rev., 27 October 2014.
- IGC. 2018. *Issues concerning the follow-up of inscribed elements on the Lists of the Convention*. UN Doc. ITH/18/13.COM/9, 29 October 2018.
- IGC. 2019. *Summary records of the thirteenth session of the Committee*. UN Doc. LHE/19/14.COM/4.
- IGC. 2019b. *Fourteenth session of the Committee: Item 12*. UN Doc. ITH/19/14.COM/12.
- IGC. 2019c. *Decision 14.COM 10.b.6: Inscription of the Cultural Complex of Bumba-meu-boi from Maranhão on the Representative List of the Intangible Cultural Heritage of Humanity*. UN Doc. ITH/19/14.COM/10.b.6, Decision 314.
- IGC. 2022. *Fifth extraordinary session of the Intergovernmental Committee: Item 4*. UN Doc. IGC/5.EXT.COM/4.
- GA. 2022. *Operational Directives for the Implementation of the Convention for the safeguarding of the ICH*.